

9ème Année - No. 8

Août 1945

# REVUE DES CONFÉRENCES FRANÇAISES EN ORIENT



DANS CE NUMÉRO :

Conférences de :

Raoul Bertrand, Etienne Mériel,  
Jean Peristiany, Wafika El-Chiati.

Articles de :

Dr. Etienne Drioton, Simone Ratel,  
Henri Gal  
et "La Vie Spirituelle en France"

grands magasins chemla



11, rue fouché 1er. le caire

# REVUE DES CONFÉRENCES FRANÇAISES EN ORIENT

PUBLICATION MENSUELLE

3, Rue Soliman Pacha, Le Caire (Egypte) Téléphone 50852 - B.P. 284

Directeur : MARC NAHMAN — Administrateur : ERNEST DELORO

Abonnements : un an (12 numéros) : Egypte P.T. 120 ; Etranger P.T. 130

---

9<sup>ème</sup> ANNÉE — No. 8

Août 1945

---

## Les tendances de l'économie britannique

Conférence de

**M. Raoul Bertrand**

*Prononcée à Alger, en 1944, devant les Membres  
du "Centre d'Etudes Economiques et Sociales de l'Afrique Française"*

*La conférence qu'on va lire a été prononcée à Alger, c'est-à-dire en  
dehors, géographiquement, de notre champ d'activité habituel. Le grand in-  
térêt du sujet nous a paru toutefois justifier cette légère dérogation.*

Messieurs,

Pour plus d'une raison les Français ont intérêt à connaître, au moins dans ses grandes lignes, l'évolution récente de l'économie britannique, et à essayer d'en comprendre les tendances générales. Ils y trouveront d'abord un exemple remarquable — voire unique — de l'adaptation féconde d'une structure ancienne à une vie nouvelle, sans heurt, sans perte de substance, sans néfaste idéologie; ils y mesureront ensuite l'intensité moyenne des courants mondiaux auxquels leur pays devra participer le plus rapidement possible sous peine d'inanition; ils y accéléreront enfin les aspirations communes

aux grands peuples, tout en examinant quelles solutions prévoit la nation politiquement la plus mûre.

Certes, il est fortement exagéré de soutenir, comme d'aucuns l'ont fait, que depuis le début de 1944 les Britanniques paraissent davantage préoccupés de la préparation de l'après-guerre que de la conduite de la guerre actuelle. C'est incontestablement faux pour les militaires et pour le Gouvernement; c'est moins inexact pour les économistes dont, somme toute, prévoir est le métier.

Dans leurs préoccupations relatives à l'après-guerre, les problèmes sociaux passent bien avant les problèmes financiers.

Ce point doit être souligné dès le début, car la différence qu'il comporte avec la fin de la première guerre mondiale est tout à fait symptomatique. En 1918, les chefs de l'économie britannique étaient à peu près exclusivement préoccupés des conséquences financières de la guerre, car les conséquences sociales ne s'imposaient pas à leur esprit, en raison de la victoire politique en Grande-Bretagne, comme d'ailleurs en France, des éléments conservateurs. En outre, la puissance de l'Empire Britannique n'était alors discutée par personne. Elle reposait sur une flotte qui passait pour la première du monde et sur une industrie métropolitaine qui était également la première du monde.

Aujourd'hui l'évolution dont nous allons nous entretenir et les préoccupations nouvelles qui en découlent, correspondent à des tendances universelles. Ces tendances sont caractérisées d'abord par le développement considérable des moyens de production qui peuvent si facilement devenir des moyens de destruction, et ensuite par l'aspiration des masses vers une meilleure répartition des richesses, cette répartition étant fondée sur l'intervention de l'Etat. Dans le monde moderne, la puissance politique, comme la puissance économique, ne repose plus exclusivement, ainsi que c'était le cas entre les deux guerres, sur des finances et sur une flotte mondiale; elle repose en outre sur un idéal populaire, l'encadrement solide de masses nombreuses et une flotte aérienne complétant la flotte maritime.

Ces trois nouveaux facteurs supposent soit un territoire très étendu, comme celui des Etats-Unis et de l'U.R.S.S., soit un ensemble de territoires qui, étant chacun relativement restreint, sont tout de même répartis dans le monde entier, comme ceux de l'Empire Britannique. Autrement dit, la Grande-Bretagne ne disposant pas par elle-même d'un territoire suffisant pour lui permettre de figurer parmi les grandes Puissances mondiales doit s'installer définitivement dans son Empire, et la cohésion de cet Em-

pire sera la condition nécessaire de son avenir.

Cette cohésion se trouvera soit renforcée, soit menacée par les solutions qu'en face des problèmes communs adopteront les membres de la ligue des nations britanniques. Aussi convient-il de poser d'abord l'énoncé de ces problèmes avant d'énumérer les organismes nés de la guerre et dont l'évolution éventuelle faciliterait l'établissement d'une action concertée. En conclusion, nous essayerons de supputer dans quelle mesure ces organismes — inchangés ou transformés — pourront résoudre les problèmes posés.



Les préoccupations économiques sont plus intenses en Angleterre qu'elles ne le sont dans les Dominions; mais il serait faux de croire qu'elles n'existent pas outre-mer. Nous en avons deux preuves récentes, la première étant fournie par le discours du 23 Novembre 1943 du Maréchal Smuts, et l'autre par le discours du 14 Janvier 1944 du Premier Ministre canadien, M. Mackenzie King. Tous deux exposent les tendances actuelles envisagées du point de vue britannique. Le Maréchal Smuts pose le problème sur un terrain essentiellement empirique et politique. D'après lui, il ne faudra, à l'avenir comme dans le passé, que se fier à l'expérience concrète et se méfier des systèmes abstraits. La seule idée nouvelle émise dans ce discours, c'est la nécessité d'un concert mondial succédant au concert européen et dirigé par trois grandes puissances : l'U.R.S.S., les Etats-Unis et l'Empire Britannique. Il élimine la quatrième puissance de l'ancien concert européen, c'est-à-dire la France. Le discours de M. Mackenzie King repose sur une conception plus théorique et économique. Il indique les quatre conditions de la paix future qui jouent un rôle important dans la pensée économique britannique. Ce sont: l'extension au monde entier des relations économiques qui existent à l'heure présente entre les divers membres de l'Empire Britannique,

l'élimination progressive des barrières douanières, la création d'organismes internationaux chargés de l'exécution des accords internationaux et du maintien de la stabilité monétaire, enfin l'accroissement de la production.

Nous allons voir, à l'intérieur de ce cadre général, quelle est la position des dirigeants de l'économie anglaise, étant entendu, à mon sens, que ces dirigeants sont plus cultivés, possèdent plus d'expérience et connaissent mieux les milieux européens que les dirigeants des Dominions.

Il faut noter à nouveau que les principales de ces préoccupations, quel que soit le milieu auquel les dirigeants appartiennent et le parti dont ils sont membres, sont des préoccupations d'ordre social. Je vais d'abord vous les énumérer. Nous verrons ensuite les préoccupations économiques qui dérivent des préoccupations sociales.

La première de toutes, c'est le rétablissement dans l'économie de paix des nombreux Britanniques mobilisés dans l'économie de guerre. Cette préoccupation s'est encore manifestée le 13 Janvier 1944 par le vote, à la Chambre des Communes, du bill relatif à la réinstallation dans les emplois civils des mobilisés. Ce bill élargit considérablement la législation antérieure, car il prévoit que non seulement les hommes et les femmes mobilisés, mais aussi les engagés volontaires dans l'armée ou les services, comme les membres de la défense civile, seront réinstallés par la puissance publique dans des entreprises privées.

La deuxième préoccupation sociale qui vient au premier plan et conditionne toutes les tendances immédiates de l'économie anglaise, c'est la reconstruction des régions dévastées. Elle a été soulignée par Lord Woolton, Ministre de la Reconstruction, dans un discours prononcé au lendemain du vote du bill que je viens de mentionner. Cette reconstruction est pour lui — et c'est l'avis du Gouvernement Britannique — la base principale de la stabilité sociale après la guerre en Angleterre et dans les Dominions. Ces

deux mesures principales ont pour but de lutter contre le paupérisme qui, à la suite d'une campagne menée par le parti travailliste, à la suite du plan Beveridge que vous connaissez, est devenu la préoccupation numéro un du Gouvernement Britannique en ce qui concerne la reconstruction d'après-guerre.

Cette politique de la répartition des biens de consommation que le parti travailliste a pu faire triompher à cause de la guerre repose sur l'idée suivant laquelle la reconstruction doit avoir pour but de satisfaire la consommation et non de permettre le maintien du profit. Depuis trois ans, il se fait en Grande-Bretagne une expérience basée sur la répartition appropriée aux besoins par l'application du système des coupons, autrement dit par l'installation d'un système socialiste de distribution des richesses à travers le canal de la Banque d'Angleterre qui centralise la répartition les tickets comme elle règle la diffusion du crédit. Je n'ai pas le temps d'entrer dans les détails. Il suffit d'ailleurs de retenir l'idée et de retenir également que ce système, facteur essentiel de la politique gouvernementale, pourrait, si l'Etat le voulait, être transformé en collectivisme pur et simple quant à la distribution des biens de consommation : des deux éléments nécessaires à l'acquisition de ces biens (argent et tickets), l'argent, qui autrefois était l'élément unique d'acquisition, est devenu aujourd'hui secondaire, tandis que le ticket — qui autrefois n'existait pas et qui matérialise l'intervention de l'Etat — est devenu indispensable. Du point de vue du consommateur, il n'existe plus de différence réelle entre les distributions pratiquées aujourd'hui en Grande-Bretagne capitaliste et dans la Russie collectiviste.

Mais, du point de vue du citoyen, les différences sont encore considérables, même en temps de guerre, ainsi que des événements récents viennent de le rappeler. Les deux premiers mois de l'année 1944 ont été marqués en Angleterre par une série de grèves sociales qui ont sévi partout, en particulier dans les mi-

**NOTE**

This book is not transferable. It may be used only by or on behalf of the consumer named on the cover.

**NATIONAL RATIONING.**  
**TRAVELLER'S RATION BOOK R.S.I.**

**Use this book.**  
The consumer's name and address must be written in **BLOCK LETTERS** on the reverse provided on the reference leaf (page 10).

**Receipts and coupons.**

- Every time you buy rationed food you must hand your ration book to the retailer and let him stamp the appropriate coupon.
- You must not return coupons yourself. If you do they will be useless.
- Coupons are valid in the week to which they relate cannot be used later.

**Meal meals.**

- Meat or bones may be used to obtain a cooked meal of rationed meat or bones in a hotel, restaurant, club, tea shop, etc. The food coupon must be stamped from your ration book by the person serving the meal.

**Cooked meat.**

- You may purchase cooked steaks if you eat cooked meat shops, but only on alternate days of the week. The amount of meat coupon must be stamped from your ration book by the person supplying you.

**Spare Coupons.**

- Do nothing with the pages numbered 7, 8 and 9 until told what to do.

**Joining the Navy, Army or Air Force.**

- If you join the Navy, Army or Air Force, or are supplied with ration by the Government of other countries, return this book to the Food Office at once.

**Leaving Great Britain.**

- If you intend to leave Great Britain for more than four weeks, you must hand this book to the Food Office before you go. If you are going abroad for a shorter period you must return it to the Immigration Office on re-arrival and on your return.

**Penalties for misuse.**

- Any false statements made on this book or breach of these instructions may be a crime under the law.

MEAT T 22 MEAT	MEAT T 17 MEAT	DRINKING FATS INCLUDING LARD AND DRIPPING 12	COOKING FATS INCLUDING LARD AND DRIPPING 7	COOKING FATS INCLUDING LARD AND DRIPPING 1
MEAT T 23 MEAT	MEAT T 18 MEAT	MEAT T 13 MEAT	DRINKING FATS INCLUDING LARD AND DRIPPING 8	COOKING FATS INCLUDING LARD AND DRIPPING 2
MEAT T 24 MEAT	MEAT T 19 MEAT	MEAT T 14 MEAT	DRINKING FATS INCLUDING LARD AND DRIPPING 9	COOKING FATS INCLUDING LARD AND DRIPPING 3
MEAT T 25 MEAT	MEAT T 20 MEAT	MEAT T 15 MEAT	DRINKING FATS INCLUDING LARD AND DRIPPING 10	COOKING FATS INCLUDING LARD AND DRIPPING 4
MEAT T 26 MEAT	MEAT T 21 MEAT	MEAT T 16 MEAT	DRINKING FATS INCLUDING LARD AND DRIPPING 11	COOKING FATS INCLUDING LARD AND DRIPPING 5

PAGE 1.—MEAT.

TRAVELLER'S R.S.I.

Consumer's Name (BLOCK LETTERS)

HIS MAJESTY THE KING

Address (BLOCK LETTERS)  
BUCKINGHAM PALACE  
LONDON, S.W.1 CA 570011

Date 16 January 1940

DRINKING FATS  
INCLUDING  
LARD AND  
DRIPPING

Carte de rationnement de la famille royale.

nes, et qui ont lourdement préoccupé le Gouvernement, surtout en ce qui concerne les productions charbonnières indispensables à la conduite de la guerre. Ces grèves ont été motivées par l'insuffisance des salaires. Le Gouvernement a accepté le point de vue des ouvriers, en apportant cependant un certain nombre de restrictions de façon à éviter l'inflation monétaire.

Telles sont les préoccupations sociales qui déterminent la politique économique. Elles influencent la vie intérieure de la Grande-Bretagne, la vie économique à l'intérieur de l'Empire, et enfin les rapports de l'Empire avec le reste du monde. Elles sont imprégnées par le souvenir des expériences que l'Angleterre a dû subir à la suite de la guerre de 1914-1918, c'est-à-dire par la crainte de l'extension du chômage et par la crainte de l'insuffisance de la production alimentaire. Du point de vue politique, cependant, un changement assez remarquable s'est produit: aujourd'hui, c'est le parti conservateur qui se préoccupe sur-

tout de la future structure sociale de la Grande-Bretagne, tandis que c'est le parti travailliste qui se préoccupe surtout de la future structure économique de l'Empire Britannique.

Le premier problème que les Anglais étudient est celui du chômage. Cela semble extraordinaire de penser qu'il se pose aujourd'hui, alors que le nombre des ouvriers est insuffisant par suite de la mobilisation. Il n'en a pas moins fait l'objet du rapport du parti conservateur publié le 3 Janvier 1944, et ce rapport a donné lieu à toute une série de discussions. Il est vrai que le Gouvernement n'a pas partagé l'opinion du parti conservateur. D'après M. Bevin, Ministre du Travail, le chômage ne sera pas le problème essentiel de l'après-guerre; le principal sera d'abord de reconstruire l'industrie en vue d'une sécurité plus longue, et de la reconstruire sur une production de qualité — que les fabrications de guerre ne facilitent malheureusement pas — en évitant à la fois l'inflation et

la déflation, c'est-à-dire en maintenant le système des contrôles.

Ce système des contrôles économiques fait l'objet de discussions qui durent depuis deux ans et qui ont pris toute leur intensité à la fin de l'année 1943. Les contrôles qui existent dans l'économie britannique sont à peu près les mêmes que ceux de tous les pays en guerre. Ils ont été établis peu à peu, car ils n'existaient pratiquement pas en 1939 ni même en 1940; ils sont nés en 1941, ont pris tout leur développement en 1942 et fonctionnent actuellement à plein. Le premier de ces contrôles — que tous les partis désirent supprimer aussitôt après la guerre — est celui de la main-d'œuvre. Ce n'est pas autre chose qu'une des formes de la réquisition. C'est une réquisition civile, c'est même dans une large mesure une obligation qui atteint à peu près toute la partie active de la population britannique; elle touche les femmes comme les hommes, même les étrangers; elle a pris de telles proportions qu'à l'heure actuelle, par exemple, il y a en Grande-Bretagne treize millions de femmes mobilisées dont, semble-t-il, dix ou onze millions sont utilisées soit dans l'industrie soit dans l'agriculture. Tous les partis sont d'accord pour constater que cette mobilisation est contraire à la liberté individuelle, à ce principe de liberté pour lequel la Grande-Bretagne fait la guerre, et sont en conséquence décidés à la supprimer dès la fin des hostilités.

D'autres contrôles sont plus discutés. Plus exactement, le maintien ou la suppression de ces autres contrôles n'a pas encore réuni la majorité des personnalités représentatives de la vie économique du pays. Ces contrôles, c'est à peine utile de les énumérer, ils existent ici comme ailleurs: contrôle de la répartition des matières premières, contrôle des investissements dans la production, contrôle des prix de revient, contrôle des ventes, contrôle de la production, c'est-à-dire du volume de production imposé à chacune des branches de l'industrie ou de l'agriculture.

Chacun de ces contrôles a soulevé une série de discussions qui n'est pas terminée à l'heure actuelle. Il est difficile de se faire une opinion sur chacun d'eux en particulier, car les positions prises sont individuelles et correspondent soit à des intérêts privés soit à des aspirations politiques. En tous cas, ce qu'il convient, je crois, de retirer de ces discussions, c'est que les partisans de l'abandon total et immédiat de ces contrôles à la fin des hostilités sont extrêmement rares. Par contre, les positions qui vont des Travailleurs — demandant le maintien intégral de la plupart d'entre eux — jusqu'aux grandes banques favorables au maintien limité, sont assez variées. Elles sont néanmoins caractérisées par une attitude de bon sens qui a trouvé son expression récente chez les membres du Gouvernement.

Une série de discours, dont le premier a été prononcé par M. Dalton, Président du *Board of Trade*, a précisé les discussions. A la suite d'un discours de M. Bevin, Ministre du Travail, la conclusion gouvernementale a été tirée par Sir Stafford Cripps, Ministre de la Production Aéronautique, dans son discours du 30 Janvier. Il est assez difficile à résumer car, comme tout discours britannique, il est fondé sur des nuances. Cependant, l'idée qui s'en dégage est qu'entre la nationalisation de toutes les industries demandée par les Travailleurs extrémistes et le retour au système des entreprises privées dépourvu de tout contrôle, il existe un juste milieu: c'est par l'État que doivent être données les directives générales de la vie économique, mais, pour l'exécution de ces directives générales, une infinie variété de formes affectant soit la propriété publique, soit la propriété privée doivent être appliquées. Elles existent d'ailleurs déjà pratiquement en Grande-Bretagne. Il suffira de les adapter aux conditions nouvelles.

Ce problème des contrôles est particulièrement grave dans l'agriculture. Vous le savez, l'agriculture anglaise a fait des efforts considérables depuis 1939. C'est

d'ailleurs l'aboutissement d'une politique commencée en 1930, lorsque le libre échange avait été partiellement abandonné. Mais, les progrès accomplis entre 1930 et 1939 n'étaient rien en comparaison de ceux qui ont été atteints entre 1939 et 1944. Je sais bien qu'en ces matières les chiffres publiés par le Ministère de l'Information peuvent quelquefois être considérés comme des chiffres de propagande, et qu'il est assez difficile de se faire une idée exacte de cette augmentation. Cependant, ce que l'on peut constater en Angleterre, c'est qu'aucune terre n'est demeurée inculte ; même les parcs sont transformés en potagers, et les terrains de golf en terres de culture. Et bien que cela semble extraordinaire, il est plausible d'admettre que pour la production de blé la récolte est passée de 18 millions de quintaux en 1939 à 32 millions en 1943. Cela a permis au Secrétaire Général de l'Union des Producteurs agricoles anglais de déclarer récemment que l'agriculture était devenue la première industrie britannique. C'est en tout cas vrai pour le temps de guerre, car elle joue un rôle important dans la défense de l'Empire. Les conséquences qui en résultent sont de nature à rompre l'équilibre à l'intérieur de l'ancienne économie britannique, et il n'est pas étonnant de constater que ce changement entraîne des discussions assez vives. Elles ont fait l'objet entre l'Union des Producteurs et le Ministre de l'Agriculture de querelles qui ont atteint un paroxysme rare en Grande-Bretagne. M. Hudson, Ministre de l'Agriculture, a été pris à parti dans une réunion publique où il fut nettement qualifié d'«incapable», bien que des arguments de ce genre ne soient pas habituellement employés dans les discussions publiques britanniques...

Ces discussions portent sur un nombre considérable de points dont les plus immédiats sont relatifs au prix de revient et de vente des produits agricoles. Ces prix de revient sont taxés, les prix de vente aussi. Même en Angleterre, où dans la mesure du possible on essaie de res-

pecter les règlements, ces taxations entraînent des conséquences qui ne sont pas toujours prévues par ceux qui les appliquent ou les administrent. Il en est résulté des difficultés de distribution et de répartition, et même d'exploitation, auxquelles le Gouvernement a pallié, suivant une méthode traditionnelle, par des mesures souvent empiriques et provisoires. Un cas qui n'est pas très grave en soi, mais qui a soulevé des discussions d'ordre presque mystique parce qu'elles avaient trait à la nourriture de l'enfance, est celui de la production du lait. On a vu là ce que l'on constate rarement en Angleterre : le Gouvernement maintenir le prix de revient de la production du lait par des primes accordées aux producteurs.

Ces discussions s'amplifient lorsqu'il s'agit de savoir quel sera le régime à maintenir après la guerre; sera-ce un régime de primes ou de taxations, ou d'immobilisation des primes sous une forme ou sous une autre ? D'une façon générale, à l'intérieur du pays prédomine la tendance, qui est aussi quelquefois celle des producteurs, de demander le maintien après les hostilités de l'intervention de l'État dans les rapports économiques.

Cette politique qui s'explique à l'intérieur de la Grande-Bretagne se comprend davantage encore lorsqu'on examine sa position vis-à-vis de l'Empire. En effet, ce sont des interventions de l'État qui permettent à la Métropole, actuellement débitrice de ses Dominions, de maintenir la position qu'elle avait réussi à sauvegarder lors de la Conférence Impériale d'Ottawa de 1932 (conférence où la préférence impériale a été établie), et de la renforcer au cours de la guerre. Elle a permis à cette forteresse assiégée qu'a été l'Angleterre pendant deux ans de supporter les attaques dont elle a été l'objet.

Ces tendances nouvelles — qu'avec beaucoup d'erreur, mais pour simplifier les choses, on peut appeler tendances étatiques — jouent un rôle important dans la politique économique internationale, non plus de la Grande-Bretagne seule,



Terrain de polo transformé en potager.

mais de l'Empire Britannique tout entier. Des manifestations récentes en ont été perçues au moment de la Conférence de Hot Springs, en mai 1943, à laquelle d'ailleurs M. Berthault, Président de votre Comité d'Etudes, a pris part. Elles ont été également sensibles en Novembre 1943, lorsqu'à l'intérieur de l'Administration de la Reconstruction des Nations-Unies (UNRRA) récemment créée, des Comités économiques ont été organisés, où la Grande-Bretagne a eu la grande habileté, semble-t-il, d'avoir facilité l'accès de la présidence à celui des membres de l'Empire le plus facilement en rapport avec les Etats-Unis. C'est en effet à la demande de la Grande-Bretagne que le représentant du Canada a été nommé Président de la Commission pour l'Agriculture en mai et Président du Comité des Approvisionnements en novembre 1943. Il semble que ce soit là, sur le plan international, la projection des préoccupations intérieures dont nous avons parlé, car le centre de gravité de la vie économique britannique se trouve, et s'est d'ailleurs déjà trouvé avant 1939, à l'extérieur de la Grande-Bretagne, sinon à l'extérieur de son Empire. Voici pourquoi les difficultés intérieures sociales et économiques dont je vous ai parlé se sont accrues et ont été senties plus profondément à la suite du danger extérieur que la guerre a révélé.

Ces préoccupations qui existaient à l'état latent avant 1939 passent maintenant au premier plan du fait des hostilités. La guerre a en outre amené la création d'organismes auxquels la Grande-Bretagne n'aurait certainement jamais pensé sans elle, et l'existence de ces organismes a elle-même réagi sur la vie intérieure de la nation comme sur sa vie extérieure. Enfin, dans une certaine mesure, des fonctions nouvelles sont nées de la simple existence de ces organismes nouveaux.



Aussi convient-il, dans la deuxième partie de cet exposé, d'énumérer rapidement les organismes créés au début de la guerre. Il y a eu d'abord les organis-

mes extérieurs, ce qui était naturel puisque la guerre se faisait à l'extérieur, et ensuite, par la prolongation de cette guerre, la nécessité s'est fait sentir de créer des organismes intérieurs. Les organismes extérieurs correspondaient au début aux besoins exclusifs de la guerre qui se résumaient dans le blocus des pays ennemis. Ainsi a été créé le *Ministry of Economic Warfare* (M. E. W. en abrégé) qui s'employait à empêcher le ravitaillement de l'Allemagne, but énoncé publiquement dès le 4 Septembre 1939. Son premier soin a consisté à publier la liste noire des maisons de commerce appartenant aux pays neutres, mais ayant eu auparavant des rapports avec des firmes allemandes. Le M. E. W., dès Janvier 1940, s'est employé à interdire les exportations allemandes vers les pays neutres. Peu après a fonctionné le système des navicerts dans les deux sens, non seulement à l'entrée et à la sortie des pays neutres, mais aussi des pays alliés occupés, au fur et à mesure de leur invasion. Lord Selborne, encore récemment, en Janvier 1944, a refusé publiquement à des délégués britanniques de réduire le blocus des pays occupés en déclarant que le blocus demeurerait une arme aussi efficace que le bombardement des villes allemandes.

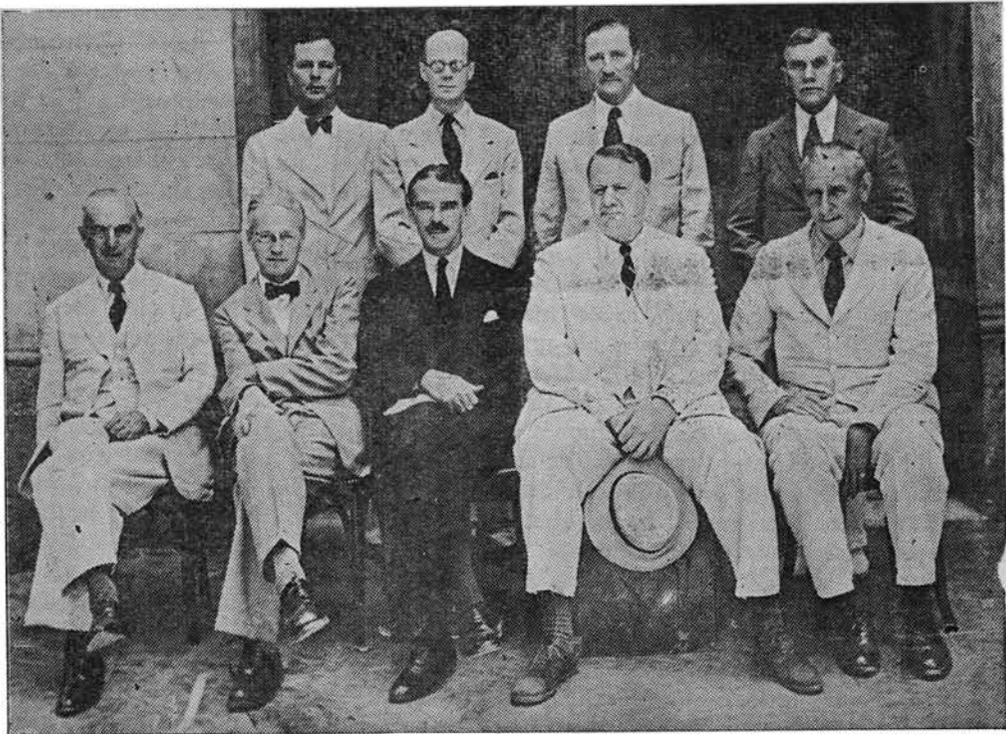
Cette première création s'est révélée insuffisante. Elle n'a pas pu s'appliquer à tous les pays, certains ayant des frontières communes avec l'Allemagne. Pour obtenir un résultat dans ces pays à frontières terrestres, analogue à celui obtenu dans les pays à frontières maritimes, il a été créé un nouvel organisme : le U.K.C.C. (*United Kingdom Commercial Corporation*) qui a eu d'abord pour but de réduire le trafic de l'Allemagne avec les pays à frontières terrestres en leur achetant la totalité de leurs productions utiles aux fabrications de guerre. Ce système a joué notamment pour la Turquie. Vous connaissez l'histoire du chrome turc. La Grande-Bretagne s'en est assurée la propriété par l'accord franco-anglo-turc du 8 Janvier 1940 grâce auquel elle a pu acheter toute la production tur-

que. Le chrome est très important dans la conduite de la guerre. Les Allemands ont fait ce qu'ils ont pu pour rompre cet accord. Ils n'y sont pas parvenus. Ce chrome turc, que l'Angleterre avait décidé de ne pas utiliser, car elle trouvait en Rhodésie toutes les quantités dont elle avait besoin, a été expédié aux Etats-Unis en paiement des fournitures qu'ils lui envoyaient. Voici donc un moyen indirect de faire entrer les pays neutres dans l'économie britannique. En le développant, l'U.K.C.C. a joué et joue encore un rôle important à l'intérieur du commerce britannique avec les Nations Unies.

Un autre exemple, pris en sens inverse, est celui du *Middle East Supply Center*. Il existe des pays neutres avec lesquels la Grande-Bretagne avait des liens économiques normaux en temps de paix. Elle devait trouver le moyen de les intégrer aussi complètement que possible dans son orbite économique du temps

de guerre. Tel est notamment le cas des pays d'Orient dont la position stratégique était essentielle en 1941 et 1942. Il fallait à la fois ravitailler la 8ème Armée et fournir à l'Egypte, à la Transjordanie, aux Etats du Levant, à la Palestine, à l'Irak et à l'Iran les produits manufacturés dont ils avaient besoin. C'est dans cette intention qu'a été créé le Centre de Ravitaillement du Moyen-Orient. Prévu d'abord dans un but de guerre, il joue maintenant un grand rôle dans l'économie générale. Il a même joué un rôle politique dans la crise syro-libanaise, bien qu'indirectement : tout le ravitaillement étant entre les mains de la Grande-Bretagne, les journaux et les agents d'information français ne pouvaient obtenir de papier que par son intermédiaire. C'était pour elle un moyen commode pour exercer une certaine pression...

Il est néanmoins facile de voir que cette politique coûte cher. Aujourd'hui, sans compter les créances étrangères nor-



Une conférence du « Middle East Supply Center ». Notre photo montre les représentants diplomatiques de Grande-Bretagne dans les pays du Moyent-Orient, groupés autour du Ministre d'Etat résident, Mr Casey (premier rang, en complet sombre).

malement enregistrées à Londres avant 1939, le total des dettes commerciales anglaises à l'étranger atteint trois milliards de livres sterling. Comment concilier leur amortissement avec les préoccupations sociales qui ont été énumérées dans la première partie de cette causerie ? Faut-il élever les impôts déjà très lourds ? (*L'income tax* est actuellement de dix shillings par livre, soit 50% pour les revenus moyens. Il atteint dix neuf shillings six pence pour les revenus très élevés). Faut-il payer en nature, c'est-à-dire en augmentant le volume des exportations, autrement dit en obligeant les ouvriers anglais à travailler gratuitement au bien-être des étrangers ? La conciliation de ces nécessités opposées — amortissement de la dette, d'un côté, amélioration du standard de vie de l'autre — ne peut s'obtenir, si elle est possible, que dans un système très large. Pour mieux comprendre la question, prenons un exemple concret : celui des rapports économiques que la guerre a développés entre la Grande-Bretagne et l'Égypte.

À l'heure actuelle, les crédits égyptiens en livres sterling atteignent la somme de trois cent millions environ. Ils représentent la valeur de six années d'importations normales de l'Égypte pour les marchandises venant de toutes les parties du monde et de vingt-cinq années d'importations normales de marchandises anglaises. Si les deux tiers de ce total étaient investis en Angleterre à un taux d'intérêt moyen de trois pour cent, amortissables en vingt-cinq ans, (le tiers restant constituant une réserve monétaire liquide) l'Angleterre devrait payer annuellement à l'Égypte la somme de douze millions de livres, soit l'équivalence des importations totales de l'Égypte en marchandises anglaises. Pour permettre le remboursement de cette dette par la Grande-Bretagne, les importations anglaises en Égypte devraient non seulement se développer considérablement mais encore augmenter bien plus rapidement que les exportations égyptiennes dans le Royaume-Uni. Il est probable que l'Angleterre ne sera pas capable de

produire un surplus d'exportation pendant les années qui suivront la fin de la guerre, c'est-à-dire lorsque la capacité d'absorption de l'Égypte sera encore assez grande. Par la suite, l'Égypte — désireuse de s'industrialiser et de ne pas dépendre uniquement de l'Angleterre — sera moins décidée à recevoir une grande partie des exportations anglaises au moment même où la production du Royaume-Uni aura repris son plein rendement.

Si l'on envisage uniquement les rapports anglo-égyptiens, l'amortissement n'est possible que par un appauvrissement de l'Angleterre. Dans les conceptions d'avant-guerre, un accord financier eût seulement essayé de répartir dans le temps le plus long les effets de cet amortissement. Dans les conceptions qui dominent aujourd'hui, sans doute trouvera-t-on une solution analogue à celle qui a déjà été appliquée à l'intérieur de l'Empire, entre la Grande-Bretagne et les Indes, par exemple. Non seulement les Indes ont complètement amorti leur dette envers Londres dès 1942, mais elles sont devenues créditrices à partir de cette date en raison des fournitures de guerre qu'elles ont livrées à la Métropole. L'Angleterre paye cette dette nouvelle en participant à l'industrialisation des Indes. C'est sans doute ce qu'elle fera également en Égypte après la guerre. Mais, si elle le faisait seule, elle continuerait à s'appauvrir. Il lui faudra donc — et tel est d'ailleurs son intérêt politique — demander aux Dominions, sinon aux États-Unis, de co-opérer à l'industrialisation ou plutôt à la semi-industrialisation de l'Égypte, comme d'ailleurs à celle des autres pays d'Orient ou encore à celle des pays de l'Amérique du Sud qui ont contribué aux fournitures de guerre.

En d'autres termes, l'action économique de la Grande-Bretagne ne peut même pas se limiter au cadre de l'Empire. À travers l'Empire et avec sa participation, le Royaume-Uni doit intensifier cette action dans le monde entier, même si dans certaines régions elle doit se heurter à celle des États-Unis ou à celle de la Russie Soviétique. Vous le voyez, la

limite des progrès sociaux est posée par la nécessité de faire face à toutes les obligations d'une Puissance mondiale.

Pour résoudre les problèmes nouveaux qui se présentent à elle, l'Angleterre trouve une aide précieuse dans des organismes anciens. Pour être peu connue, l'activité économique de l'*Intelligence Service*, par exemple, n'en est pas moins efficace. C'est lui qui a facilité l'établissement de la liste noire dont nous avons parlé tout à l'heure. C'est également lui qui a le plus souvent indiqué quels étaient les achats les plus profitables. Il a en outre joué un rôle essentiel en semant le trouble dans les pays où la Grande-Bretagne avait intérêt à modifier le cours des événements. L'exemple le plus remarquable est celui de l'Irak où il n'est peut-être pas exagéré de dire que son action a changé le cours de la guerre. En tout cas, elle a eu et elle aura longtemps des conséquences économiques incalculables.

Tous ces organismes, dont certains existaient déjà, mais dont la plupart ont été créés pour la guerre, ont eu besoin d'une certaine coordination dans leur exécution. Cette coordination a d'abord été réalisée là où la conduite des hostilités pesait le plus immédiatement, c'est-à-dire en Orient.

Au début de 1941, un membre du Comité de guerre britannique, d'ailleurs australien, M. Casey, depuis lors remplacé par Lord Moyné, a été délégué comme représentant de ce Comité en Orient pour coordonner l'action de tous ces organismes et faciliter leurs rapports avec les autorités militaires ainsi que pour prendre sur place toutes décisions utiles. Ces décisions étaient prises au nom du Gouvernement Britannique. On a assisté pour la première fois à la réalisation d'une méthode qui se développera certainement et qui probablement devra être adoptée même dans l'Empire Français, c'est-à-dire l'unification de la conception dans la capitale, mais la décentralisation de l'exécution confiée à des hommes envoyés sur place pour y prendre les mesures indispensables. Cet

exemple tend à se reproduire à l'intérieur de l'Empire Britannique sous une autre forme.

Récemment a eu lieu une discussion importante à la Chambre des Lords, au cours de laquelle, notamment, Lord Cranborne, Secrétaire d'Etat pour les Dominions, a demandé la création de commissions impériales régionales analogues à la décentralisation qui avait été appliquée en Orient.

Ces organes extérieurs, nés de la guerre, ont dû trouver un appui dans la création d'organes intérieurs qui existaient jusque-là à l'état embryonnaire mais auxquels, par nécessité, il a fallu donner des formes nouvelles.

La première et, je crois, la plus remarquable de ces institutions récentes, c'est la coordination de la recherche scientifique industrielle. Elle a joué un rôle primordial, non seulement dans l'établissement de nouveaux moyens de défense, mais aussi dans l'établissement de nouveaux moyens de production. Longtemps, en Angleterre, comme c'était du reste le cas en France, cette recherche scientifique industrielle avait été laissée à l'initiative privée. Les grandes firmes avaient installé à côté de leurs usines des laboratoires où des études étaient poursuivies, mais celles-ci, loin d'être coordonnées, étaient effectuées secrètement pour éviter la concurrence. Au début de 1940 on s'est aperçu de l'insuffisance de ce système. Les universités, surtout Cambridge, ont participé à la recherche scientifique industrielle. Une coordination de plus en plus grande a été réalisée entre les entreprises privées. Le dernier état de la question a été fixé dans un rapport de la Chambre de Commerce de Londres, publié en Février 1944, par lequel la Chambre de Commerce demande le maintien sous la forme étatique nationale — royale, suivant l'expression anglaise — de la recherche scientifique industrielle. Au Canada, la recherche scientifique, organisée dès 1930 dans le cadre national, a donné des résultats extraordinaires, puisqu'elle a permis, non seulement de maintenir dans les campagnes tous les

hommes indispensables, mais encore d'augmenter la production agricole en même temps que la production industrielle. Il est probable que c'est dans cette voie que l'Empire Britannique s'orientera de plus en plus et que des résultats plus surprenants encore seront atteints. Je ne citerai qu'un exemple pris au Canada: la transformation en caoutchouc synthétique du blé canadien au moment où la perte des Indes Néerlandaises rendait critique l'approvisionnement en caoutchouc et risquait de compromettre la bonne marche de la guerre.

Deux autres organismes intérieurs sont à noter. Je ne les indique qu'en passant car ce ne sont pas des organismes économiques bien que leur incidence économique soit considérable: il s'agit du service sélectif du travail et de l'orientation professionnelle. Ces deux institutions ont grandement facilité la production et la faciliteront encore après la guerre.

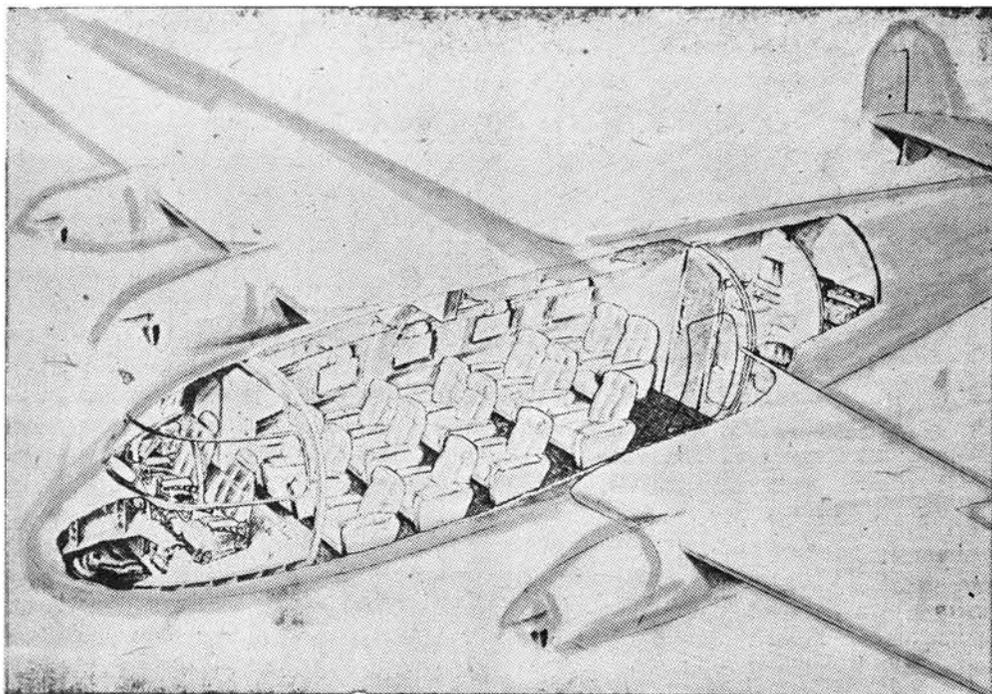
Les organismes extérieurs dus à la conduite de la guerre et les organismes intérieurs dus à la nécessité d'une coordination n'apparaissent plus, dans l'esprit des dirigeants de l'économie britannique, comme devant suffire à l'économie d'après-guerre. Pour assurer la solidité des liens permanents unissant la Grande-Bretagne aux Dominions, des organes interimpériaux ont été soit créés soit renforcés.

Le premier est évidemment le réseau aérien. En 1940, les Anglais, attaqués dans leur île, se sont à peu près exclusivement préoccupés d'intensifier la production des avions de chasse. En 1941, lorsque les Américains sont entrés dans la guerre, un accord est intervenu suivant lequel la Grande-Bretagne devait continuer la production des avions de chasse tandis que les Etats-Unis s'adonnaient surtout à la production des avions de bombardement. Par la suite, les Anglais ont craint que ce qui était une force dans la guerre ne devînt une faiblesse après les hostilités. La production des avions de bombardement permettant celle des avions de transport, voire même des cargos aériens, l'Empi-

re Britannique risquait d'être fortement handicapé par rapport aux Etats-Unis. C'est le Maréchal de l'Air Tedders qui a, lui-même, tiré le signal d'alarme. Il a prononcé, le 16 Janvier, un discours dont l'idée générale était qu'à l'avenir, l'histoire du monde dépendrait en très grande partie de la puissance aérienne. A la suite de cette alerte, une campagne s'est déclenchée où les *Imperial Airways* ont cherché à faire comprendre aux Dominions et à la Nation l'importance de l'aviation civile dans l'après-guerre, non seulement pour la Grande-Bretagne, mais surtout pour les Dominions qui, sans cela, se verraient obligés de passer des accords avec d'autres Puissances continentales dont ils deviendraient les vassaux. A la suite de cette campagne a eu lieu, à la Chambre des Lords, un débat soulignant la nécessité d'une aviation civile à long rayon d'action. Le principe en a été voté. On a cherché à quels moyens techniques on pourrait avoir recours pour rattraper trois ans de retard par rapport aux Etats-Unis. Une motion a été déposée pour que soit développée la construction des avions-fusées sur laquelle on compte pour supprimer ce retard.

Tels sont les moyens matériels rendus nécessaires pour le maintien de liens à l'intérieur de l'Empire Britannique. A côté de ces moyens matériels il a été également envisagé des moyens administratifs et économiques. L'un d'eux a même été inauguré: c'est la création de commissions économiques régionales. Ces commissions ont été demandées par les Lords, en particulier par Lord Listowel. Elles ont été acceptées par les Dominions. M. Bruce, Haut-Commissaire australien à Londres, l'a déclaré publiquement. Elles ont été déjà réalisées en janvier 1944 par la Conférence Interimpériale de Canberra qui a réuni les représentants de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande en vue de créer des organismes à la fois militaires et économiques communs aux deux Dominions du Pacifique.

Il en résulte de cet exemple — et ce sera la conclusion de cet exposé rapide



Modèle d'un avion anglais de passagers pour l'après-guerre.

— que si les organismes nés de la guerre peuvent être considérés comme suffisants pour répondre aux préoccupations britanniques relatives à la Métropole, ils ne sont pas encore suffisants pour répondre aux besoins de l'Empire considéré comme une entité. Il faut donc en créer de nouveaux pour éviter l'affaiblissement par la dispersion. Les Anglais se montrent désireux, voire anxieux de créer ces nouveaux organismes. Lord Halifax l'a déclaré, le 20 janvier dernier, à Toronto. L'on peut affirmer qu'après en avoir mesuré l'importance les Anglais les créeront.



Si, pour terminer, on compare rapidement cet état d'esprit avec celui qui régnait en 1919 et même — on peut le dire encore — en 1939, on assiste à une profonde modification du mode de pensée britannique. Jusqu'en 1940, les Britanniques n'avaient d'autre désir que de s'en tenir à la solution de chaque ques-

tion au fur et à mesure où elle se posait. Il leur arrivait même parfois d'attendre qu'elle se fût résolue toute seule. Aujourd'hui, aussi bien dans l'ordre politique que dans l'ordre économique, ils ne se fient plus à cet empirisme traditionnel, ils imaginent de véritables plans d'ensemble, ils envisagent des organismes de coordination et de conception générale. La seule exception est représentée par le Maréchal Smuts qui a défendu la tradition dans son discours du 23 novembre 1943. Mais les réactions qu'il a provoquées à Londres et ailleurs permettent de penser que cette conception ne correspond plus à la mentalité britannique, ni même à l'ensemble des vues des nations de la communauté britannique.

En résumé, les tendances économiques britanniques évoluent délibérément vers l'extension mondiale d'organismes métropolitains et impériaux, assez souples cependant pour utiliser toutes les énergies régionales.

RAOUL BERTRAND.

## Quelques aspects du génie de la France

# Le génie artistique de la France

conférence de

## M. Etienne Mériel

Lecteur à la Faculté des lettres de l'Université Farouk 1<sup>er</sup>

Faite au Caire le 31 janvier 1945 aux "Amis de la Culture Française en Egypte";  
répétée à Alexandrie le 13 mars 1945 à l'"Atelier".

(avec projections lumineuses)

Mesdames,  
Messieurs,

Le génie artistique de la France s'est manifesté pendant dix siècles. Dix siècles où les périodes de métamorphoses ont été plus nombreuses que les périodes de continuité. Je n'ai pas besoin d'en dire davantage pour montrer qu'il est impossible de suggérer en une heure ce que représente une telle durée, une complexité si souvent transformée.

Je dois donc choisir, parmi les caractères généraux du génie artistique de la France, le plus saillant, celui qui, peut-être, conditionne le plus étroitement tous les autres, celui qui distingue le mieux l'art français de l'art des autres nations, et ce caractère c'est précisément, je crois, cette aptitude aux métamorphoses, si embarrassante pour qui veut donner une vue d'ensemble, mais si caractéristique de cet ensemble lui-même.

J'essaierai de montrer que cette aptitude exprime une sorte de volonté de donner de l'homme une image exacte et complète, et qu'à travers les siècles, le génie de la France a trouvé dans les di-



M. ETIENNE MÉRIEL.

verses formes de l'art le moyen de présenter tous les aspects qu'il peut être donné à l'homme de prendre, suivant la diversité des lieux et des époques où il vit, suivant les contrariétés ou les satisfactions de ses humeurs, suivant les fluctuations de ses enthousiasmes comme de ses rancœurs, de ses épanouissements comme de ses repliements sur lui-même, rageurs ou résignés.

Le biais psychologique à quoi m'autorise le vocable «génie» me servira à montrer dans l'art fran-

çais une verdure créatrice dont l'absence de limitation a permis une expression étonnamment variée.

Etudier le génie artistique d'un peuple ou d'un individu, c'est montrer comment il réagit par le moyen de la création plastique aux conditions d'existence que lui pose le monde extérieur, c'est montrer comment l'homme traduit par ce qu'il crée les idées et les sentiments qui lui viennent de la conscience qu'il a de sa place et de son rôle sur la terre et dans la société de son temps.

Tantôt l'homme veut dépasser l'homme. Il demande à l'art de représenter une «réalité» où se donnent libre essor des aspirations, soit collectives soit individuelles, que les conditions ordinaires de la vie courante ne permettent pas de satisfaire.

Tantôt, au contraire, l'art se voit confier la mission d'exalter ce que la vie apporte à l'homme comme satisfactions, celles-ci étant goûtées soit dans un climat de toute intime ferveur, soit dans les souffles conjugués de l'âme de tout un peuple.

Certaines nations ont pu aller plus profondément dans l'expression d'une tendance à l'exclusion des autres; elles ont su exalter avec plus de chaleur — ou d'horreur — certaines formes de sensibilité; l'art français s'est trouvé doué d'une admirable souplesse à traduire, sans exception pendant sa longue histoire, les diverses phases de la sensibilité humaine.

J'essaierai de montrer comment ses multiples variations de style et d'inspiration, ses apparents caprices dans le choix des sujets, des programmes et des formes, comment son esprit largement ouvert aux influences du dehors, comment tout cela permet de dire que rien de ce qui est de l'homme n'est resté étranger au génie artistique de la France.

Donc, dans une confusion qui, vu la rapidité de l'heure, vous paraîtra peut-être excessive, en mélangeant les époques et les écoles, sans souci même des styles et des modes passagers d'expression, je rangerai par groupe, plus ou moins artificiellement tranchés, un certain nombre d'œuvres représentatives en fonction de l'état d'âme dont elles sont la traduction.

Nous verrons tout d'abord un groupe d'œuvres tourmentées et grandioses, les unes tendues, les autres convulsives; puis, un autre groupe où le caractère tourmenté s'atténue sans cesser pourtant d'être présent pour se rapprocher d'un équilibre classique; puis, des œuvres où l'équilibre est obtenu entre des forces dont le grondement s'entend toujours, où la tension s'ordonne sous une discipline

non pas desséchante mais régulatrice: les œuvres classiques précisément; puis, des œuvres où la joie de vivre s'exprime au détriment des raisons d'être tourmenté posées par l'existence; d'autres, au contraire, où le tourment, s'individualisant et se spécialisant dans une forme personnelle, crée des œuvres fiévreuses, rageuses, sarcastiques, destructrices même; d'autres, enfin, sereines par suite d'une vue simple des beaux côtés de l'existence de la nature humaine: intimités recueillies.

\*  
\*\*

Les premières œuvres dont je vais vous indiquer les caractères généraux, avant de les faire défiler sur l'écran devant vous, sont, ai-je dit, grandioses et tourmentées.

Dans cette série, un premier groupe: certaines créations du grand art roman aux XI<sup>ème</sup> et XII<sup>ème</sup> siècles de notre ère.

Elles sont l'expression d'une mentalité collective, inquiète, encore imprégnée de ces désirs inassouvis qui animaient les hordes barbares depuis peu civilisées, depuis peu sédentaires. Les conditions de vie terrestre semblent instables, mal assurées: aussi, les possibilités d'épanouissement qu'offre la croyance en une vie future sont-elles accueillies avec un élan exagérément tendu. Et avec, comme conséquence, un mépris écrasant pour l'homme, chair périssable.

Ces œuvres traduisent, soit par l'échelle de leur structure, soit par leur ornementation symbolique et confuse, l'émoi de tout un peuple (ou, soyons moins romantiques, l'émoi de l'élite issue de ce peuple, les moines d'alors) à la pensée des mystères terribles de la Révélation, l'effroi du Jugement Dernier, porte de la Vraie Vie. Apocalypse et chaos. Face à la majesté plus biblique qu'évangélique du créateur, l'individu saisi d'effroi exagère la distance entre lui et le Dieu Tout-Puissant qui le mène: il édifie pour le Juge, avec des moyens techniques déjà savants, une demeure massive et grandiose, au pied de laquelle, au milieu de laquelle, même s'il est en foule, il se

sent perdu, mesquin, fragile, où il prie dans le sentiment de sa petitesse, de sa faiblesse, du néant de boue dont il est formé.

Et l'ornementation sculptée, en se surbordonnant à l'architecture, traduit elle aussi la même mentalité. L'homme s'y représente mêlé à des monstres qui sont l'extériorisation symbolique de ceux qui l'habitent. Il peuple d'un chaos de figures indistinctes, où la sienne n'est pas souveraine, la création encore inachevée dans laquelle il s'insère et se déforme au gré des méandres exigés par la modulation de la surface à couvrir. Il accueille, par parenté de pensée, toutes les images de l'Orient et de l'Extrême-Orient que des ivoires et des tissus lui communiquent, leurs systèmes d'arrangement en luxuriances sans vides, sans pleins délimités qui seraient des repos : surfaces fouillées où l'homme se perd.

Grandes pensées, grandes œuvres.

Voici la *Façade de l'Abbaye-aux-Hommes*, de Caen, tendue dans une volonté de grandeur, de force écrasante, sans place pour aucun ornement qui risquerait d'altérer l'impression voulue.

Voici le *Chœur de l'Abbaye de Fontevrault*, qui, par l'élévation de ses piles circulaires, écrase et rapetisse l'homme perdu dans la maison de Dieu.

Voici l'apocalyptique *Tympan de Moissac* dominé par la pensée d'un Dieu presque étranger à l'homme qui l'adore.

Le *Tympan d'Autun* réalise avec plus d'acuité encore la même pensée dans une représentation expressionniste des corps quasi désincarnés, qui ressuscitent pour être jugés.

Enfin le mépris pour les conditions corporelles de l'homme, asservissement de celui-ci à la gloire de Dieu, se voit à plein dans les *Figures-colonnes du portail de Chartres*.

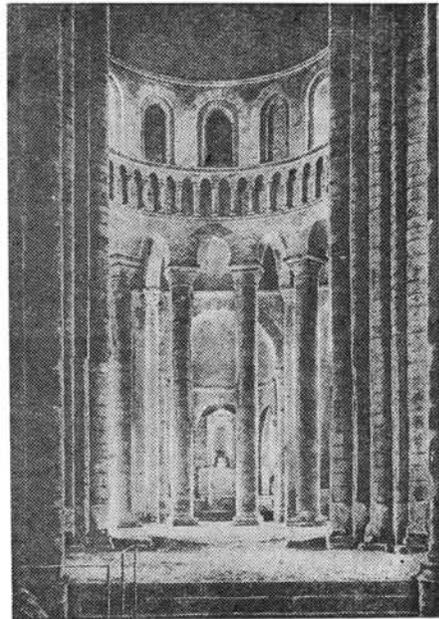
Maintenant que nous sommes débarrassés, par les recherches de l'art moderne, de la funeste habitude de juger la valeur d'une œuvre d'art d'après son degré de conformité avec l'objet extérieur, avec les données de la perception commune, nous pouvons participer d'une âme plus ou-

verte à l'émotion exprimée par les formes étranges que nous venons de voir.

\*  
\*\*

A la fin du Moyen Age, l'art exprime encore les tourments mystiques des âmes d'élite.

C'est aux XIV<sup>ème</sup> et XV<sup>ème</sup> siècles, dans l'architecture dite flamboyante, traduction française du «perpendicular» anglais, que les conséquences de l'ogive poussées à l'extrême permirent d'impri-



Fontevrault, "L'Abside".

mer la pensée à même la matière, de dématérialiser l'architecture, de tresser sur l'ossature des monuments, à Strasbourg, à Rouen, à la Trinité de Vendôme, un réseau aussi ténu que possible qui exprime, par sa nerveuse complication, un élan forcené et convulsif vers les joies du ciel. C'est le moment où les réalités terrestres, à cause des misères de la Guerre de Cent ans, sont senties avec l'amertume que donne à toutes les pensées le rappel des souffrances physiques et de la mort.

Voici la *Façade de Rouen*, l'élan de son galbe long-tendu.

Plus sobre, le *Chœur du Mont-Saint-Michel* exemple de ce jaillissement sans obstacle des piles aux colonnettes multipliées.

Dans la *Tapiserie de l'Apocalypse* d'Angers renaissent sur un fond rouge incandescent les monstres de l'époque romane en opposition cette fois avec des figures humaines, toutes terrestres comme celle de l'ange.

Voici la souffrance humaine traduite convulsivement par des heurts violents d'arêtes vives et de creux profonds dans cette *Tête de Christ* du XIV<sup>e</sup> siècle, traduction plastique du symbole «*déchirement*».

Et deux des plus grands chefs-d'œuvre que la France ait jamais produits, la *Pieta d'Avignon*, et ce cadavre décharné de *Ligier Richier*, à Bar-le-Duc.

Dans le premier, à côté de la figure réaliste du donateur où se marque le doigt sculpteur de la vie ordinaire, le



Tête de Christ (XVe siècle) bois



MAITRE D'AVIGNON (XVe siècle) : Pietà.

corps brisé du Christ, les lignes anguleuses de la Vierge et de la Madeleine expriment avec acuité la navrance d'un tourment exceptionnel.

Extrême contact entre l'art français et l'art expressionniste, le monument de Bar-le-Duc de Ligier Richier, où le cadavre, à quoi collent encore les chairs pourries, tend à bout de bras vers Dieu son cœur préservé par la Foi.

Ce sont là des œuvres qu'on aime à rappeler quand on se trouve en présence de certains esprits qui assimilent trop volontiers art-français et bon-goût, et pensent trop à tout ce qu'il y a de timide, de mesquin, de veule même dans cette expression.

Toujours dans ce premier groupe d'œuvres qui montrent l'aspect grandiose et tourmenté du génie artistique de la France, voici maintenant les créations d'esprits solitaires, d'individualistes en révolte contre leur entourage.

Ce qu'elles expriment, ce qui les conditionne n'est plus d'essence collective. Ces œuvres ont vu le jour dans des époques, dans des milieux qui auraient été funestes à l'art si la mentalité collective alors régnante avait été assez forte pour étouffer la voix, les clameurs, devrai-je dire, de ces génies protestataires.

Ils apparaissent aux moments où l'esprit bourgeois domine: après les désordres des minorités de Louis XIII et de Louis XIV, après la tourmente révolutionnaire et l'épopée napoléonienne, sous la bénissante protection de Louis Philippe, premier bourgeois de France. Notons, en passant, qu'à cette époque l'architecture, d'essence trop fatalement collective pour permettre aux protestataires de s'exprimer, reste en sommeil.

Mais, face à la satisfaction que produit chez les classes dominantes la possession d'une fortune bien protégée par le gendarme et garantie des risques d'une aventure guerrière par le pacifisme du roi, les romantiques revendiquent les beautés du risque, de l'aventure, du désordre, du drame à conflits insolubles. Ils protestent contre la fausse tranquillité d'a-

me que procure un état social ennemi de toute innovation.

Magnifiquement, Delacroix exprime à lui seul les protestations indignées d'une grande âme. Voyez le choix de ses sujets: à côté des œuvres orientales où il fait poudroyer sur les choses des lumières que la grisaille parisienne ne supporte pas, il exalte les temps anciens où l'ivresse des triomphes se payait de sacrifices généreux; dans sa *Prise de Jérusalem par les Croisés*, il insulte aux assentiments donnés par les bourgeois aux injustices extérieures qui se précisent quand les gens à parapluie de cette époque proclament la non-intervention dans les affaires de Grèce: *Massacre de Scio, la Grèce expirante*. Enfin il magnifie le sursaut du peuple parisien conduit par l'allégorie anti-académique de la *Liberté sur la barricade*.

Sujets qui auraient pu être traités par n'importe qui, et qui le furent même par les académiques de l'époque. C'est dans l'invention des formes, plus qu'en eux-mêmes, que se voit le génie de Delacroix enfiévré par sa protestation: formes déchiquetées, masses en mouvement dans les lignes qui les délimitent comme dans les couleurs qui les remplissent sans sacrifier à la tranquillité du ton local. Brusques noirceurs à contre-jour des incendies, conflits d'ombre et de lueurs, subite intervention d'une luisance fugitive sur un torse écartelé, découpage insolite produit par une ombre portée sur l'éclat d'un visage.

Et aucune toile au monde mieux que la *Barque du Dante* ne saurait résumer son auteur. On y sent la volonté farouche de sortir de soi-même, de ne pas accepter de commode étouffement des possibilités inquiétantes qu'on porte en soi avec lesquelles il vaut mieux vivre dans le tourment que de s'endormir tranquille après les avoir étouffées.

Voici, avant d'arriver à Rodin, un autre forcené de l'art français, Claude Puget, chez qui semble s'exprimer aussi, en même temps que chez le graveur Jacques Callot, une protestation contre les convenances que commence à inspirer a-



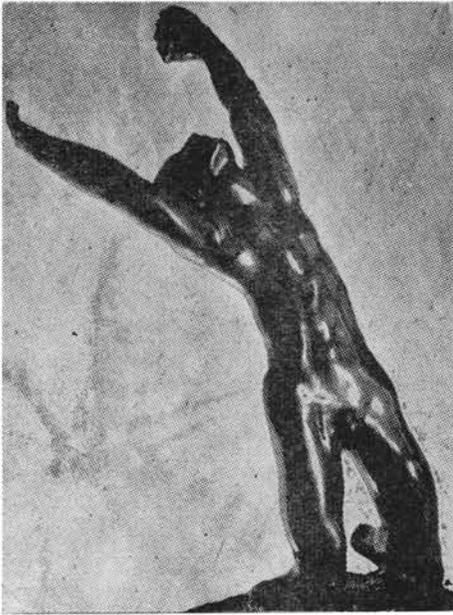
DELACROIX : "Dante et Virgile aux Enfers".

lors l'esprit classique naissant: c'est *Hercule Gaulois*, œuvre de passion.

Rodin met peut-être moins d'individualisme que Delacroix dans sa traduction en formes d'une conception chargée de contradictions.

Il exprime des sentiments inhérents à la nature humaine plutôt que propres à l'époque où il vit, époque critique qui exaspère ces contradictions tandis que les âges classiques sauront les accorder. Vous connaissez le *Penseur*, *l'Age d'airain*, *l'Enfant prodigue* que voici. Ce n'est pas seulement le personnage biblique abandonné nu dans le désert, sa sveltesse, la pression du dehors sur ses formes étirées, la coulée de la lumière sur sa musculature sans heurts; c'est, plastiquement et non littérairement, cette misère des hommes réduits à rien parce qu'ils ont renié Dieu, sursautant au bord de l'annihilation dans le désespoir et gardant encore l'image, tendu qu'il est vers le surnaturel qui l'écrase, de la beauté perdue de sa forme première.

PUGET :  
Esquisse de l'Hercule Gaulois (Terre cuite).



RODIN : "L'enfant prodigue"

Enfin, une œuvre de Bourdelle jeune: l'*Héraklès*, optimiste celle-ci, déjà classique par bien des côtés, romantique seulement par l'excès d'une fougue que viennent pourtant déjà discipliner des normes d'architecture auxquelles Rodin entendait, lui, ne point se courber.

\*  
\*\*

Les productions de l'art classique français n'ont rien de moins grandiose que ce que nous venons de voir. Mais, l'équilibre des forces y détruit l'impression de tourment ; elles sont mesurées et non tendues, elles sont ordonnées et non plus convulsées.

L'opposition individu-société se dissipe grâce à une hiérarchie sociale généralement acceptée; l'exaltation de la personne humaine s'y conserve, mais c'est une exaltation totale et proportionnée à la juste place où l'homme peut aspirer dans l'ordre de l'univers, sans revendiquer et sans regretter un monde où il serait autre qu'il n'est. Rien ne gêne dans leur libre exercice les différents éléments constituant la personne humaine: le nerf,

le muscle, le flux sanguin s'accordent dans une harmonie de leurs exigences. L'instinct ne s'irrite plus des exigences de l'intellect.

Plastiquement, cet équilibre psychologique et psycho-social se traduit par:

La primauté de l'architecture qui, sans s'asservir despotiquement les autres arts, comme à l'époque romane, les domine hiérarchiquement, leur communique, par la nécessité des programmes donnés aux artistes et aussi par contagion, par une influence due à son prestige, ses règles.

Toute œuvre classique, de la miniature à la cathédrale, de la tabatière au dôme d'église, sera architecturée.

L'ascension des lignes verticales, la projection des courbes dans le vide seront tempérées par des horizontales impérieuses.

La dose d'ombre sera calculée en fonction des lumières, et les passages de l'une à l'autre, sans cesser d'être fortement contrastés (car le vrai classique n'atténue nulle valeur, ne diminue aucune



BOURDELLE : "Héraklès tirant de l'arc".

poussée de tempérament) se feront sans conflits.

Ici, l'harmonie n'est pas obtenue par la négation mensongère de puissances gênantes, comme cela se fait dans les œuvres des académiques. Les puissances antagonistes se trouvent avoir une puissance égale qui se mesure sous nos yeux dans un libre jeu des formes.

Au Moyen Age, au XVIIIème siècle, pour résoudre les problèmes de l'existence et non pour y échapper, on a confiance non plus dans une mystique purement imaginative, mais dans la raison, dans le pouvoir de la vérité, emprise de la raison sur le réel intérieur ou extérieur.

En peinture, il n'y aura pas de coloristes ou de luministes, de réalistes ou d'idéalistes. Le dessin chez Poussin ne se sépare pas de la couleur (de nos jours un restaurateur ardent du véritable classicisme, Cézanne, l'a bien compris, et a dirigé tout son labeur vers cet accord-type que l'état de crise où nous vivons rend impossible).

Accord de l'efficiencé et, par conséquent, de l'effet des murs avec l'efficiencé et l'effet des colonnes.

Accord de l'effet des masses aveugles et de l'effet des ouvertures, accord de ce qui remplit et de ce qui soutient.

Accord, dans le tympan de Notre-Dame et dans les toiles du Poussin, entre les mouvements des figures et les triangulations où la volonté d'harmonie constructive exige qu'elles s'inscrivent.

Accord entre la discipline et le jeu, l'une et l'autre essentielles à la création de l'œuvre d'art.

Accord entre le respect des traditions et le désir d'innover.

Accord entre deux tendances naturelles au créateur de formes (plus sensibles peut-être en littérature qu'en art), développer et condenser: être abondant sans se disperser, être sobre sans être sec.

Mais, les œuvres dont je viens de vous résumer les grands traits, nous n'allons pas les voir encore. C'est que le classicisme ne peut être qu'un moment exceptionnel; c'est que, par son état d'exception, il ne saurait durer sans se dé-

truire et se figer en un autre état que lui-même, pris, souvent, hélas! pour lui-même, et qui est l'académisme.

Bon nombre d'œuvres du génie français s'approchent du classicisme sans y atteindre. On peut d'ailleurs les trouver sinon plus belles du moins plus intéressantes que les œuvres classiques pures.

Dans ce que nous allons voir maintenant, il y a une part plus grande que dans les classiques de l'effort créateur de l'artiste où, du moins, cet effort est plus visible: cette marque de l'homme sur sa création, ses incertitudes, ses calculs, ses repentirs, ses grattages, tout cela plaît à la mentalité moderne.

Les divers éléments que j'ai énumérés comme inhérents à une œuvre classique achevée seront mis en évidence dans ces œuvres que nous allons voir mais non pas tous ensemble dans la même œuvre.

Les unes, tout d'abord, exalteront, mais avec une certaine raideur, sans souplesse suffisante, la nécessité de l'ordre. Comparez ce tympan romain du portail de Chartres avec ceux de Moissac et d'Autun que nous avons vus tout à l'heure: des vides sont maintenant ménagés entre les figures, et s'opposent à l'enchevêtrement illogique qui était de rigueur.

La figure de Dieu n'est déjà plus le mage persan de Moissac, c'est un Christ propitiatoire, à l'échelle humaine, Dieu fait homme, le Dieu de l'Évangile — et qui bénit.

Voici, portée à son comble, la volonté d'ordre dans ce splendide travail d'équerre qu'est ce château d'époque Louis XIII, le *Château de Balleroy*, qui me paraît synthétiser à lui seul une des formes les plus nettement accentuées du génie artistique de la France quand le moment de son histoire le fait s'éprendre de raison, avec une toute petite condescendance, l'union de la pierre et de la brique, sobre effet de couleur qui vient, sans l'altérer, tempérer la rigueur de l'épure.

Un très grand peintre à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, Jean Fouquet, a su manifester la même rigueur constructive, soit en inscrivant des figures parfaitement vivantes



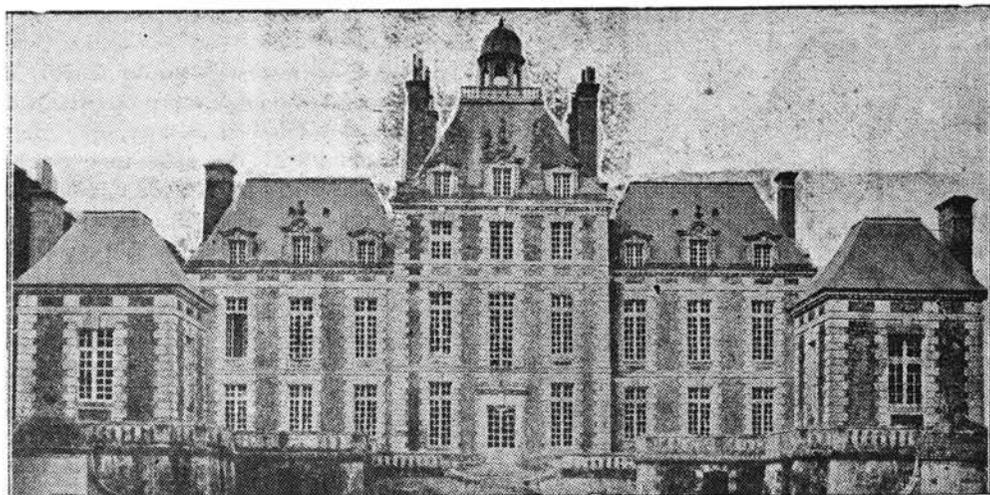
Tympan de la Cathédrale de Chartres.

dans un jeu de losanges régulateurs, soit en géométrisant les formes elles-mêmes dans cette *Vierge à l'Enfant*, en les réduisant à des figures où aucun accident de lumière ne vient troubler la perfection équilibrée des volumes abstraitement colorés par leurs propres ombres, synthétiquement posés dans l'espace.

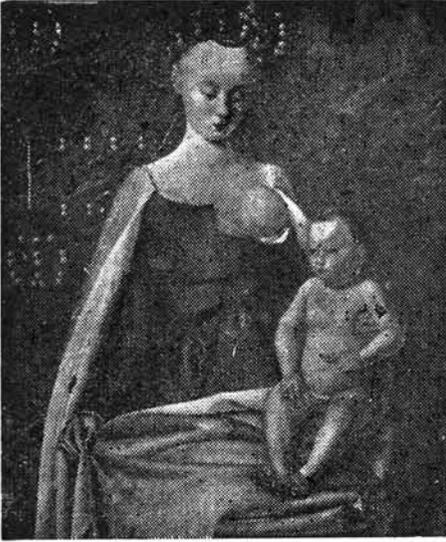
C'est encore ce goût classique de la

construction équilibrée par l'accord des lignes et par le dosage exactement calculé des lumières et de l'ombre qui fait l'extraordinaire valeur de ce tableau de Georges La Tour: *Saint-Sébastien*, qu'il ne faut pas confondre avec le fade pastelliste du XVIII<sup>ème</sup> siècle.

Moins nette dans ce tableau d'Ingres *Jupiter et Thétis*, mais visible tout de



Château de Balleroy (Calvados),



JEAN FOUQUET (XVe siècle)  
"La Vierge et l'enfant"

même dans la déformation du cou de la déesse, déformation revendiquée par les cubistes comme une préfiguration de leurs théories.

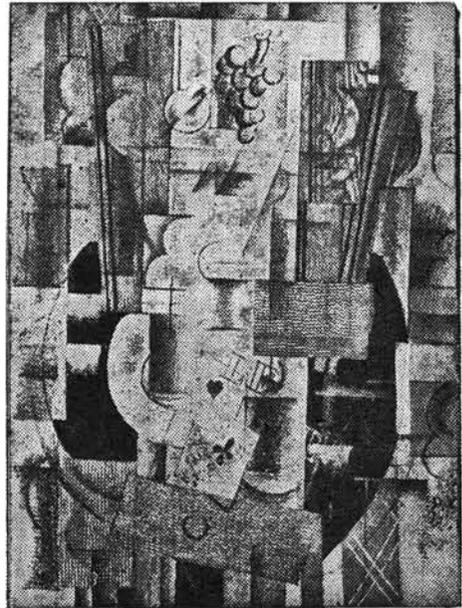
Pour réagir contre l'évanouissement des



GEORGES DE LA TOUR (XVIIe siècle)  
"Saint Sébastien et les Saintes femmes"

formes dans la poussière colorée des impressionnistes, voici, au sein même de leur école, le courant constructiviste, abstrait qui surgit avec Seurat. Dans la *Grande Jatte*, nous voyons les confetti des pointillistes groupés par surfaces nettement délimitées et par un chromatisme propre à faire tourner les formes dans l'espace.

Après l'expérience en vase clos qu'est le cubisme, et dont voici un parfait exemple avec une toile de Braque, nous voyons



GEORGES BRAQUE :  
"Le compotier de fruits" (1913).

des peintres, comme André Lhote, comme Gromaire, bénéficiant des découvertes cubistes et s'efforçant de restituer le sens de l'ampleur des formes dans des constructions qui remettent l'art français moderne sur les routes de la grandeur où peut s'élever le souffle de l'esprit classique.

\*\*

L'art classique combine la rigueur constructive avec la souplesse, l'abondance qui manque à ce que nous venons de voir.

Par contraste avec cette sévérité raide et parfois sèche, voici les statues de la

*Visitation de Reims* où la multiplicité flottante des plis et la plénitude des visages rappellent d'une façon encore mal expliquée les déesses de Phidias aux frontons du Parthénon.

Même souplesse heureuse, même plénitude de formes dans le groupe des *Trois Grâces* de Germain Pilon, qui ne s'éloigne du classicisme pur que par un léger excès de richesse et de mouvement.

Le groupe de la *Danse* de Carpeaux, sur la façade de l'Opéra de Paris, exprime l'optimisme du Second Empire à sa période brillante, extériorise avec une puissance encore romantique la volonté de trouver la vie belle. J'en dirai autant, je classerai dans la même somptuosité large cette figure de Fragonard.

Voici encore, avec moins de nervosité, plus de calme, plus de rigueur, l'abondance dans cette *Vierge* du Maître de Moulins, dans le *Buisson Ardent* de Nicolas Froment, ou ce paysage de Claude Lorrain classiquement ordonné mais respirant une mélancolie que les classiques atténueront, ou encore une étude de Géricault, romantique par mode plutôt que par nature, ou plutôt, comme on le voit ici, cherchant à ne perdre aucune des qualités de mouvement qui lui venaient de son vif tempérament mais rappelant, pour dominer sa fougue, les exemples récents d'un académisme de Proud'hon.

C'est même cette forte étude, *La République* de Daumier, qui avait en lui visibles, malgré le romantisme des contrastes, les aspirations vers la grandeur d'un peintre classique. Nous le retrouverons plus loin, parmi ceux que la médiocrité de leur époque a fait se replier sur eux-mêmes au lieu de lancer des clameurs de protestation comme nous avons vu Delacroix le faire.

Les toiles de Manet, en dépit d'une nervosité qui contribue d'ailleurs à accentuer l'élégance de leur allure, seraient à classer dans ce groupe proche du classicisme à cause de l'aspect statique de la composition, de la plénitude des formes, de la richesse des tons.

Le grand sculpteur contemporain Maillo, malgré le caractère de certaines de

ses recherches, atteint la grandeur à force de volonté dans l'harmonie des volumes, des courbes toujours amplement accordées qui composent ses statues, et par l'égalité de la lumière qui accroche en larges ondulations les masses dont elles sont formées.

Et c'est une espèce toute particulière de pré-classique que nous avons dans le douanier Rousseau qui développe avec ingénuité des qualités essentielles à l'œuvre d'art: solidité de la composition, égalité dans la répartition de la lumière, fermeté des contours, que sais-je encore, le tout dispensé par un malin génie qui a voulu montrer en lui que si certains dons ont besoin d'être développés par l'étude, d'autres plus essentiels peuvent être là sans que la volonté et sans que l'éducation y soient pour rien.

Gauguin est, certes, romantique et même ultra-romantique, par l'exaltation qui rend rutilantes ses couleurs, par l'exotisme de ses sujets. Mais, il approche aussi des classiques par sa volonté de construire en simplifiant les masses et en orchestrant avec une ampleur mesurée les effets de ses tableaux.

Mais, il est un élément constitutif du classicisme français comme de tous les classicismes, le Réalisme, auquel la France a su donner une valeur particulière en se gardant à la fois des excès qu'il autorise, comme chez les Allemands, et des minuties exagérées auxquelles il a conduit les Hollandais.

Les «idéalistes» du XIII<sup>ème</sup> siècle en tiennent compte pour sculpter les travaux des champs ou les occupations du foyer et de l'échope à même les soubassements de leurs cathédrales. Voici *La Vieillesse* dans une illustration du Roman de la Rose, et surtout l'extraordinaire portrait du pauvre roi si disgracié de la nature, Charles V, qui avait l'intelligence, si rare chez ceux qui posent pour les peintres et les sculpteurs, d'être satisfait de voir ses traits accentués et non émoussés par l'artiste. Voici la *Pieta de Nouans*, attribuée à Jean Fouquet où le peintre a donné à des personnages pris vraisemblablement dans le peuple une noblesse qui n'altère en rien leur vérité.

Voici les maîtres les plus représentatifs du réalisme français :

Le Nain, donnant sa note triste au moment de la naissance du classicisme comme pour lui rappeler que classicisme c'est vérité.

Courbet, opposant ingénieusement aux fadaises à la mode en son temps la fruste allure de ces *Casseurs de pierre* et des promeneurs qui saluent sa rencontre «*Bonjour, Monsieur Courbet*».

Enfin, pour terminer les exemples de ce groupe très nombreux d'artistes qui, à travers les siècles et les métamorphoses de style que leur époque impose, sont bien proches d'être des classiques, ayant une ou plusieurs des rares qualités qui rendent tel, j'insisterai sur deux grands constructeurs, deux restaurateurs d'un ordre oublié, l'un dans la peinture, Cézanne, l'autre dans l'architecture, Auguste Perret.

Voici deux Cézanne; une nature morte, riche, abondante, pleine, à qui ne manque pour être «classique» qu'un motif plus relevé; et les *Baigneuses*, inachevées, qui disent à la fois la volonté de classicisme par un effort constructif vers la plénitude, l'abondance, l'équilibre, la force calme, et l'impossibilité d'être classique quand on est seul à renouveler un ordre vrai dans un monde hostile.

Auguste Perret qui, techniquement, réinstalle l'élément «vérité» de tout classicisme en proclamant les possibilités de noblesse d'un matériau décrié, le béton, et qui équilibre dans ce *Chevet de l'église du Raincy* l'élément constructif et l'élément de remplissage logiquement ornementalisant; et, dans une «Villa» qu'Alexandrie doit être fière de posséder, réalisant avec noblesse un programme à la fois aimable et somptueux.

Et voici quelques exemples des œuvres



CÉZANNE : "La Partie de cartes".

classiques où se réalise le dosage harmonieux des éléments particuliers aux artistes que nous venons de voir.

Dans le moment classique de l'art ogival, l'esprit de l'Évangile, religion à la mesure de l'homme, prend le pas sur l'esprit orientaliste de la Bible et de l'Apocalypse qui faisait ressembler les productions romanes aux bas-reliefs de Bourouhoudour.

L'élan mystique est tempéré de raison et dirigé vers une communion précise. L'angoisse terrestre est tempérée par une fervente confiance en la miséricorde de Dieu. Les églises invoquent le pouvoir intercesseur de la Vierge Marie tout en gardant le sentiment de la misère humaine et des difficultés posées à l'existence par les obligations de la vie chrétienne.

Cet état d'âme s'extériorise par des édifices aussi majestueux et aussi harmonieux dans leur structure que dans le détail de leur ornementation.

Voici donc la Façade de *Notre-Dame de Paris*. C'est, veuillez y prendre garde, un chef-d'œuvre d'ordre, de clarté et d'harmonie à condition qu'on l'examine en s'enlevant de l'esprit toute la fausse littérature dont Victor Hugo l'a couverte. Hugo symbolisait dans ces pierres une vue du Moyen Age, qui n'était (vaguement) vraie que pour le Moyen Age finissant. Il l'a représentée comme une œuvre de mystère et de tumulte, alors qu'elle est équilibre et lumière.

Voici la *Nef* d'Amiens miraculeusement équilibrée en tous ses éléments par la rigoureuse nécessité du rôle assigné à chacun d'eux, miraculeusement expressive des joies et des rigueurs de la conception chrétienne de la vie.

Puis le *Beau Dieu* d'Amiens, véritable et unique réunion dans une figure, dans une attitude, des éléments divins et humains du Christ...

Deuxième moment classique de l'art français, l'époque de Louis XIV où, sous l'apparence d'un style tout différent et sous des thèmes d'inspiration tout autres, se retrouve la même projection plastique des mêmes tendances de l'esprit, tendances divergentes mais respectueuses

les unes des autres, hiérarchisées sans heurt, sans conflit et cependant laissées fortes de toute leur sève, à l'image de l'ordre social d'alors.

Voici des images de cet ordre rendu somptueux, grandiose, où, par un accord exceptionnel, rien de l'homme ne se trouve amputé ni diminué:

La parfaite *Porte Saint-Denis*.

La *Façade des Invalides*.

La façade du *Louvre* de Perrault, celle de *Versailles*.

Les Jardins de *Versailles*.

Et, en dehors de l'architecture, mais soumis à elle et épris de ses prestiges, une scène mythologique de Poussin aux éléments libres dans leur jeu malgré leur rigoureuse insertion dans l'ordre architectural du tableau.

\*\*

À côté de tout ce que je vous ai montré jusqu'à présent, qui est grandiose ou qui tente de l'être, qui exprime des émotions où se hausse l'homme au-dessus de lui-même, il en est d'autres où, sans chercher à se faire plus grand qu'il n'est, l'homme s'épanouit dans une satisfaction toute interne, il se recueille dans une délectation de soi, et des richesses qu'il porte en soi.

Ces œuvres sont des œuvres classiques tempérées, où le grandiose s'atténue, tel l'esprit gothique créant un cadre menu et fleuri aux déambulations méditatives de moines riches et puissants: ce *Cloître du Mont Saint Michel*, par exemple, inséré délicatement dans les hautes fortifications du monastère.

C'est le *Petit Trianon* de Louis XV, réduction à une échelle plus sobre et plus intime des ordonnances de Versailles.

C'est cette *Tête de Reims*, voisine de celle au célèbre sourire où une des qualités du classicisme, la grâce, s'accroît sans que le danger auquel elle s'expose, la mièvrerie, apparaisse encore.

C'est à ce classicisme plein de vigueur, malgré son peu d'ambition, que je veux rattacher une des plus belles réalisations de l'art moderne français, cette tête de

Despiau: *Odette*. Si on se laisse aller à l'examiner avec l'attention qu'elle mérite (mais qu'elle se garde bien de solliciter, car elle est d'une discrétion parfaite) c'est, en vérité, un monument considérable par la profondeur d'émotion qui s'y concentre, par la parfaite harmonie des lignes et des masses qui s'y jouent, par l'entente, la sous-entente, devrai-je dire, d'une géométrie qui, pour être rigoureuse, cependant est dissimulée sous un rayon de grâce ; croyez-moi, on peut être fier de vivre dans une époque qui a produit un chef-d'œuvre aussi évidemment assuré d'être éternellement émouvant.

Et c'est à cet état d'esprit de classicisme, tempéré d'une grâce peut-être excessive et trop gentiment chantante, que je rattacherai toutes les productions du bel âge de la Renaissance française. Art royal et aristocratique, mais art d'une royauté mal établie, d'une aristocratie aux privilèges mal assurés qui demande à l'art tout ce que la vie ne donne que d'une façon instable; art qui n'est pas, loin de là, comme l'art classique, le reflet d'une époque et d'une société, mais un refuge romantique, en quelque manière, un refuge dans la grande clarté de la mythologie grecque ressuscitée pour fournir la gaieté, l'ordre que l'époque sanglante ne peut donner.

Voici la gracieuse *Façade de la Cour du Louvre* de Lescot.

Voici les *Cariatides* de Jean Goujon à l'intérieur de ce bâtiment même, mystérieusement sœurs de celle d'Athènes que Goujon ne connaissait pas.

Voici la *Diane* de Jean Goujon, du château de Diane de Poitiers, rêve païen, consolateur des misères de ce temps.

Et surtout ces étonnants portraits de Clouet, si spécifiquement français en ces temps d'italianisme envahissant, où est porté à son comble le secret des grands artistes de tout dire sans rien développer, d'émouvoir très profondément avec une incroyable légèreté des moyens.

\*\*

Il arrive que l'expression de la joie ne connaît pas de bornes. Elle se traduit

par un besoin de formes accidentées, sinueuses, enveloppantes, enchevêtrées ; c'est une des formes du Baroque.

Voici, par exemple, la façade-châsse de *Notre-Dame-La-Grande* à Poitiers, baroque de l'art roman. De même, de la même esthétique relève ce luxuriant *Pied de candélabre roman*, aussi bien que ce



FRANÇOIS CLOUET (XVI<sup>e</sup> siècle):  
"Elisabeth de Valois".

*Surtout de table Louis XV* où pas une ligne n'est droite, pas une surface n'offre au repos, mais se chantourne pour s'offrir aux luisances ou aux ombres. Même état d'esprit dans une *Tapiserie de la fin du XV<sup>e</sup> siècle*.

Les touches multipliées de la facture de Watteau, ses innombrables rapports de tons et de valeurs claires expriment le même enjouement, plus délicatement, à vrai dire, que ce qui précédait, à cause de l'exquise sensibilité du peintre.

Voici, sans aucune retenue, l'ivresse toute sensuelle produite par le jeu chatoyant des pigmentations colorées dans la perception desquelles aucune simplification abstrayante n'intervient : c'est un *Jardin de Claude Monet*.

C'est la même ivresse, moins systéma-



HONORÉ DAUMIER (XIXe siècle) : "Le wagon de IIIe classe".

tique, plus capricieuse, plus épanouie encore, mais pourtant plus soucieuse du sens des formes: la *Balançoire* de Renoir. Et le principe des jouissances de l'œil porté à son comble par Bonnard, par Matisse, avec des soucis d'expériences que leurs prédécesseurs, tout instinctifs, n'avaient pas.

Au contraire, pessimisme, l'âme dégoûtée du monde, qu'elle voudrait pourtant beau, a recours à l'artifice pour créer de la beauté. Individualisme nerveux et rageur, qui tire des feux d'artifice aux rampes du théâtre, aux pistes du cirque, c'est Toulouse-Lautrec, c'est Degas, s'ingéniant à présenter la figure humaine déformée par une vision imprévue, dérangeant, sous l'influence du Japon, les normes habituelles du placement des objets dans le cadre.

Volonté de destruction qui est loin d'être poussée à bout, comme dans les œuvres d'un pessimisme tranquille tant il est assuré: les tableaux de Daumier, où les puissances de l'ombre sont douloureusement accentuées pour faire ressortir l'éclat blême des visages endoloris par la misère.

Fauve parmi les Fauves, révolté contre la bassesse humaine, dans le sens chrétien, du mépris de la chair et de la pourriture originelle, le puissant Rouault trace rageusement cette *Figure du Christ* annihilé par la souffrance.

Les Surréalistes accentuent jusqu'à l'absurde et jusqu'à l'horrible ce sentiment du peu d'existence de la nature humaine, de la nature tout court, et par le recours au rêve plus ou moins organisé, assez organisé comme dans ce *Combat de poissons* de Masson, ils confient à l'art le soin de traduire les émotions exceptionnelles et les visions hors nature qui les habitent.

Toutefois, de très jeunes peintres, avant la guerre, réalisant la valeur émotive de l'inspiration surréaliste, savaient déjà mettre dans leur traduction en formes assez de rigueur pour imposer avec acuité leur vision si personnelle du monde. Témoins ce tableau *l'Enlisé* de Jean Lasne. Son auteur est tombé victime des combats de Juin 1940.

Troisième et dernière classe de ces artistes individualistes, intimistes: Chardin et Corot. Cette toile de Chardin, toute ai-

mable, n'est pas réaliste: il s'y chante un doux chant d'acceptation de la vie comme elle est, qui contredit l'accentuation du mal ou du malheur ou du banal que le mot «réalisme» implique.

Même calme, même absence d'oppositions vives dans ce paysage de Corot qui donne avec simplicité une vue des choses transfigurées par l'expression du simple plaisir que donne ce qu'il y a de beau dans leurs formes, dans le rapport de leurs couleurs.

\*  
\*\*

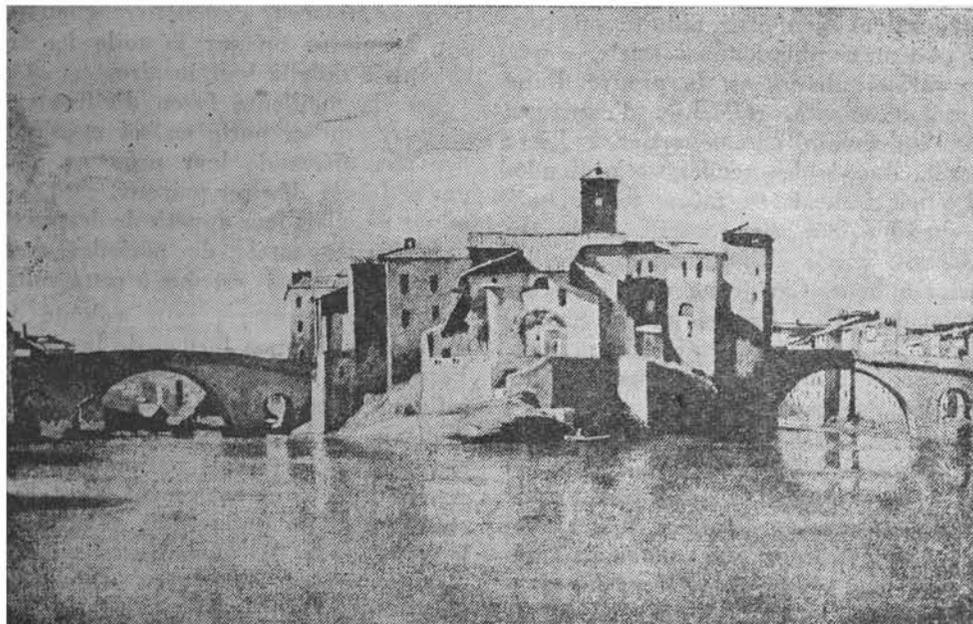
Ce tableau des métamorphoses de l'art français n'est pas complet.

Il y manque, par exemple, l'étude, la mention des arts populaires qui va du maçon au céramiste en passant par l'imagier, la maison paysanne, le calvaire breton. Je ne mentionnerai que la plus grave lacune, causée par la brièveté du temps dont nous disposons, c'est l'omission d'un art grandiose qui a eu quatre siècles d'une existence presque exclusivement française: l'art du vitrail.

Il faudrait mentionner encore, comme marque propre du génie artistique de la

France, la faculté d'expansion qu'il a eue à diverses époques. Un savant historien d'art, Louis Réau, a consacré sa vie à cette enquête. Il ne s'agit pas, bien entendu, de résultats de conquêtes temporaires comme les châteaux français de Syrie ou les cathédrales gothiques de Chypre, ou comme cette cathédrale que nous pourrions sans doute admirer au Caire si Saint Louis n'avait pas été défait, puisqu'il en avait les plans dans ses bagages, et autour de lui, comme Bonaparte, des savants et des maçons maîtres d'œuvre pour la bâtir.

Non, il s'agit de l'expansion naturelle, fatale, due à la fertilité inventive du génie français, due à la supériorité passagère ou durable des formules qu'il a découvertes. L'ordre de Cîteaux, de Cluny, imposant ses églises, de Pologne en Espagne; le seul fait que l'Italie, si rebelle d'essence à l'art gothique, contraire en tous points à ses traditions et à ses conditions de construction, à sa mentalité, a eu, à Sienne, à Orvieto, par exemple, la tentation de s'adapter aux formules gothiques, et que ses premiers sculpteurs ont hésité, pour former leur



COROT : "L'Île Tibérine".

style, entre les sarcophages laissés sous leurs pieds par l'antiquité et les figures de Reims. Les cathédrales de Tolède, de Burgos, de Cologne, copiées sur celles de France. Les miniaturistes, venant étudier leur métier à Paris. Puis, le rayonnement de Versailles qui marque dans l'Europe toute œuvre d'art, du Palais à la tabatière, d'un cachet français.

Et pour finir, le monde entier, de New-York à Tokio, de Buenos-Ayres à Stockholm, venant apprendre à Paris la peinture et la sculpture, pendant les vingt-cinq années que nous avons vécues après la guerre, reproduisant ainsi une migration qu'on n'avait vue qu'une fois dans l'histoire du monde, en Italie, au XVIe siècle.



Ma tâche est à peine esquissée, je n'ai pu que résumer, que suggérer, sans avoir le temps d'établir ni de prouver, mais il me semble avoir tout de même abondamment — et facilement — mis sous vos yeux un caractère évident de l'art français: son inépuisable variété.

Je voudrais, pour conclure, vous montrer que cette variété — que d'aucuns souhaiteraient peut-être réduite au profit d'une unité plus facile à saisir — que cette variété, dis-je, est la preuve d'une volonté consciente, réfléchie, d'exprimer toutes les possibilités départies à l'être humain, due à des tendances profondes de l'esprit français en même temps qu'à une lucide prise de conscience de ces tendances, suivie d'une volonté de les pousser à bout. Car je ne vois, pour ma part, ni dans l'art français ni dans la littérature française, cet esprit de mesure, cette modération que certains timides prétendent y trouver.

Certes, je sais bien que, dans cette variété, diverses fatalités ont leur part, et je dois les rappeler avant d'insister sur cette volonté que je discerne. Il y a, d'abord, cette aptitude aux métamorphoses que tout être vivant possède et développe si rien ne vient contrarier en lui le flux de vie qui l'anime. Et Focillon a bien montré comment cette aptitude ex-

plique mieux les variations que le concept périmé de réaction évolutionniste.

La fatalité d'un socle géographique bigarré qui impose ses matériaux de construction; un climat varié du Nord au Sud, imposant des formes architecturales diverses par la diversité des matériaux, dictant des humeurs diverses à ceux qui le respirent, leur enseignant la joie s'il est riant, mais aussi, par réaction, le goût de la lumière, s'il est triste et pluvieux.

La variété des vicissitudes historiques, les façons de concevoir l'œuvre d'art qu'elles imposent, les programmes qu'elles tracent, les nouveautés extérieures auxquelles elles initient, croisades, expéditions d'Italie, etc., et les aspirations qu'elles créent, ou qu'elles détruisent pour les remplacer par d'autres.

Mais, au-dessus de ces fatalités, il y a comme une puissance, comme une aptitude naturelle à saisir toutes les formes de la vie, une volonté comme cause de cette aptitude.

Aux périodes de crise même, cette volonté se tend et n'abdique jamais: si la tentation du désespoir est forte, l'artiste, le sculpteur roman, le peintre fauve, Georges Rouault, s'en délivrent en fixant sur la pierre ou sur la toile les traits convulsés qu'elle leur inspire.

Car, la meilleure façon d'affronter les monstres qu'on porte en soi et d'échapper aux affres de leur présence, de ne pas se laisser dévorer par eux, c'est de dominer par l'art leur appétit de destruction.

L'absence totale de périodes creuses dans l'art français est due à cette volonté.

Je la vois encore, cette volonté d'exprimer les diverses formes de la vie, dans l'attitude de l'art français vis-à-vis des influences extérieures: il y a dans l'art français un signe magnifique de santé contre lequel certains nationalismes réagissent bien dangereusement, c'est la curiosité pour ce qui se fait ailleurs, c'est le goût pour des nourritures nouvelles, étranges qu'on aime avec enthousiasme parce qu'on sait qu'on a la force de les digérer et d'en enrichir sa propre substance. Engouement pour l'Orient aux

Xème et XIème siècles, pour l'Italie au XVIème, pour l'Antiquité de 1670 à 1820, pour l'art japonais à la fin du XIXe siècle, pour les arts péruviens ou nègres, il y a peu.

A certains moments, cela côtoya la catastrophe, une catastrophe du genre de celle qui s'est abattue sur Munich au siècle dernier, où l'absurde engouement pour l'art grec a abouti à un pastiche destructeur de toute vitalité. Au Xème siècle, des églises arméniennes sont textuellement copiées en France, à Germiny par exemple; au XIème, les Saints Apôtres de Salonique sont reproduits à Périgueux. La cathédrale du Puy, comme l'a montré la savante étude de l'archéologue égyptien Ahmed Fikry, s'imprègne d'Islamisme; l'ordre jésuite impose ses façades d'églises au début du XVIIème siècle, le temple romain se transporte à Paris avec Napoléon : mais, chaque fois (sauf dans ce dernier cas où on sent le danger et où on laisse la Madeleine sans autre postérité que certains misérables Palais de Justice de province), ces importations sont une excitation à créer du nouveau.

C'est, je crois, cette cérébralité, qu'on lui reproche parfois, qui fait garder à l'art français des positions stables vis-à-vis des influences dangereuses. Nous l'avons vue s'exprimer dans toute une série d'architectes ou de peintres à qui j'aurais pu joindre des sculpteurs plus discutables, comme Laurens et Joel et Jean Martel. Mais, elle se manifeste par le fait que Villard de Honnecourt (ou plus loin encore, dans des sortes de livres de raison des Maîtres bâtisseurs) jusqu'à André Lhote, la plupart des artistes ont été de grands critiques de leur propre activité.

Mais, ce qui montre que cette cérébralité est active, c'est qu'elle engendre une curiosité aiguë pour utiliser tout ce qui se fait ailleurs, et dont la valeur reste dans l'ombre.

Deux exemples seulement :

L'ogive est utilisée secondairement comme organe de soutien exceptionnel par les Lombards et comme renforcement

par les Arabes dans leurs mosquées d'Espagne. Les architectes de l'Ile-de-France s'en emparent soudain et l'élèvent au rang d'élément maître, de principe générateur révolutionnaire. L'art roman se transforme ainsi au moment où il allait s'ossifier dans l'académisme ou se pulvériser dans le baroque...

Le peintre Turner se livrait à d'agréables variations sur les nuances imprécises de la brume au-dessus des ponts de Londres quand les impressionnistes voient dans cette coloration de l'atmosphère analysée de quoi rénover complètement la peinture.

Enfin, sauf chez des suiveurs, nombreux certes comme en tous les pays, (mais ils n'ont jamais réussi à envahir que les académies officielles), le goût d'imiter est très rare en France: le succès en France ne fait pas école. Les grands artistes eux-mêmes (y compris David même, le seul peintre qui ait fait courir un danger de ce genre à la peinture française) ont souci de ne pas se répéter.

On ne voit pas ce repliement sur soi de certains artistes et de certaines écoles qui s'enferment dans leurs formules comme dans un linceul pour y mourir.

Les écoles ne fondent jamais d'orthodoxie. Nous avons vu comment Géricault n'est qu'à demi-romantique, et surtout comment Seurat, au sein même de l'impressionnisme, contredit les théories essentielles de l'école.

C'est, en effet, une volonté bien française que celle de ne se plier à aucun joug artificiellement créé, de n'accepter comme règles que celles que la réflexion critique déclare essentielles et qui laissent s'opérer le jeu capricieux des particularités individuelles ou locales.

En un mot, on peut voir dans l'art français la manifestation d'un génie anxieux de se modeler sur la vie même, d'embrasser toutes les formes de la vie sauf celles qui sont illusoires, et rendu apte par ce respect de l'intégrité de la vie à donner de l'homme, de l'homme tel qu'il est et tel qu'il aspire à être, une image complète et par conséquent digne et vraie.

ÉTIENNE MÉRIEL.

# Les valeurs morales à la croisée des chemins.

Conférence du

**Dr. Jean Peristiany**

**Maître de Conférences de Sociologie à la Faculté des Lettres  
de l'Université Fouad 1er**

*faite au Caire, à la Société Royale de Géographie d'Égypte  
le 3 Avril 1945*

Mesdames,  
Messieurs,

La société contemporaine, car nous pouvons parler de la société en supprimant l'espace et les inégalités de milieu, la société traverse une crise de croissance et une crise de croyance dans la destinée de l'homme. Période transitoire entre toutes, notre époque vacille entre des « extrémistes » également dangereux à l'équilibre humain. Mais, malgré cela, l'humanité continue à créer des valeurs absolues qui servent à notre pauvre être, atome dérisoire à la dérive dans l'infini, comme des phares lumineux et des points de repère. Créer des valeurs absolues a toujours été pour l'homme le seul moyen de fixer des cadres à l'infini et d'étendre son emprise à ce qui lui échappe, au royaume de la mort et à celui du Créateur.



M. JEAN PERISTIANY.

Parler de la crise contemporaine en analysant toutes ses valeurs nécessiterait des connaissances et une expérience que je ne possède pas. J'essaierai donc de faire le point, un point personnel, celui d'un homme du siècle.

Quand je pris pour titre de ma causerie «les valeurs morales à la croisée des chemins», je crois que j'aurais tout aussi bien pu dire, «l'homme» ou la «civilisation». Mais, quand l'homme est l'acteur de la civilisation, l'enjeu, les valeurs morales m'apparaissent comme l'arbitre suprême du conflit.

Cette conférence est divisée en quatre parties. La première s'attache à démontrer que l'anxiété humaine devant les incertitudes de la vie et la peur de l'infini ont poussé l'homme à créer des valeurs absolues, et que la forme de ces valeurs

est une fonction des institutions sociales. La deuxième, que la mobilité est un phénomène qui se rattache à la crise de croissance de la société contemporaine, et que cette mobilité est en grande partie responsable de la désintégration de la société et de ses valeurs. La troisième, que la démocratie, si elle veut survivre à la lutte qu'elle a engagée avec les régimes totalitaires, devra assumer une forme militante qui donnera naissance à des valeurs militantes et universelles. Et enfin, comme contrepoids à cet acheminement vers le conformisme social, que les élites ne devront jamais être enrégimentées, car cela équivaldra au suicide de notre civilisation. Que mon discours soit aussi cohérent que mon plan est une chose dont je doute fort. J'invoquerai comme excuse le fait que *«la cohérence fait partie de la finalité et que la question la plus importante est de savoir si nos raisonnements ont bien commencé, plutôt que de savoir s'ils ont eu la chance de bien conclure»*. (1)

\* \* \*

Vivant dans un monde conçu par lui à sa mesure, où tout commence avec la naissance et finit avec la mort, l'homme répugne à l'idée de l'infini. Dieu devient ainsi le commencement de toute chose, et l'après-vie (qu'elle soit l'extinction finale, le paradis ou l'enfer), la Fin, car elle est un état final, stationnaire, le même pour l'Eternité. L'Eternité est ainsi vaincue, et la vie de l'homme s'écoule entre deux pôles extrêmes, *définis*, et ainsi accessibles à son imagination. L'incompréhension de l'infini une fois contournée, l'homme essaye de situer ses relations avec Dieu sur un plan permanent. Il investit Dieu de certains attributs et lui nie tous les autres, et Dieu devient ainsi une sorte de roi constitutionnel autorisé à se mouvoir dans un domaine d'action limité. *«Dieu n'est pas le créateur de toutes choses, mais seulement*

*des choses bonnes»*, dit Platon. Et encore; *«Il est impossible que Dieu veuille jamais changer»*. (2). L'homme, animal égocentrique, se considère comme le point immobile de l'axe autour duquel gravite le monde dans un perpétuel devenir, mais pour bien se donner l'assurance de son immobilité, qui n'est qu'un des reflets de la permanence, l'homme a besoin d'un autre point fixe, et ce point justement est Dieu. Les relations entre l'homme et Dieu sont fixées et déterminées par des valeurs morales. La relation entre deux points fixes ne peut être que permanente et absolue, et en vérité l'homme a toujours puisé un sentiment de sécurité dans les valeurs morales que les esprits les plus lumineux de tous les siècles ont considérées comme absolues. La recherche des valeurs morales a toujours été la fin ultime de nos efforts à laquelle toutes nos autres actions ont été subordonnées. *«Est-ce que la connaissance du Bien Suprême ne serait pas d'une grande importance dans la conduite de notre vie?»*, demande Aristote dans son Ethique, *«est-ce qu'elle ne nous aiderait pas à mieux saisir ce qui est juste comme des archers qui ont un but à viser?»*. *«C'est seulement quand on a eu connaissance de la perfection, que l'homme se propose comme but de sa vie, que la vie elle-même commence à se mouvoir vers un but»*, a dit Confucius, qui ajoute: *«c'est alors seulement que nous connaissons la paix de l'esprit...car l'édifice ne peut jamais être solide quand les fondations manquent d'harmonie. Voilà ce qui s'appelle connaître la racine profonde des choses»* (3). On pourrait citer à l'infini les aphorismes des penseurs qui ont cru que les valeurs morales sont non seulement absolues mais aussi l'ultime fin de notre existence. Ceci est un trait de la nature humaine qui, plus elle sent le sol se dérober sous ses pieds, mieux elle cherche à se convain-

(2) Platon, *République*, livre 2, in fine.

(3) Confucius, Ethique et Politique (Tahsueh, Liki, Chap. XLIII) dans *The Wisdom of Confucius* de Lin Yutang, U.S.A., 1943, pp. 125-126.

(1) Sir Arthur Eddington, *The Nature of the Physical World*, Everyman's Library, p. 318.

cre de la permanence de quelques lois qui régiraient ses rapports avec l'univers. L'homme a toujours pris en ceci les mathématiques pour symbole de la perfection sans considérer que si la somme de un-plus-un égale deux c'est que nous-mêmes avons créé l'unité en la définissant. Les mathématiques sont les jouets de l'homme car elles sont issues de lui, mais l'homme ne pourra jamais avoir la même certitude dans ses relations avec les choses vivantes car ces choses vivent, contrairement au nombre, d'une vie indépendante de notre définition. On ne peut réduire l'homme, le microbe ou la fleur à une équation mathématique, car le microbe, la fleur et l'homme vivent d'une vie indépendante de notre définition. Wordsworth avait bien saisi cette pensée quand il disait que : «*numbers are not with voluntary power instinct*», ce qu'on pourrait exprimer par : «des nombres n'ont pas de volonté propre». La fleur et le microbe aussi, sont peut-être conditionnés par leur milieu, mais de ce milieu l'homme n'est qu'une variable de plus.

Si l'homme possède ce libre arbitre, je ne suis pas en mesure de le savoir, mais il me semble que la forme des valeurs morales résulte en grande partie du fonctionnement des institutions sociales, qui ne sont elles-mêmes que des lois régissant les rapports de l'homme avec les autres hommes et les rapports de l'homme avec son milieu. Elles sont déterminées par elles et agissent en même temps sur leur fonctionnement. Il est impossible à une société d'avoir à un moment donné des valeurs morales en contradiction avec des institutions vivantes.

En effet, la pensée ne jaillit pas tout armée de notre cerveau, mais elle est créée, moulée, pour ainsi dire, par l'expérience ancestrale. L'unité de l'organisme humain sous toutes les latitudes fait que ces besoins matériels fondamentaux sont partout identiques. Les besoins sociaux de l'homme, qui ne sont à leur début, que des besoins organiques sublimés, modèlent les institutions sociales à l'image de ces besoins. Vérité de La Pa-

lisse si souvent méconnue, toute création humaine est à la mesure de l'homme, l'homme est la mesure de l'univers. Car, même ce qui dépasse l'homme pour être compris doit être senti par les organes ou mesuré par l'expérience. Même l'intuition est humaine. Quelle économie de peines n'aurait pas été faite, combien de châteaux en Espagne n'aurions-nous pas évité de construire sur le sable en nous abstenant de croiser au large cette vérité.

Aujourd'hui, au moment où pointe l'aube d'un jour nouveau, sur le seuil d'une ère nouvelle et à la veille de reconstruire notre maison, n'oublions pas que nous-mêmes serons appelés à l'habiter. Construisons-la à notre mesure.

\*  
\*\*

Si ces données sont acceptées comme se rapprochant de la vérité, nous devons considérer les valeurs morales par rapport à leur milieu institutionnel (4). Mais j'ajoute, et ceci, je le crains, a tout l'air d'une contradiction, les valeurs morales des prophètes anciens et modernes, de cette petite élite en avance sur le siècle, seront considérées comme quelque chose à part et traitées comme telles.

Si l'on considère les valeurs morales en fonction de leur milieu culturel, nous verrons que la caractéristique la plus saillante de notre époque est son extrême mobilité, c'est-à-dire la rapidité de circulation des individus et de la diffusion des idées. Si nous comparons les pays de l'Europe Occidentale et ceux de l'Amérique du Nord avec les Indes ou l'Europe moyen-âgeuse, nous aurons immédiatement devant les yeux un tableau saisissant de la situation présente (5). Dans les civilisations immobiles nous nous trouvons devant des sociétés organisées d'après un modèle hiérarchique. On naît ouvrier ou paysan, intouchable ou noble. Les relations entre différentes clas-

(4) Cf. Bronislaw Malinowski, article *Culture*, dans *The Encyclopaedia of Social Science*, U.S.A.

(5) Pitirim A. Sorokin, *Social Mobility*, New York, 1927.

ses sociales sont fixées une fois pour toutes par des lois, véritable code de valeurs, qui sont immobiles et permanentes à l'image de la société qui les a vu naître. Bien faire ce qu'on est né pour faire est la vertu suprême. Dans les sociétés mobiles les valeurs sont en voie de désintégration, car l'individu, considérant que son travail actuel n'est qu'une étape vers quelque chose de meilleur, se sent détaché de son milieu. Que nous examinions la famille, la religion, les idées artistiques et même la philosophie et la science, nous voyons que nous considérons notre position actuelle comme transitoire, et que nous n'avons pas encore pu jeter un pont entre la foi que nous avons perdue et le monde nouveau que nous n'avons pas encore construit. Nous sommes comme des touristes dans un pays étranger qui se croient tout permis car ils n'ont plus peur de l'opinion publique. Géraldy conseillait aux hommes de se marier jeunes pour avoir un témoin dans la vie (6). Dieu était un témoin et l'opinion publique l'a bien souvent aidé dans sa tâche, mais dans les sociétés mobiles, ces deux forces ont perdu une grande partie de leur pouvoir régulateur. Un seul exemple. Des investigations ont été dernièrement entreprises par l'école sociologique de Chicago pour découvrir les raisons de l'accroissement de la criminalité dans cette cité. On découvrit (7) que l'épidémie de crimes était en grande partie due au fait que les besoins de l'industrie avaient attiré un grand nombre d'ouvriers et que c'est parmi cette main-d'œuvre ambulante que les criminels ont été recrutés. Des hommes dit le rapport, qui n'ont pas poussé de racines dans la cité et qui, pour cette raison, n'ont aucune crainte de l'opinion du voisin, car ce voisin n'est que provisoire.

(6) Géraldy, *Du Mariage*.

(7) V. les ouvrages du Chicago School, dont C.R. Shaw, *Delinquency Areas*, Cambridge 1938; F.M. Thrasher, *The Gang*, 2ème ed. U.S.A. 1936; H.W. Zorbaugh, *Gold Coast and Slum*, U.S.A. 1929, etc.

\*\*

Notre sociologie de valeurs a été jusqu'à présent celle d'une petite société agricole, d'une société à économie fermée, intensément individualiste et possessive. Les valeurs de demain seront celles d'une société dont les lois et les réglementations économiques auront pour *substratum* non pas un plus ou moins grand nombre d'individus groupés par des intérêts locaux, ressortissants d'un Etat, et comme tels protégés par lui, mais d'un groupe d'Etats, sinon de continents, ayant des intérêts communs. C'est un axiome sociologique que plus le groupe grandit, plus l'individu se sent isolé. Le membre d'un groupe numériquement restreint participe d'une façon bien plus intense au gouvernement de la cité et à la création de ses valeurs. Nous n'avons qu'à comparer l'habitant de la cité antique avec le citoyen d'aujourd'hui. Le nombre de citoyens libres d'Athènes était si restreint qu'ils pouvaient s'assembler à l'*agora* pour exprimer leurs opinions politiques, et qu'ils étaient tous membres de l'*Ecclesia* qui se réunissait dix fois par an. Aujourd'hui le citoyen n'est appelé à voter qu'une fois tous les quatre ou cinq ans, et ceci non pas pour exprimer son opinion sur telle ou telle affaire qui l'intéresse, mais pour élire un représentant qui sera censé parler pour lui. Le citoyen tend à différencier, de plus en plus, l'Etat et lui-même, et la différenciation n'est que le commencement de l'opposition. L'individu qui ne participe plus à la vie de l'Etat que comme patient ou spectateur et non plus comme acteur, se désintéresse de plus en plus de la vie du groupe, s'isole dans ses intérêts qu'il tend à opposer aux intérêts de la communauté, il devient un être anti-social ne reconnaissant comme siens que sa propre famille et un petit groupe d'amis.

Mais, l'homme est un être social. Il ne peut survivre en tant qu'individu. Pour protéger ses droits, il s'attache à des groupes qui ont les mêmes intérêts que lui mais dont les intérêts s'opposent trop souvent à l'intérêt général. La société

moderne tend à la création de classes fermées, de véritables castes, dont nous voyons aujourd'hui les deux extrêmes se combattre, non pas comme des concitoyens, mais comme des ennemis mortels.

Ainsi, le premier danger qui menace nos valeurs est la non-participation du citoyen moderne à l'effort constructeur de l'Etat, l'opposition de plus en plus violente des intérêts, et, cercle vicieux, l'inexistence d'un credo moral qui aurait réuni dans un faisceau d'énergies spirituelles communes les activités divergentes des membres de la société moderne.

Le second danger découle du premier. Le mécanisme gouvernemental, la machine administrative et les progrès de la science créant des relations de plus en plus complexes, seuls les spécialistes et les techniciens sont en mesure de devenir des dirigeants. Nous sommes loin de l'époque de l'heureuse versalité de Périclès, de l'idéal de l'Athénien qui était un jour travailleur agricole, et le suivant membre du comité des affaires étrangères, puis juge ou général. La complexité de notre vie a inauguré le règne des techniciens. Ces techniciens sont la nouvelle élite (8). Ils sont la classe dirigeante, une classe plus exclusive, peut-être, que la noblesse moyen-âgeuse. Cette classe, cette élite, est en train aujourd'hui de se créer des idéaux à tous points opposés à ceux du reste de la communauté, non seulement sur le plan social, comme cela a toujours été le cas pour les classes possédantes, mais aussi sur le plan religieux et spirituel. Ce phénomène est assez troublant pour être marqué à part comme une des raisons de la désintégration actuelle des valeurs.

Désintégration, en vérité, car ce manque de commune croyance en des valeurs spirituelles ne permet plus aux dif-

férentes classes sociales de justifier de la même façon l'existence de l'autorité de l'Etat et des élites. Du temps de nos aïeux, quand la société était plus homogène, l'autorité puisait son pouvoir de Dieu ou de la tradition, *ad mores majorum* (9). Aujourd'hui, la révolte contre les normes ancestrales demande une nouvelle explication et ne la trouve pas. La théorie de la lutte des classes ne pourra jamais mener à l'acceptation de la domination d'une classe, mais seulement à l'extinction des valeurs des classes concurrentes. L'idéal de chacune des deux classes extrêmes a tendance à devenir un idéal international et à créer deux camps opposés comprenant la majeure partie de l'humanité. Si l'une des deux parties arrive à s'imposer, l'Etat ne représentera plus les intérêts de la nation, mais ceux d'une classe dont le premier but à son arrivée au pouvoir sera d'assujettir tous ceux qui s'y opposent. L'Etat dans cette société deviendra le seul créateur de valeurs. Tant que ces valeurs seront des valeurs de combat, des valeurs qui se posent en s'opposant à celles des autres classes sociales, elles ne seront ni universelles ni absolues, et ne répondront à aucun des critères de valeurs morales.

Ce manque de stabilité morale, l'incapacité de notre société de fournir des valeurs universelles, l'organisation de plus en plus distante, bureaucratique et inhumaine de l'Etat a créé des psychoses collectives de peur. Le sociologue Erich Fromm (10) a remarqué qu'aux Etats-Unis la popularité des films de *Mickey Mouse* est due au fait qu'ils représentent un être infiniment petit aux prises avec des forces qui l'écrasent, et que le citoyen s'identifie à cet être minuscule luttant contre les forces sociales qui l'accablent. La peur de l'isolement est mauvaise conseillère. L'individu, abandonné à lui-même et happé par ce tour-

(8) J. Burnham, *The Managerial Revolution*, U.S.A. 1941. Voir aussi: Berle and Means, *The Modern Corporation and Private Property*, et le grand *Traité de Sociologie Générale* de Vilfredo Pareto, Lausanne, 1917-1919 (La circulation des élites).

(9) Karl Mannheim, *Diagnosis of our time, Wartime essays of a sociologist*, Londres 1943, p. 19.

(10) Erich Fromm, *The Fear of Freedom*, Londres 1942, p. 114.

billon de forces extrémistes, se trouve prêt à adhérer à n'importe quel système ou groupe qui lui promettra la sécurité. Quand l'être humain a touché le fin fond du désespoir, toute solution est une solution. L'État, ou plutôt un groupe d'aventuriers, ont profité de cette rupture d'équilibre pour s'emparer du pouvoir et, en manifestant leur force par des signes extérieurs de puissance, s'attirer à eux les désespérés. Chardonne, le Chardonne de la période libérale, écrit: *«Les mots justice, droit, morale, ont couvert tant de relâchement ou de ruse que l'on finit par trouver au mot force, une résonance pleine et pure; à l'usage, il conserve difficilement ce beau timbre»*; et André Gide, si souvent le porte-parole de l'individualisme, écrivait sous l'occupation: *«Pour peu que cela me soit accordé, je m'accorderai volontiers des contraintes, me semble-t-il, et j'accepterai une dictature qui seule, je le crains, nous sauverait de la décomposition. Ajoutons en hâte que je ne parle ici que d'une dictature française»* (11).

Il faudra prendre garde à ces solutions extrémistes aussi bien de droite que de gauche, car ce sont des solutions de désespoir. Je m'élève avec une force égale contre le troisième danger que court notre liberté, l'asservissement aux grands, la nouvelle noblesse de techniciens, la nouvelle féodalité des producteurs de machines-outils. Une tendance nouvelle et saine, une tendance hellène de forme, car elle est celle du juste milieu, voit le jour en ce moment, celle d'une démocratie forte et militante, celle de la sécurité sociale, des assurances sociales, du plan Beveridge. Platon a dit que la cité a toujours été divisée en la cité du pauvre et la cité du riche. Les destructions de cette guerre et le spectre de l'insécurité du «de quoi demain sera-t-il fait?» qui plane sur nous tous arriveront peut-être à unir les humains sans distinction de classe et les inciteront à donner une solution collective à un danger col-

lectif de par sa forme et de par son fonds. Nous verrons comment la démocratie vivante et militante ainsi que la sécurité sociale pourront être les réponses de demain. Si cela est, de nouvelles valeurs morales, elles aussi vivantes, militantes et stables, verront le jour, car ce n'est pas seulement la fonction qui crée l'organe mais l'organe aussi qui modèle la fonction.

Ce contre quoi il faut combattre est l'instabilité issue de l'extrême mobilité de la société contemporaine. Le manque de confiance dans nos institutions les plus respectées a donné naissance à une psychose collective de peur qu'on pourrait appeler, dans le parler sociologique, une psychose d'insécurité. La famille, le milieu et le métier auxquels on appartient ne sont plus les normes régulateurs de notre existence matérielle. Les amarrés qui nous y attachaient ont été coupés une à une. Freud nous dit que l'être adulte, terrifié par les difficultés de la vie, sent le besoin impérieux de retourner dans le sein de sa mère. La société regarde aujourd'hui en arrière vers les époques les plus immobiles et peut-être les plus rétrogrades, et parle avec envie de ces temps révolus comme de son âge d'or.

En littérature, en philosophie, dans le monde des arts et de la pensée pure, le manque de foi est le trait qui les marque tous au coin de l'estampille de notre temps. Créer sans foi est une chose impossible. Dans le monde de la pensée, notre époque sera appelée «l'ère des iconoclastes», des destructeurs d'idéaux, et non pas celle des créateurs de symboles sans lesquels la vie de l'esprit dépérit. La plus grande des guerres n'a pas eu encore son Homère, ni même son Béranger. Le laurier prophétique n'inspire plus les prêtres d'Apollon, le souffle divin a expiré à cause de notre manque de cohésion et de solidarité, dont le manque de foi n'est que l'épiphénomène, tout comme la stérilité n'est qu'un des signes de la dégénérescence.

(11) André Gide, Pages de Journal.

\*\*

Il est certain que, comme Hercule, nous nous trouvons à la croisée des chemins, et qu'il nous faut choisir au plus vite. Le danger de cette période de transition que nous sommes en train de traverser pourrait être illustré par un exemple de la vie d'une tribu de l'Afrique Centrale parmi laquelle j'ai vécu quelques temps. Les différentes étapes de la vie d'un homme, la fin de l'enfance, l'adolescence, la maturité et la vieillesse sont marquées par de grandes cérémonies. Pendant la cérémonie les hommes sont habillés en femmes, les femmes en hommes, et tous deux ont la tête couverte. Puis, graduellement, leur corps est découvert et immédiatement frotté avec du beurre béni. La raison d'être de ce cérémonial se trouve, m'a dit le grand prêtre de la tribu, dans le fait que pendant ces rites de passage l'individu est en train de franchir une étape. Il n'est plus un enfant, il n'est pas encore un homme, et c'est le moment le plus propice pour le diable qui se tient en embuscade de lui voler son âme. La période de transition est la plus dangereuse pour l'âme et les représentants de Dieu doivent être présents pour assurer son salut (12).

Notre société traverse aussi une crise de croissance, mais la foi dans les valeurs actuelles, instables et transitoires comme elle, n'est pas suffisamment forte pour la soutenir à la croisée des chemins. Il me semble pourtant que l'homme moderne a déjà entrevu la solution de notre problème ou plutôt de nos problèmes, car il y en a deux: un problème de conservation, et un problème de progrès, de croissance.

La société devra soutenir les valeurs de tout son prestige car elle comprend que pour sauver son unité ses membres doivent communier dans une foi commune. Une fois que la société aura été sauvée de l'anarchie et qu'elle sera établie

sur des assises plus solides, il faudra la sauver de l'étiollement, résultat inexorable du conformisme social. Pour ce faire, la société devra permettre l'existence d'une élite qui ne se conformera pas aux valeurs mondaines mais qui créera ses propres valeurs, des valeurs de Saint-Graal, inabordables pour le commun des mortels, et dont la fonction sera de contrebalancer l'action sclérotique du conservatisme social, d'affermir la foi en la dignité humaine et de permettre le renouvellement des cadres et des idées sociales.

Le premier problème est ainsi celui de la conservation de la société et de l'affermissement de ses valeurs.

Des grands primats de l'Église jusqu'aux sociologues les plus matérialistes, le mot d'ordre est aujourd'hui qu'il faut établir des plans pour l'après-guerre, et tout le monde est imbu de la nécessité de vivre dans une société où la plupart de nos activités seront réglementées. Il est vrai que tout «*planning*» implique la diminution de nos libertés mais, comme l'a dit l'Archevêque de Canterbury, la source de notre plus grand danger aujourd'hui n'est pas l'atteinte qui sera portée à la liberté individuelle par la réglementation de cette liberté, mais bien plutôt la soumission de l'individu à la pression irrésistible des forces aveugles (13). La grande efficacité des systèmes totalitaires est due au fait qu'ils ont compris que la technique gouvernementale de l'ère de la machine-outil ne peut être la même que celle de l'âge de la charrue. Malheureusement, les États totalitaires ont fait de cette découverte un usage partisan, un instrument de domination de parti, de classe, de «race» et de nation. Maintenant que la dépression économique, l'inflation, le chômage, auxquels se sont ajoutées les catastrophes accumulées par six années de guerre, ont rompu l'équilibre social et hâté le processus de

(12) J.G. Peristiany, *La vie et le droit coutumier des Kipsigis du Kenya*, Paris, 1938.

(13) The Archbishop of Canterbury, *The Religious quality of the Great Political Questions*, dans «Our new order of Hitler's», Londres 1943, p. 20.

désintégration de nos valeurs, nous croyons que le moment est venu pour les démocraties d'abandonner leur foi dans l'amateurisme empirique et de coordonner toutes les techniques sociales. La démocratie de demain, si elle veut survivre, devra être une démocratie militante, et les valeurs créées par le fonctionnement de ses institutions devront être des valeurs vivantes et universelles. Par vivantes je veux dire que ces valeurs devront avoir pour base non pas des fictions démagogiques, mais la réalité sociale. Elles devront non pas parler de l'égalité comme si nous habitions déjà la Nouvelle Atlantide, mais essayer de réaliser les « quatre libertés ». Elles seront également vivantes du fait qu'elles seront non pas neutres mais militantes, car c'est alors seulement qu'elles arriveront à combattre à armes égales contre les partis extrémistes. Jusqu'à présent nous avons « mépris la neutralité pour la tolérance », et nous avons permis l'existence parmi nous de partis dont le seul but était d'abattre la démocratie et de détruire son système de valeurs. Karl Mannheim, le sociologue, nous dit que notre mouvement vers une justice plus grande a l'avantage qu'il pourra être atteint par des moyens d'action démocratiques, par la taxation, le contrôle des profits et l'extension des services sociaux. Je crois qu'il est dangereux de faire appel à la révolution, car le seul résultat de la révolution dans une époque aussi confuse que la nôtre sera l'instauration de la dictature. Si nous commençons par faire table rase, nous détruirons également toutes les valeurs de notre vieille culture.

Cette guerre a eu l'avantage d'avoir créé un front uni face au danger commun. Le chaos économique et social de l'après-guerre remplacera, comme élément unificateur, la crainte de l'ennemi extérieur. Les hommes de bonne volonté devront commencer dès à présent à élaborer les réformes nécessaires et à grouper les habitants de la Grande Société autour de valeurs morales vivantes et acceptables à tous, se hâter, pendant que

les âmes sont encore malléables et que « les techniques n'ont pas encore été monopolisées par des groupes extrémistes » (14).

Ainsi, les valeurs de la société de demain devront être des valeurs vivantes, mais elles devront être, également, des valeurs universelles. Je veux dire par là qu'un nombre minimum de valeurs fondamentales devra être accepté par tous les citoyens. Elles formeront un trait d'union entre eux, et donneront à la société l'homogénéité nécessaire au progrès et à la création. On pourrait objecter que cela est une caractéristique des sociétés totalitaires, mais si nous transportons la discussion sur le terrain politique et non plus moral, nous verrons que cette pratique est aussi de règle dans les régimes démocratiques. En effet, nous acceptons, nous souhaitons même, l'existence de différents partis, mais tous ces partis acceptent les lois constitutionnelles comme arbitres du jeu parlementaire. Si chaque parti avait pour but, dès son ascension au pouvoir, de refondre la constitution pour mieux servir ses intérêts, la vie politique deviendrait chaotique. De même que l'acceptation de la constitution permet le jeu régulier des institutions politiques, l'acceptation des valeurs sociales communes permettra au citoyen de développer son activité sans mettre en cause à tout instant l'unité de la société qui le protège.

\*\*

S'il est vrai que pour la masse des citoyens la société est la seule créatrice des valeurs, nous devons, par contre, accepter que pour les hommes exceptionnels, les élites sociales, la source des valeurs est toute autre. Confucius a expliqué ce problème à sa manière qui, comme celle de tous les saints, est mystique. Il dit : « Seuls ceux qui vivent en harmonie avec leur monde intérieur pourront accomplir leur destinée, seuls ceux qui ont rempli leur destinée pourront aider leur

(14) K. Mannheim, op. cit.

prochain à accomplir la sienne. La vérité est l'accomplissement de notre destinée. La seule loi morale est de suivre notre voix intérieure... La vérité est aussi ce qui fait que le monde extérieur existe» (15).

Ainsi, la fonction de l'élite, de l'artiste, dans l'acception la plus créatrice du terme, est de montrer à la société son image telle qu'elle se reflète dans son âme. Cette image sera nécessairement subjective, non pas une plaque photographique, mais une synthèse de peintre. Refuser à l'élite le droit de créer, tuerait l'esprit. Cette création continuelle de l'élite crée un contrepoids au conformisme social. Plus le monde devient matérialiste, plus l'élite croit à la nécessité des idéaux spirituels. Le biologiste Jean Rostand nous parle de l'homme en ces termes: «*Atome dérisoire, perdu dans le cosmos inerte et démesuré, il sait que sa fiévreuse activité n'est qu'un petit phénomène local, éphémère, sans signification et sans but. Il sait que ses valeurs ne valent que pour lui, et que du point de vue sidéral la chute d'un empire, ou même la ruine d'un idéal, ne compte pas plus que l'effondrement d'une fourmilière sous le pied d'un passant distrait*» (16). Autre son de cloche: «*Il est vrai*», dit Julian Huxley, un des plus grands biologistes modernes, «*que l'univers est aveugle, irrationnel, cruel, immoral, mais il est tout aussi vrai que c'est le fier devoir de l'homme de lutter contre son caractère négatif. Le fait que la raison même est née dans un univers irrationnel n'est-elle pas une raison d'espérer?*» (17). «*L'individu n'est pas une chose isolée... il est transformateur de la matière et de l'expérience; il est un système de relations entre lui-même et l'univers... Un être peut croire qu'il doit se dévouer à*

*une cause, même se sacrifier à elle — à son pays, à la vérité, à l'art, à l'amour. C'est dans le dévouement du sacrifice qu'il devient vraiment lui-même; c'est à cause du dévouement ou du sacrifice des êtres humains que les causes acquièrent de la valeur*». (18).

Dans le monde matérialiste d'aujourd'hui, le penseur moderne a tenu à garder allumé le flambeau de l'idéalisme. Par une réaction salutaire, plus la société devient matérialiste plus nos penseurs inclinent vers le mysticisme. Je ne parlerai pas de Bergson, de Whitehead, de Sir Arthur Eddington, de Romain Rolland, de Gide ou de Charles Morgan, mais des convertis au mysticisme dont le philosophe anglais Joad et l'homme de lettres Aldous Huxley sont les exemples les plus récents.

Joad a été jusqu'à présent un rationaliste sensuel. La crise actuelle a fait de lui un homme nouveau. Dans ses nouveaux livres, il nous dit qu'il croit fermement que la terre et l'industrie devront être organisées pour donner le plus grand bien-être aux masses de la population, mais que la nécessité des réformes économiques et sociales n'a fait que le persuader plus fermement encore que la sauvegarde de l'idéologie libérale est l'un des buts principaux que nous devons nous proposer. Le grand trait d'union entre tous les mystiques de notre époque, le non-attachement aux désirs humains et la recherche d'un idéal transcendant, toutes les fins égoïstes et personnelles, est maintenant accepté par lui comme le but suprême de la civilisation. (19).

Aldous Huxley, artiste, écrivain sensuel et mondain, écrit maintenant, jeune encore, ces mots qui ont l'air de sortir de la Bible: «*L'homme idéal est l'homme détaché; détaché de ses sensations; détaché des objets de ses désirs; détaché de la colère et de la haine; détaché de la richesse, de la renommée et*

(15) Confucius, op. cit., pp. 112-113 (Nota. J'ai traduit «following the law of our being» par «suivre notre voix intérieure»).

(16) J. Rostand, *Hérédité et Racisme*, Paris 1939, p. 123.

(17) J.B. Coates, *Ten modern Prophets*, Londres 1944, p. 61.

(18) Julian Huxley, *The Uniqueness of Man*, Londres 1941, pp. 298-299.

(19) C.E.M. Joad, *Liberty To-Day*, Londres 1934  
 > > *God and Evil*, Londres 1942.

de sa position sociale. Détaché même de la science, de l'art et de la spéculation, car tout cela n'est pas suffisant. Le détachement de soi-même et des choses de ce monde a toujours été associé dans l'enseignement des philosophes et des fondateurs des religions avec l'attachement à une ultime réalité plus grande et plus significative que le moi. » (20).

Cette pensée a déjà été formulée, il y a plus de vingt-cinq siècles, dans les livres sacrés des Indes, les Upanishads. Nous y lisons: «*La vérité universelle et transcendante ne peut être pénétrée par le savoir. Celui dont l'âme n'est pas en paix ne connaîtra jamais la vérité. L'homme qui est détaché des désirs et de la douleur se trouvera face à face avec le Moi par la grâce du Créateur... car il est caché dans le cœur.*» (21).

(20) Aldous Huxley, *Ends and Means*, Londres 1938.

(21) Katha Upanishad, Trad. par Max Muller, dans *Wisdom of China and India*, U.S.A., 1942, p. 46. (J'ai pris la liberté de traduire «Self» par «Vérité». Le «self» est décrit comme étant «the universal, all-permeating Vitality of the Universe»).

Cet idéal mystique et ésotérique de l'élite moderne, véritable nirvana oriental, crée l'antithèse nécessaire au matérialisme contemporain. Les clercs n'ont pas trahi.

Idéal d'immobilité dans une société vertigineusement mobile, l'élite joue son rôle traditionnel d'axe social, créatrice des idéaux surhumains dont la fonction est de rendre à l'homme, même incapable de les suivre, son estime en lui-même.

Ainsi, nous nous trouvons en présence d'un diptyque. D'un côté, nécessité de croyance universelle en des valeurs créées par une démocratie militante ; de l'autre, liberté de créer l'élite. D'un côté, conformisme social; de l'autre, liberté absolue. L'égalité intellectuelle est une fiction démagogique. L'intellectuel péri-  
ra par le vautour de Jupiter, par la ciguë ou la croix. Il paye son indépendance par la pauvreté et le sang. Honorer ceux qui en sont plus dignes que nous, a dit Confucius, est la plus haute expression de la justice sociale.

JEAN G. PERISTIANY.

## Quelques tendances de la pensée française depuis 1940

# Le Théâtre de Giraudoux

Conférence de

M<sup>lle</sup> Wafika El-Chiati

Faite au Caire le 14 Mars 1945 aux "Amis de la Culture Française en Egypte"

C'est seulement en 1928, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, que Giraudoux aborda pour la première fois le théâtre avec *Siegfried*. Son premier roman, *Les Provinciales*, datait de 1909. Au cours des vingt longues années qui séparent ces deux dates, il écrivit une trentaine de romans et nouvelles qui révélèrent au public, sans toujours l'y familiariser, une conception très personnelle du roman rendue à la grande liberté, à la fantaisie, à la poésie. Des *Provinciales* à *Jérôme Bardini*, en passant par *Simon le Pathétique*, *Suzanne* et *le Pacifique*, *Juliette Au Pays Des Hommes*, *Bella*, *Eglantine*, c'est une longue chaîne dont chaque anneau finement ciselé était une merveille d'ingéniosité, de fantaisie, de combinaisons nouvelles et ravissantes, où l'artiste semblait s'être toujours dépensé avec la plus grande générosité.

Aussi, l'arrivée de Giraudoux au théâtre fut-elle une surprise. Ses admirateurs mêmes se demandaient comment il s'accommoderait des exigences de la scène. Il n'était pas d'écrivain que l'on eût supposé plus éloigné de l'art dramatique; la subtilité de son esprit, sa poésie précieuse, son amour des digressions, l'irréalité de ses héros comme l'inexistence de l'intrigue dans ses œuvres, tout, semblait-il, l'éloignait des constructions massives et nettes, du resserrement expressif propre à la scène.

Comment naquit la première pièce de Giraudoux? De la manière la plus fortuite. Cet essai dramatique n'était même pas destiné à la scène. Il a commencé par faire partie d'un livre de «Mélanges» offert par ses disciples à M. Audler, professeur d'allemand à l'Université. Il était, en effet, d'usage à la Sorbonne, lorsqu'un vétéran de l'enseignement quittait, d'écrire à son intention un livre. On demanda à J. Giraudoux, dont Audler avait été le maître, de bien vouloir collaborer. Il accepta, et de son roman déjà publié, *Siegfried* et *Le Limousin*, détacha quelques scènes qu'il écrivit sous forme de dialogues. Ce fut la première version de *Siegfried* pièce de théâtre. Quelque temps après Giraudoux lisait à Jouvett la comédie en 3 actes qui devait inaugurer sa brillante carrière de dramaturge.

Depuis, le théâtre seul semble avoir intéressé

Giraudoux. Des romans, il en écrivit fort peu; jusqu'à sa mort, deux seuls importants à relever: *Combat avec L'Ange* et *Le Choix des Elues*. C'est, désormais, sur la scène qu'il se plaira à recréer cet univers de rêve, régi pourtant par une sagesse si profondément humaine.

Après *Siegfried*, Jouvett présentera au public parisien, presque régulièrement, une pièce par an de Giraudoux.

Dans cette série de drames et de comédies, dont nous n'avons peut-être pas vu la fin, car l'après-guerre nous révélera sans doute quelque œuvre posthume de Giraudoux — Jouvett en Amérique ne joue-t-il pas déjà une pièce inédite de Giraudoux intitulée *Apollon* — dans cette série, dis-je, de drames et de comédies, dix pièces au moins sont à relever, dix pièces semblent vouloir franchir tout oubli.

Les unes sont empruntées à la légende grecque: ce sont *Amphitryon 38*, *La guerre de Troie n'aura pas lieu*, et *Electre*; d'autres, à l'histoire biblique: *Judith*, et *Sodome et Gommorhe*; un troisième groupe, d'inspiration absolument fantaisiste, comprend *Siegfried*, *Intermezzo* et *Ondine*.

Cet ensemble de pièces constitue actuellement un des apports les plus riches et les plus prenants pour la rénovation du théâtre français. Avec Giraudoux, nous nous éloignons définitivement des formules usées du naturalisme. Le théâtre n'a plus à être le double de cette réalité quotidienne et directe dont il s'est peu à peu réduit à n'être que l'inerte copie. Il ne s'agit plus de trouver sur la scène ce que l'on vient de quitter à la ville.

Nous nous éloignons également du théâtre psychologique et humain du dix-septième siècle; aussi stylisé soit-il, Giraudoux ne s'intéresse pas à cet aspect individuel de la vie où triomphent «les caractères».

Le grand mérite de Giraudoux, avant même toute réussite, est d'avoir immédiatement saisi cette vérité: le théâtre est poésie — cette vérité, vieille d'ailleurs, qu'on avait pour longtemps oubliée, le théâtre grec, le théâtre latin, espagnol, anglais, sans compter celui de l'Orient, en avaient déjà vécu, et y avaient trouvé leur nécessité et leur éclat.

De nouveau, avec Giraudoux, un grand vent de poésie souffle sur la scène. Il balaye la réalité plate et terne de tous les jours. Il apporte avec lui un parfum léger, celui du printemps de Giraudoux; il apporte avec lui la fraîcheur, la jeunesse, la joie, l'espièglerie de Giraudoux. Il souffle sur les êtres, et les libère de leur petite individualité humaine. Il souffle sur les choses, et nous découvre, derrière la réalité tangible, la vision d'une réalité poétique qui nous laisse entrevoir quelque chose du sens profond de notre destinée.

Voici, Mesdames et Messieurs, quand on essaie de la fixer, comment se révèle la poésie de Giraudoux, sous ce triple aspect :



JEAN GIRAUDOUX

D'abord d'une fantaisie exquise, qui n'est rien autre que le besoin un peu puéril de s'amuser, de jouer, de taquiner; la réalité de disposer des êtres et des choses, comme on l'entend, pour voir, aussi parce qu'on est jeune, qu'on est heureux, qu'on a envie de «blaguer».

Mais ensuite, et sur un registre déjà plus grave, cette poésie s'exprime dans un besoin de rêve, d'évasion, de plénitude, que la réalité ne peut assouvir.

Finalement, dernière étape dans la poésie de Giraudoux, cette poésie s'élève, dépasse l'ingéniosité fantaisiste, les rêves épurés, pour nous ramener à la plus essentielle vérité. Au-delà des apparences, elle saisit le rythme ample de la vie. Toute une philosophie se dégage de l'œuvre de Giraudoux.

Sans doute, Mesdames et Messieurs, ces trois aspects que je distingue dans la création poétique de Giraudoux n'en épuisent-ils point la richesse et la subtilité. Mais de plus larges développements me sont défendus, d'autant plus que

je voudrai bien, si vous me le permettez, faire ensuite jouer, devant vous, une ou deux scènes de ce théâtre. Elles illustreront mes ternes commentaires, et vous donneront la couleur et la vie de l'original.

Mais voyons un peu comment s'expriment la fantaisie et la bonne humeur de Giraudoux. Giraudoux a gardé, toute sa vie, une exquise jeunesse. Il est mort, vous le savez, à l'âge de 62 ans, mais personne ne voulait le croire tant son œuvre déborde de fraîcheur. On n'imagine point Giraudoux vieux. Le jour où j'appris, par une personne qui l'avait approché en France deux ans à peine avant sa mort, que Giraudoux était presque chauve et même un peu obèse, je fus pleine de stupeur et m'en trouvai toute triste. Giraudoux, mais c'est l'éternel printemps... Volontiers on l'entendrait dire, comme son Ondine: «J'ai quinze ans, je suis née depuis des siècles, et je ne mourrai jamais». Et l'on rêve à quinze ans, on imagine l'impossible, on y croit peut-être secrètement, mais on s'en amuse aussi. Giraudoux refuse de respecter les conventions du jeu, et prend un malin plaisir à mélanger les cartes des humains. Il fait descendre les dieux de leur Olympe, comme dans *Amphitryon 38*. Il réveille les morts de leur sommeil et les promène dans les paisibles campagnes du Limousin, comme dans *Intermezzo*. Il peuple le monde de créatures féériques qui voient dans la nuit, qui ne reprisent leur linge qu'au faite des rochers, récitent leurs prières la tête sous l'eau, comme *Ondine*.

Une imagination de collégien en vacances lui fait souvent voir les êtres et les situations sous un jour drôlement burlesque. Que les habitants de l'Olympe aient daigné descendre de leurs altitudes pour se mêler aux humains, cela s'était déjà vu sans doute. Mais, ce que personne n'avait encore imaginé, c'est cette situation absurde, d'un ridicule irrésistible, celle d'un Jupiter empêtré dans sa condition humaine. Ainsi se présente la première scène d'*Amphitryon 38*. Jupiter et son acolyte Mercure, déguisés en mortels, sont tapis dans l'ombre, comme des voleurs aux aguets, à surveiller de loin la fenêtre éclairée d'Alemène. Le Dieu des Dieux est tout ému. Il retient son souffle pour mieux observer Alemène derrière son rideau.

— *Vois, Mercure.*

— *Je vois, c'est son ombre.*

— *Non, pas encore, c'est d'elle ce que ce tissu peut prendre de plus irréel, c'est l'ombre de son ombre.*

Et voilà Jupiter plus troublé qu'un collégien de seize ans. Mercure, toujours plein de ressources, lui propose, pour arriver à ses fins, de se présenter chez Alemène sous les traits d'Amphitryon. Jupiter se soumet, et le voilà, quelques scènes plus loin, qui essaie son déguisement. Mercure préside à la transformation. Nous assistons alors à une scène extrêmement piquante où la cocasserie fait souvent place à un humour très fin. Jupiter voudrait bien avoir Alemène. Mais, sa petite vanité ne se console pas beaucoup de cet humble déguisement. Il a bien pris la taille et le costume d'Amphitryon, mais il tricherait vo-

lontiers. Pourquoi ne pas garder un peu du brillant de sa divinité? Il ne serait pas fâché d'apparaître avec un corps translucide. Un Dieu, aussi, peut se plaire à être aimé pour lui-même.

— *Je crains que Alemène ne vous refuse ce plaisir. Tenez-vous à la forme de son mari, lui répond Mercure.*

— *Mes yeux, mes yeux, demande le dieu amoureux, mes yeux sont bien trop brillants, ils ne sont qu'un iris, sans cornée.*

— *Mais vous ne preniez pas de prunelles dans vos précédentes aventures?*

— *Jamais, j'ai oublié. Comme ceci les prunelles?*

— *Non, non! pas de phosphore. Changez ces yeux de chat. On ne peut pas se voir dans ces yeux; mettez-leur un fond.*

Ce comique si franc, si jeune quand il s'agit de mettre un fond aux yeux de Jupiter, se nuance d'une mélancolie légère quand Jupiter en vient à essayer la peau humaine. Il se sent gêné, endolori.

— *J'espère que mes pauvres humains ne souffrent pas tout cela.*

— *Le jour de leur naissance et le jour de leur mort, répond Mercure.*

Jupiter. — *Très désagréable de se sentir naître et mourir à la fois.*

Mercury. — *Ce ne l'est pas moins, par opération séparée.*

Jupiter. — *As-tu maintenant l'impression d'être devant un homme?*

Mercury. — *Pas encore. Ce que je constate surtout, devant un homme, devant un corps vivant d'homme, c'est qu'il change à chaque seconde, qu'incessamment il vieillit. Jusque dans ses yeux, je vois la lumière vieillir.*

Jupiter. — *Essayons. Et pour m'y habituer, je me répète: je vais mourir, je vais mourir...*

Mercury. — *Oh! Oh! Un peu vite! Je vois vos cheveux pousser, vos ongles s'allonger, vos rides se creuser... Là, là, plus lentement, ménagez vos ventricules. Vous vivez en ce moment la vie d'un chien ou d'un chat.*

Jupiter. — *Comme cela?*

Mercury. — *Les battements trop espacés maintenant. C'est le rythme des poissons... Là... là... Voilà ce galop moyen, cet amble, auquel Amphitryon reconnaît ses chevaux, et Alemène le cœur de son mari...*

Jupiter. — *Tes dernières recommandations!*

Mercury. — *Et votre cerveau?*

Jupiter. — *Mon cerveau?*

Mercury. — *Oui, votre cerveau... Il convient d'y remplacer d'urgence les notions divines par les humaines... Que pensez-vous? Que croyez-vous? Quelles sont vos vues de l'univers maintenant que vous êtes homme?*

Jupiter. — *Mes vues de l'univers? Je crois que cette terre plate est... toute plate, que l'eau est de l'eau, que l'air est de l'air, la nature la nature, et l'esprit l'esprit... C'est tout?*

Mercury. — *Avez-vous le désir de séparer vos cheveux par une raie, et de les maintenir par un fixatif?*

Jupiter. — *En effet, je l'ai.*

Mercury. — *Avez-vous l'idée que vous seul existez, que vous n'êtes sûr que de votre propre existence?*

Jupiter. — *Oui, c'est même très curieux d'être ainsi emprisonné en soi-même.*

Mercury. — *Avez-vous l'idée que vous pourrez mourir un jour?*

Jupiter. — *Non. Que mes amis mourront, pauvres amis, hélas! Mais pas moi.*

Mercury. — *Avez-vous oublié toutes celles que vous avez déjà aimées?*

Jupiter. — *Moi? Aimer? Je n'ai jamais aimé personne! Je n'ai jamais aimé qu'Alemène.*

Mercury. — *Très bien! Et ce ciel, qu'en pensez-vous?*

Jupiter. — *Ce ciel, je pense qu'il est à moi, et beaucoup plus depuis que je suis mortel que lorsque j'étais Jupiter! Et ce système solaire, je pense qu'il est bien petit, et la terre immense, et je me sens soudain plus beau qu'Apollon, plus brave et plus capable d'exploits amoureux que Mars, et, pour la première fois, je me crois, je me vois, je me sens vraiment maître des dieux.*

Mercury. — *Alors vous voilà vraiment homme!... Allez-y!*

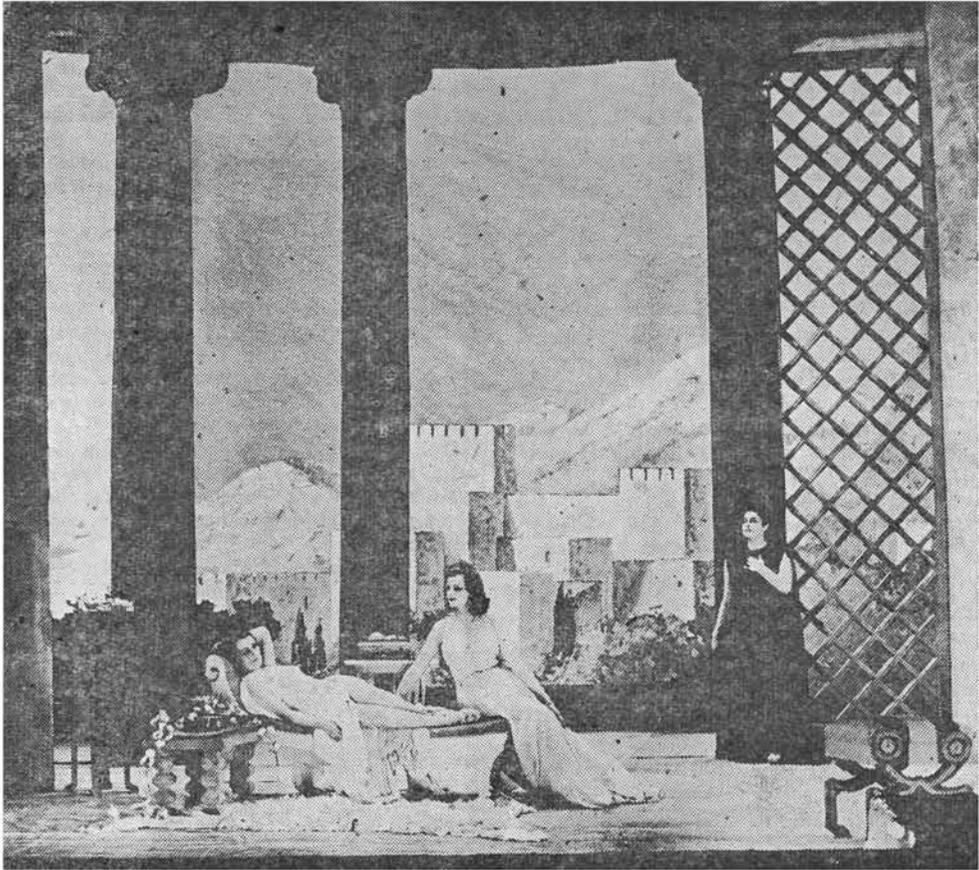
Mercury disparaît.

D'après cette scène, vous vous rendez bien compte que, si Giraudoux s'amuse, son jeu n'est pas aussi innocent qu'il en a l'air. Les intentions de cet écrivain malicieux sont multiples, et cette farce qui nous exhibe un Jupiter anxieux de séparer ses cheveux par une raie et de les maintenir par un fixatif va loin dans son ironie désinvolte. L'humour de Giraudoux dépasse ici la simple fantaisie, et se fait effectivement destructeur. Cette scène est un exemple entre mille de cet art que possède Giraudoux de créer un climat poétique où l'ingéniosité, la fantaisie et la satire composent le plus savoureux mélange. Souvent aussi, comme dans *Intermezzo*, un lyrisme léger vient colorer ces situations inattendues.

C'est dans le même esprit que Giraudoux conçoit ces fantoches délicieux qui nous amusent tant dans ces comédies comme *l'inspecteur* et les deux vieilles filles d'*Intermezzo*, ou encore, toujours dans la même pièce, les bourreaux venus pour exécuter le spectre.

Ce brave inspecteur s'est donné pour mission, dans ce petit bourg où un spectre a pris la mauvaise habitude d'apparaître, «de réduire les imaginations les plus diverses par ce commun diviseur qu'est la démocratie éclairée». Première mesure à prendre: défendre aux petites élèves de Melle Isabelle d'employer la craie dorée, l'encre rose et le crayon caca d'oie; imposer le tableau noir, l'encre noire, comme il se doit dans toute institution qui se respecte.

Si la figure de l'inspecteur, brave homme aigri par la vie, devenu bougon et intraitable, est touchante sans être très neuve, par contre celle des deux bourreaux est une véritable trouvaille de Giraudoux. Ces deux bourreaux — dont la profession déclarée est «petite flûte» pour l'un, et «ancien basson» pour l'autre, car, nous expliquent-ils, «la Sûreté n'indique pas nos vrais titres sur nos feuilles. Elle imagine, pour nous évi-



Une scène d'«Amphytrion 38» de Jean Giraudoux.

ter les ennuis, une profession inoffensive, de préférence dans la musique». — ces deux bourreaux sont très au courant de leur métier, ils en savent l'historique. Ils vous diront le mot de chaque guillotiné célèbre avant sa mort. «Encore un petit moment, Monsieur le bourreau, encore un petit moment», aurait dit Mme Du Barry, et Thomas Moore: «Prends garde à ma barbe, bourreau, j'entends qu'elle reste intacte, car je suis condamné à avoir le cou tranché, non la barbe».

Ils ont même leur chanson, la plus inattendue qui soit, celle du bourreau coquet:

*Sur le carrefour du marché,  
Lorsque je guillotine,  
Une aurore fleur-du-pêcher  
M'oint de sa brillantine.*

*Pas d'Houbigant, pas de Guerlain,  
Dans mon eau de toilette.  
Quelque condamné sans entrain  
Dirait que je l'entête.*

Cette malice primesautière, Giraudoux, Mesdames et Messieurs, n'en fait point une exclusivité de la comédie. Un rôle comique colore ses œu-

vres les plus sérieuses. Fussions-nous en pleine tragédie dans «Electre», en plein débat idéologique dans «Sodome et Gomorrhe», ce léger sourire vient toujours jeter sa clarté sautillante. Quant ce n'est ni de la situation ni des personnages, il émane du style même de Giraudoux.

Giraudoux, quand il a trouvé une image, pousse la comparaison, la développe jusque dans ses plus lointaines limites. L'esprit, un moment étonné, le suit amusé et ravi, mais peut-être aussi avec quelque inquiétude. Ecoutez par exemple, prise dans «Sodome et Gomorrhe», cette réplique où Lia confie à son amie Ruth les raisons qui l'éloignent de son mari.

— Je hais leur tapis volant.

— Tu hais quoi?

— Jean (mari de Lia) a un tapis volant. Quand autrefois, montaient entre nous l'amour trop grand puis l'indifférence trop grande, Jean montait sur un tapis et s'envolait. Il y monte encore dans la haine. Il reste là, à me regarder, à répondre à ma supplication ou à ma rage, mais il ne voit rien, il n'entend rien. Je me plongerais dans l'huile et je m'embraserais, que, du tapis,

*il ne verrait qu'une étincelle. Du ciel où il plane, il se fait un bras assez long pour caresser le chat, un pied assez long pour écraser les braises qui tombent du feu, il sauve le tapis non volant. Mais, il me laisse là, seule, impuissante, abandonnée, et, par-dessus le repas du soir, le tapis volant l'emporte quelquefois dans le cœur du sommeil.*

Sans doute l'idée ne manque pas de justesse; l'être retranché en lui-même vit bien comme sur un tapis volant. Seulement, on ne le voyait pas allonger le bras, de là-haut, pour caresser le chat, ou le pied pour écraser les braises du tapis non volant. Mais, c'est bien du Giraudoux. C'est, d'ailleurs, ce qui rend certains de ses lecteurs si méfiants quelquefois.

Giraudoux sur les confins du comique et du sérieux les inquiète. Le prendront-ils au sérieux? N'est-ce pas plutôt une farce? ils se sentent gênés, et n'osent, au fond, trancher la question.

Mais, si la baguette de ce magicien effleure les êtres et les choses, ce n'est pas seulement pour les transformer malicieusement. Cet aspect de la poésie giralducienne, aussi attirant soit-il, ne doit pas trop nous absorber.

Passons tout de suite à ce qui en fait l'originalité et le charme profond: l'évocation au-delà de notre monde pesant, de notre monde d'imperfection et de laideurs, d'un univers libéré de sa densité, tout élan et jaillissements vers la beauté, la pureté.

Un jour, Giraudoux fit cette déclaration à un critique qui l'interviewait: *«Je ne considère tout ce que j'ai fait que comme une espèce de divagation poétique»*. Eh bien, je ne sais pas, moi, si l'on n'a pas un peu abusé de cette modestie, car, trop souvent, on ne veut voir dans la poésie de Giraudoux qu'une très jolie création d'un esprit rêveur et subtil, et l'on méconnaît l'importance de ce monde d'enfance et de pureté. Il a passé à côté de la vie, dit-on, et l'on ne perçoit pas chez ce poète, auquel répugne toute manifestation trop révélatrice, la chaleur, l'exhortation sourde qui anime son œuvre.

Les romans de Giraudoux, comme *«Juliette au pays des hommes»*, *«Suzanne et le pacifique»*, *«Jérôme Bardini»*, nous avaient habitués à cette atmosphère de rêve, de réalité épurée. Et, cet aspect de son théâtre prolonge et précise les tendances déjà élaborées dans son œuvre de romancier. Avec *«Intermezzo»*, *«Ondine»*, et peut-être *«Siegfried»*, nous retrouvons sur scène différents aspects de cette histoire féérique qui se déroulait avec grâce dans ces romans.

Avant de vous la conter, cette belle aventure, voyons d'abord quel cadre notre poète lui donne sur la scène. Astreint, au théâtre, à encore moins de vraisemblance que dans le roman, Giraudoux, toujours prêt à ouvrir une porte sur le merveilleux, s'échappe pour retrouver le ciel clair de la Grèce antique. Sans doute il n'a pas, dans *«Amphitryon»*, *«La Guerre de Troie»* ou *«Electre»*, le loisir de s'adonner à de longues description, et tandis que des pages éblouissantes, tra-

vallées avec art, nous rendaient la beauté de cette île de corail où échoit Suzanne, ici de petites phrases évoquent rapidement tout un climat. Voici Troie engourdie sous le soleil. *«Vois ce soleil»*, dit l'un des personnages, *«il amasse plus de nacre sur les faubourgs de Troie qu'au fond des mers. Toute maison de pêcheur, tout arbre n'est plus qu'un coquillage d'où sort un murmure»*.

Quand ce n'est pas la Grèce, c'est la Judée biblique avec Mithulie, la ville brune, et Cithose, la ville blonde, *«ses deux yeux vaïrons»*, dit Giraudoux, *«qui de loin font signe aux guerriers»*.

Ou encore, sans même cet envol dans le passé, c'est l'Allemagne poétique, Gotha couverte de neige dont les clochetons et les dômes se perdent dans un ciel gris. C'est, au bord d'un lac, en pleine forêt, un pays de rêve qu'on ne saurait trop situer, le pays d'Ondine, enfoui quelque part dans les fins fonds de l'Allemagne.

C'est surtout dans le cher Limousin de Giraudoux, une petite ville de province entourée de prairies ondulées et de bosquets de bouleaux, une petite ville bien tranquille, dont trois bruits sont le diapason: le ratissage des allées dans le sommeil de l'aube, le coup de feu d'après-vêpres, et les clairons aux crépuscules.

Dans ces décors limpides, dans cette nature où le réel se fond dans la féérique, vit une humanité à part. Disons-le tout de suite, ce sont les femmes qui attirent surtout notre attention. Plus éclairées, elles animent et peuplent véritablement ce monde où les hommes ne sont souvent que des ombres assez pâles.

Mais, n'oublions pas les jardiniers. Avec les jeunes filles, ils se partagent l'affection de Giraudoux. Ils sont, dans son univers, le contre-poids de la part de laideur, de souffrance et de haine qui minent le monde. Si les jeunes filles sont la pureté, les jardiniers symbolisent l'innocence. Dans les deux grands drames de Giraudoux, *«Electre»* et *«Sodome et Gomorre»* apparaît un jardinier. Au milieu de l'angoisse et des déchirements, il fait rayonner une douceur, une simplicité naturelle, qui lui vient des fleurs, ses amies. Son bon sens le dirige d'instinct vers le beau et le vrai.

La jeune fille, plus cérébrale, détient la clef de l'Univers de Giraudoux. Elle aussi a les fleurs pour amies, et les arbres et les forêts, et les sources et les lacs, et les animaux, ceux qui naissent, ceux qui volent. Elle est l'amie de la Nature, elle en comprend le langage, elle en saisit l'âme.

Qu'elle ait pour nom Isabelle, Geneviève, Ondine, elle est légère, elles sont légères, limpides, claires de tous les vices, grands ou petits, qui tarissent l'humanité. Souriantes, elles passent au large des misères de la vie. Isabelle apprend à ses fillettes, avant tout, à savoir rire, à s'épanouir au bonheur.

*Le pays des petites filles, (leur fait-elle chanter).*

*C'est d'avoir plus tard un mari,*

*Qu'il ait pour nom Paul, Johu ou Dimitri.*

*Pourvu qu'il sache aimer et que bien il s'habille.*

Aussi, sont-elles l'harmonie et l'équilibre, elles peuvent traverser les moments les plus pathéti-

ques de leur existence sans cependant se départir de leur sérénité. Geneviève est appelée en Allemagne pour reconnaître, frappé d'amnésie, son ancien fiancé Forestier, sous les traits du conseiller Siegfried. De l'émotion qui l'agite, elle ne laisse rien paraître, et fait l'admiration, par sa



Scène de « Sodome et Gomorrhe » de Jean Giraudoux.

réserve souriante, de l'Allemand Zeften. « Je suis toujours sous le charme chaque fois que je vois une créature humaine arriver dans un événement grave avec la voix et les gestes qu'il faut ».

Mais, ne vous y trompez pas, cette réserve n'est pas insensibilité. On en a beaucoup voulu à Giraudoux d'avoir ignoré la souffrance humaine. L'ignorait-il vraiment? Et que dire d'Ondine? Elle est si triste, l'histoire d'Ondine! Une histoire d'amour et de mort. Ondine n'a pas plutôt vu le chevalier Hans qu'elle s'éprend de lui. Elle ne veut plus quitter ce Hans magnifique, qui, lui aussi, découvre auprès d'elle un sentiment assez fort pour lui faire oublier ses engagements passés et défier le monde entier. Ondine, malgré les prédictions des divinités du fleuve, quitte la forêt et le lac pour suivre son chevalier à la Cour. Mais, la vie ne tarde pas à les séparer. Le chevalier n'était pas prêt pour la belle aventure, il a trahi, il a trompé Ondine. Il devra mourir, car tel est le pacte qu'avait fait Ondine avec le Roi des Ondines. Elle, frappée d'oubli, devra retourner dans le royaume des eaux.

Une dernière entrevue leur est accordée, et, l'un près de l'autre, ils se demandent ce qu'ils furent, ce qui les condamne, car au fond ils n'avaient jamais cessé de s'aimer.

— Et voilà, dit Hans, un jour, elles sont par-

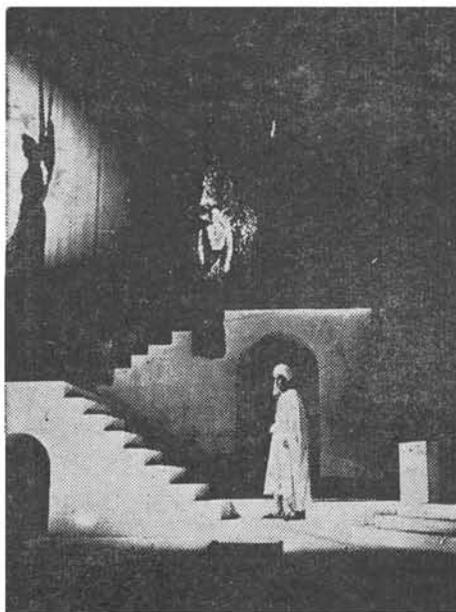
tout, le jour où tout devient clair, le jour où vous voyez que vous n'avez jamais aimé qu'elles, que vous mourrez si une minute elles parlaient, ce jour-là, elles partent. Le jour où vous les retrouvez pour toujours, ce jour-là, elles ne le manquent pas, leur nef appareille, leurs ailes s'ouvrent, leurs nageoires battent, elles vous disent adieu ».

— Tâche de vivre, dit Ondine. Tu oublieras aussi.

— Tâche de vivre! C'est facile à dire. Si cela seulement m'intéressait de vivre. Depuis que tu es partie, tout ce que mon corps faisait de lui-même, il faut que je le lui ordonne. Je ne vois le gazon vert que si je dis à mes yeux de le voir vert. Si tu crois que c'est gai, le gazon noir... Un moment d'inattention et j'oublierais d'entendre, de respirer. Il est mort, parce que respirer l'embêtait, dirait-on. Il est mort d'amour.

Et il meurt.

C'est en vain qu'Ondine se raccroche à son expérience humaine. La vie de ses sœurs a retenti trois fois, et le monde disparaît à ses yeux comme un mirage, emportant pour toujours ce héros qu'elle ne reconnaît plus.



Scène de « Sodome et Gomorrhe » de Jean Giraudoux.

Ainsi, dans ce beau conte de fées, Giraudoux cristallise tout le poignant d'une expérience malheureuse.

Elles sont donc vulnérables, ces jeunes filles, mais vous n'en connaissez rien encore si vous ne les avez suivies dans cette grande aventure qui les appelle toutes infailliblement, cette aventure qui nous donne le sens profond de leur existence, l'évasion, qui, tôt ou tard, jeune fille ou jeune femme, les détache de leur monde pour les projeter vers une autre réalité.

Et nous voilà, Mesdames et Messieurs, au centre même de la pensée girauducienne.

Evasion... Pour beaucoup de critiques ce mot entraîne immédiatement une longue suite de substantifs brillants et creux: scintillements, cliquetis, prismes, étincelles et beaucoup d'autres du même genre.

Pourtant, ce n'est guère pour nous jeter dans un vague monde de vague poésie que Giraudoux nous libère.

Pourquoi ces jeunes filles s'évadent-elles, que poursuivent-elles dans leur rêve?

*Intermezzo* nous donne la réponse à cette question, car c'est étudié sur la scène, un exemple de l'évasion type chez Giraudoux: «*Depuis mon enfance, je rêve, dit Isabelle, au spectre d'une grande entreprise, c'est ce rêve qui me rend digne de votre visite.*»

La vocation d'Isabelle a pris forme déjà, puisque le spectre, symbole concret de cette préoccupation intérieure, est apparu. La ville en est toute transformée.

— *Notre ville est folle, dit le contrôleur.*

— *Non, lui répond le droguiste, elle est bien plutôt dans cet état où les vœux s'exaucent, où toutes les divagations se trouvent être justes. Chez un individu, cela s'appelle l'état poétique. Notre ville est en délire poétique.*

Et, en effet, depuis quelque temps, tout s'y passe selon une logique déconcertante pour ces braves bourgeois. Une influence inconnue, dit le contrôleur, y sape tous les principes, faux d'ailleurs, sur lesquels se base la société civilisée. Les enfants, que leurs parents battent, quittent leurs parents. Les chiens, que leurs maîtres ruoient, mordent la main de leur maître. Les femmes, qui ont un vieux mari ivrogne, laid et poilu, l'abandonnent simplement pour quelque jeune amant sobre et à peau lisse. Bref, la faiblesse n'est plus une force, ni l'affection une habitude. Pour une fois, les choses se passent selon les lois saines de la nature, et non selon la dégénérescence de ces lois. Voilà l'action d'Isabelle dans la ville, car c'est elle, n'en doutez pas, qui est cause de tout ceci, c'est elle qui multipliait les lettres anonymes pour séparer les époux mal assortis; c'est elle qui excitait par des drogues les chevaux contre les charretiers brutaux.

Ainsi se trouve réalisée une partie du rêve d'Isabelle. Retrouver, de par le monde, une véritable harmonie, un bonheur qui ne soit pas un simulacre bâti sur le mensonge, mais une nécessité profonde et réelle. Vous le voyez, donc, c'est une solide santé morale qui inspire ce rêve.

Mais, me direz-vous, pourquoi cette jeune fille si vivante cherche-t-elle à pénétrer dans le domaine des morts? Que veut-elle, à ce spectre? Il n'y a rien là d'inquiétant ou de morbide. Pour Isabelle, le spectre comble ce vide que la vie laisse en chacun de nous. Il satisfait ce besoin de perfection, d'absolu que tout être porte en soi. Elle ne veut pas croire que la mort soit une fin; que le spectre le dise, l'indigne. «*C'est là ce que je ne peux arriver à comprendre, que les morts eux-mêmes croient à la mort. Des vivants, on peut*

*concevoir une telle bêtise. Mais, des morts, j'attendais autre chose. De ces morts, dont toute part est noble, purifiée, j'attendais autre chose.*»

Pour elle, le spectre c'est l'éternité, l'éternité à trente ans, car il est jeune et beau.

Son expérience, comme l'a drôlement dit un critique, est une cabriolette dans le divin. L'expression traduit bien ce que cet état d'évasion a d'instable. Isabelle ne pourra pas toujours continuer à voir le spectre, et bientôt elle aura à choisir entre le revenant et un mari en chair et en os. Ainsi, si elle s'élançait vers les cieux, très vite elle retombe sur la terre. Et nous voilà à un tournant de la pensée de Giraudoux qui révèle chez ce poète une sagesse profondément humaine. Écoutons le contrôleur, le futur mari d'Isabelle: «*Isabelle, lui dit-il, ne touchez aux bornes de la vie humaine, à ses limites; sa grandeur est d'être colorée, saine, ferme, entre des infinis et des vides. Chaque humain doit n'être qu'un garde à ses portes. Vous trahissez peut-être en ouvrant, en cédant, à la poussée du premier mort venu.*» Isabelle se laisse convaincre, et accepte l'idée d'une vie purement humaine qui aurait sa beauté, et elle épouse le contrôleur.

Il faut dire que cette idée est essentielle chez Giraudoux. Un hymne à la vie éphémère, d'un héroïsme souriant et discret, se trouve au fond de chacune de ses œuvres.

Cependant, l'évasion, dans son théâtre, ne se résume pas toujours en une incursion dans le domaine divin pour finir par un retour vers l'humanité. Ce thème, dans les pièces ultérieures, prend une amplitude et une résonance beaucoup plus grande qu'on ne le croirait encore.

Car Electre, Judith, Lia (l'héroïne de «*Sodome et Gomorrhe*») ne font rien d'autre, elles aussi, que s'évader. S'évader pour retrouver la plus haute expression d'elles-mêmes, pour atteindre, elles aussi, un absolu.

Et, là, nous apparaît, avec encore plus d'évidence, le rôle que donne Giraudoux, dans son œuvre, à la jeune fille. Elle n'est pas seulement, comme nous venons de le voir, cet être pas encore engagé dans la vie et qui peut l'embellir et l'éclairer par ses vues larges. Giraudoux pousse encore plus loin les choses pour soutenir cette idée que je me plais à rapporter: que tout ce qui se fait de grand et de beau, de par le monde, se fait par l'intermédiaire d'une femme. Les deux dernières tragédies de Giraudoux illustrent, avec éclat et puissance, cette pensée de l'homme mûr.

Electre, la plus grande innocence de Grèce, a pour mission de ramener au jour la vérité enfouie sous la triple couche de l'oubli, de la mort et de la justice des hommes.

Tout va très bien dans la meilleure des Argos. Agamemnon est parfaitement enterré. Les assassins administrent avec sagesse. La vie est à bon marché, les gens sont satisfaits des autres et d'eux-mêmes. Le forfait ancien est oublié, ou, plutôt, il n'y a jamais eu de forfait. Le Roi des Rois a glissé en entrant dans sa baignoire et il s'est embroché sur son épée. Mais, cette version accommodante, Electre ne l'accepte point. Elle veut

qu'il y ait des assassins et que ces assassins soient punis, même s'ils sont devenus innocents, même si le pays doit périr par leur perte. Elle reconnaît que Argos est en péril, que seul Egiste peut sauver la ville de l'émeute et de l'invasion qui menacent. Elle voit Egiste, transformé devant le danger: une illumination s'est faite en lui. Il croit en elle et s'engage, dès que l'ennemi sera repoussé, à quitter le trône, à rétablir l'héritier légitime dans ses droits, à se reconnaître coupable au pied de l'autel.

Mais, Electre reste inflexible, et au nom de cette justice supérieure, — qui n'est pas celle des hommes, les hommes préfèrent oublier, qui n'est pas celle des dieux, les dieux eux-mêmes pardonnent. «*Un splendide repentir sur un crime, voilà le verdict que les dieux avaient rendu pour le cas Egiste*», au nom de la justice intégrale, Egiste et Clytemnestre vont périr. L'ennemi arrive, l'émeute fait rage, la ville brûle. Mais, Electre a sauvé la Vérité, et, par là, la dignité même du genre humain.

Sa justice n'est pas la loi du talion, elle ne consiste pas à ressasser toute faute et à rendre tout acte irréparable, comme le dit Egiste. «*Oh non, il est des années, où le gel est la justice pour les arbres, et d'autres l'injustice. Il est des forcés que l'on aime; des assassins que l'on caresse. Mais, quand le crime porte atteinte à la dignité humaine, infeste un peuple, pourrit la loyauté, il n'est pas de pardon*».

Ainsi, Electre nous apparaît comme la conscience de l'humanité. Et voilà l'aboutissement de cette figure de vierge, créée d'abord par le poète pour notre agrément et son plaisir.

Sous le nom de Lia, nous la retrouvons dans «*Sodome et Gomorrhe*», autre diamant irréductible au milieu d'un amas de cendres.

«*Sodome et Gomorrhe*» représente la fin du monde, la faillite du genre humain. La création de Dieu est compromise et doit périr, car le couple, noyau même de l'humanité, est pourri, son unité symbolique est rompue. «*Jusqu'ici dans leurs méfaits ou leur ignominie, hommes et femmes respectaient, du moins, la seule base que Dieu ait glissée sur leur vie, celle de leur union, celle du couple. Maintenant, chacun secrète sa propre lumière, chacun secrète sa propre vérité. Voilà d'où vient tout le mal*». Seul le spectacle d'un couple heureux, dans Sodome pourrait encore éloigner le châtement de Dieu. Lia et Jean, entre tous, auraient pu former ce couple. Mais, Lia n'aime plus Jean. Jean ne tient plus à Lia. Leur entente est factice. L'homme, cependant, accepte de poser devant l'objectif divin pour un portrait de famille. Mais, la femme refuse de mimer son devoir, quand même cela devrait racheter l'humanité. Tant pis pour les hommes, mais il ne sera pas dit que le genre humain devra sa vie à la faiblesse et à la lâcheté.

Une fois de plus, une femme se sera écartée de la masse compacte, pour donner au mot homme son sens le plus beau.

\*  
\*\*

Ceci nous amène, enfin, à la troisième et dernière étape de notre pérégrination: dégager l'as-

pect philosophique de la pensée de Giraudoux, marquer la place de l'homme dans son univers, et rappeler ce qu'il fait des dieux quand il les rencontre sur son chemin.

Giraudoux a manifestement une tendresse très grande pour l'être humain. Sans doute, il l'a vu dans la misère de sa condition imparfaite. Mais, comme le résume un critique, «il le croit capable de participer à la beauté et à la bonté naturelle, de communiquer par une sorte de poésie avec les airs et les arbres, de jouir d'une brindille flottant sur une eau claire, d'être héroïque, de frapper l'assassin au-delà du crime, d'aimer par-delà l'amour, de consentir à la mort, pour peu qu'il en doive sortir quelque chose de vivant».

Cependant, à y regarder de près, on constate avec étonnement que, dans ce théâtre de la fantaisie et de la liberté, les hommes sont, en définitive, toujours vaincus par les puissances supérieures.

Electre a sauvé le bon renom de l'homme, mais, sans peut-être le vouloir, elle a réalisé cette justice divine dont les interventions ont ceci d'extra-humain, de divin, qu'elles sont un travail en gros nullement ajusté. Agamemnon est vengé, Egiste est tué, Clytemnestre aussi; mais Oreste est traqué par les Euménides, mais Argos brûle, et si les coupables agonisent, les innocents s'entre-tuent.

Lia aussi refusait le mensonge et le compromis, mais Sodome périsait foudroyée. Pourtant, quand tout n'était plus qu'amas de cendres, la voix de Lia parvenait encore aux oreilles de l'Archange des Archanges. «*Par solidarité Jean Giraudoux a pris le parti des vaincus, ils n'en sont pas moins les vaincus*».

Giraudoux ne dissimule pas son hostilité pour les puissances supérieures. Tantôt il prend un malin plaisir, comme par revanche, à les tourner en ridicule avec une désinvolture parfaite et il s'en donne à cœur joie dans «*Amphitryon 38*». Ailleurs, comme dans *Electre*, il leur témoigne, par la bouche de son jardinier, tous les égards dus à leur rang, si je puis dire. Il consent à les croire là-haut tout autant qu'ils sont prêts à crier joie et amour s'il le leur demande, mais il prend garde de le faire et les conjure au contraire, comme preuve de leur affection, de faire un silence, une seconde de silence: «*C'est tellement plus probant*», dit-il. Et l'on sent très bien que, s'il se fait si humble et si peu exigeant, c'est par prudence beaucoup plus que par pitié.

Se faire oublier des dieux, les laisser dans leur béatitude, «*limiter leurs dégâts à leurs réactions de dormeurs*», comme dit Egiste, voilà la grande sagesse. «*Ces boxeurs aveugles, ces fesseurs aveugles*», les créatures de Giraudoux préfèrent ne pas les mêler à leur vie, et l'homme, dans son œuvre, se trouve finalement réduit à lui-même. Vivre consciencieusement sa vie, en épuisier les tourments et les joies, autant que l'on peut, adoucir autour de soi la malignité du destin, voilà le dernier mot de Giraudoux, poète et penseur. Et, pour ce qui est de rêver, c'est une suite ininterrompue. Isabelle revient et passe le flambeau à Luce. C'est une course à relai, une traînée lumineuse sur le grand parcours du genre humain.

Ainsi, Mesdames et Messieurs, s'ordonne ce kaïdoscope aux couleurs chatoyantes. Regardez-y une fois, vous y verrez un jeu drôlement embrouillé, secouez-le un peu, de ravissantes créatures vous apparaîtront, légères, gracieuses, véritable image du printemps. Remuez-le encore, un dessin aux lignes amples, symbole de notre vie et de ses modulations, se fera jour.

Mais n'oublions pas, Mesdames et Messieurs, que nous sommes au théâtre. Reste encore à voir comment Giraudoux s'est comporté sur la scène.

Comme le fait observer Jovet, «pour un homme de théâtre, le théâtre de l'avenir est celui qu'il fait ou qu'il ambitionne de faire et il donne inconsciemment, comme règles de l'art, ses propres goûts, ou ses propres méthodes de travail». C'est là, en effet, le péché mignon d'un grand nombre d'auteurs dramatiques. On ne saurait trop leur en vouloir, et, quand il s'agit d'un Giraudoux, on ne peut que lui être reconnaissant d'avoir affirmé les principes de l'art dramatique auquel nous devons *Intermezzo*, *Ondine*, et *Electre*.

«*Notre époque*», écrit donc Giraudoux, «ne demande plus à l'homme de lettres des œuvres... elle lui réclame surtout un langage. Et, dans les romans, aussi bien qu'au théâtre, ce qu'elle attend de l'écrivain est de lui révéler, pour lui permettre d'organiser sa pensée et sa sensibilité, ce secret dont il est le seul dépositaire, le style».

Qu'on le veuille ou non, il est certain que l'on subit toujours le charme du style de Giraudoux. L'euphonie de ses textes n'est pas, à la scène, un de leurs moindres attraits, et quand même on ne suivrait pas toujours le jeu subtil de son intelligence, on est au moins capté par la musique des mots. «Quand on joue une pièce de Jean Giraudoux», nous rapporte encore Jovet, «il y a toujours quelqu'un de la salle qui ne comprend pas et qui dit pourtant en sortant du théâtre : c'était joli».

Cependant, tout le monde sait que le seul texte ne suffit pas, et qu'il faut, pour faire vivre une pièce, d'autres exigences.

Si les mots ne sont pas chargés d'un certain potentiel dramatique, ils sont perdus et meurent en chemin avant d'avoir atteint le but.

Mais, Giraudoux s'est révélé avoir un sens inné de la scène. Lui, qui dans les romans avait témoigné un goût inquietant pour les digressions et une désinvolte indifférence à l'égard des sujets, a su se plier à la technique dramatique.

La construction de ses pièces est toujours sans défauts. Une charpente solide rassemble les éléments fantaisistes du drame pour les faire valoir sous la plus grande clarté. Transitions, dénouements, ces embûches où des dramaturges aussi grands que Molière pouvaient faillir, Giraudoux les traverse avec une élégance parfaite. Molière, vous le savez, était toujours par monts et par vaux, à Paris et en province, tout à la fois auteur et acteur, il n'avait guère le temps de s'arrêter à des finesses de construction. Souvent, par exemple, il arrive à ses personnages de rentrer et de sortir sans une vraisemblance parfaite,

mais pour les seules nécessités de l'action. On a besoin de Cléante, comme par hasard Cléante passait dans les environs, et un personnage, sur scène, se tournera vers l'entrée et dira : «Mais, voici Cléante». Celui-ci se présente pour donner sa réplique.

Cette gêne, cet artifice, Giraudoux ne les fait jamais sentir. Voyez, par exemple, cette scène d'*Intermezzo* dont Giraudoux nous avertit, avec un rare sans-gêne, que c'est une scène de transition. Le spectre est attendu. Mais, l'inspecteur vient de passer et a troublé l'atmosphère par ses manifestations tapageuses et discordantes. Arrive le droguiste : «*Ma présence, nous déclare-t-il, sert toujours d'écluse entre deux instants qui ne sont pas au même niveau*». Il souffle sur son diapason, et la nature s'ordonne d'après sa note et résonne toute entière pendant qu'il s'écarte lui-même pour laisser passer le spectre.

Aisance du poète sur la scène. Mais, le mouvement, la vie propre au drame, Giraudoux les a-t-il réalisés? Ses pièces se présentent toujours sous cet aspect saisissant d'un combat, d'une lutte entre deux parties. Lutte entre Isabelle et l'inspecteur, lutte entre Electre et Clytemnestre, lutte entre Hector et le Destin. Cependant, on se compromettrait peut-être à toujours répondre par l'affirmative. Si l'action ne fait pas défaut aux pièces de Jean Giraudoux, souvent elle s'échelonne sur des tonalités qui, pour être différentes, n'en sont pas moins rapprochées. La progression dramatique, très nette dans *Amphitryon 38*, *La guerre de Troie n'aura pas lieu*, ou *Electre*, se fait flottante dans *Intermezzo* et surtout dans *Sodomie et Gomorrhe*.

Le grand ressort, l'âme de ce théâtre, c'est encore le mot poésie qui nous la donne, poésie qui nous libère dans le pays magique du songe, et s'adresse à la fois à la sensibilité et à l'intelligence. En effet, le théâtre de Giraudoux table sur le danger. J'entends par danger, cette exploration devant le spectateur du domaine spirituel où l'homme, forcément pondéré, n'ose pousser très loin son incursion. Ainsi, Isabelle réalise ce rêve qui est en nous, mais dont nous n'avons pas le courage. Electre atteint cet absolu de pureté, Lia cet absolu de vérité auxquels nous ne pouvons parvenir nous-mêmes.

Le théâtre de Giraudoux, c'est, poussées à leur extrême, les possibilités de grandeur et de beauté enfouies dans l'être humain. Voilà ce que j'appelle l'idée de danger, idée stimulante entre toutes, source d'énergie et de progrès.

Ainsi, ce théâtre, où il est permis de se dilater, de s'enivrer d'air pur, nous donne la forme parachevée de la pensée de Giraudoux. Et pour ceux qui ne veulent voir en lui qu'un poète précieux, ignorant de nos problèmes et de la désolation qui accable notre époque, ce théâtre, assez grand pour que l'univers entier y défile, vient apporter une confirmation éloquent, mais discrète.

WAFIKA EL-CHIATI.

# Perspectives du développement du service des antiquités dans l'Égypte de demain

par **Etienne Drioton,**

Directeur Général du Service des Antiquités.

Tout le monde est d'accord pour admettre que la renommée de l'Égypte et son prestige dans le monde viennent en partie de son histoire et du privilège qu'elle a de posséder des monuments extrêmement anciens qui en conservent le souvenir.

Les Égyptiens d'aujourd'hui auraient tort de s'en formaliser. Il n'y a que de l'honneur à descendre de grands ancêtres, quand on est digne d'eux, et le rappel des gloires du passé, loin de reléguer dans l'ombre le mérite du présent, l'aurole du prestige rare de la noblesse de sang. L'histoire d'un peuple constitue ses titres à cette noblesse. Nul peuple n'en a de plus authentiques que le peuple d'Égypte, qui a allumé, aux origines de l'histoire, le flambeau de la civilisation.

Ce sceau de la haute antiquité, qui donne un cachet spécial à l'Égypte, non seulement a toujours attiré sur elle l'attention du monde qui étudie et qui pense, mais il a été de tout temps un puissant attrait à la visiter. Les anciens Grecs, à une époque où les voyages étaient ardu et périlleux, faisaient de lourds sacrifices pour séjourner quelque temps dans les cités florissantes du Delta. Les Romains organisaient jusqu'aux cataractes des voyages d'où ils rapportaient dans tout l'Empire des récits merveilleux. À l'époque de Byzance, les fidèles sont venus en foule pour vénérer les solitaires de Thébaidé, et par ces pèlerins l'ascétisme des grands moines égyptiens a influencé toute la chrétienté. Plus près de nous, nous avons encore vu, avant la guerre, cet afflux de touristes, désireux de contempler les merveilles de l'Égypte et de goûter la douceur perpétuelle de son climat. Ces visites ont toujours eu le caractère spécial de pèlerinages aux sources de la culture humaine. Elles ont entretenu dans le monde un intérêt tout particulier pour l'Égypte. Elles lui ont valu honneur et profit.

L'Égypte nouvelle, telle qu'elle va sortir de la guerre, est décidée à sauvegarder, et même à développer, aussi bien que toutes les autres, cette part de son patrimoine traditionnel. Résolument moderne, elle entend ne pas négliger pour cela ses titres de noblesse. Elle en donne des signes certains.

Jamais, malgré les difficultés financières de

l'heure, le Service des Antiquités que j'ai l'honneur de diriger n'a joui de crédits aussi considérables dans le budget de la nation, ni n'a trouvé chez les pouvoirs publics, sous l'égide de Sa Majesté le roi Farouk Ier, une aide aussi compréhensive. En même temps, ce qui était jadis uniquement l'œuvre de spécialistes appelés de l'étranger au service de l'Égypte, est devenu aujourd'hui dans une large mesure l'œuvre des Égyptiens eux-mêmes. Nous l'avons bien vu pendant ces dernières années. La mobilisation nous ayant brusquement privés, dans des postes importants, de la collaboration d'architectes étrangers depuis longtemps spécialisés dans les restaurations de Karnak et de Sakkarah, le Service des Antiquités a néanmoins pu faire face à toutes les exigences de la situation et continuer, avec les mêmes méthodes et la même ampleur, le sauvetage des monuments antiques de ces régions, grâce au talent de jeunes architectes égyptiens qui ont prouvé leur maîtrise dans leur partie. Maintenant que, par suite du développement de l'irrigation, une nouvelle bataille est sur le point de s'engager entre le Service des Antiquités et le relèvement du plan d'eau qui menace la stabilité, et même l'existence, de tous les temples antiques, ces architectes sont prêts à jouer un rôle de premier plan sur des théâtres d'opérations plus vastes et tout nouveaux. Le Dr Abou el-Naga Abdallah, qui a tenu le poste de Karnak, remet en ce moment en état le fameux Kiosque de Trajan à Philae, renversé par une tempête survenue dans le réservoir d'Assouan. Abd-el-Salam Hussein Effendi, architecte de Sakkarah, a commencé l'œuvre gigantesque d'immuniser le grand temple d'Abydos contre les méfaits de la montée souterraine des eaux. Ainsi dans la tâche si diverse du Service des Antiquités, son état-major technique, encore trop réduit en nombre, se trouve désormais, en comptant l'architecte-égyptologue Khaled Darwiche Effendi qui s'est occupé de la région des Pyramides et de la Basse-Égypte, composé d'une majorité de spécialistes égyptiens de valeur qui vont, en liaison avec leurs collègues étrangers revenus à leurs anciens postes, mener vigoureusement la lutte contre la destruction des monuments antiques. C'est d'heureux présage pour l'avenir car, ici comme ailleurs, nulle force au

monde n'arrivera à conserver le patrimoine de l'Égypte si l'Égypte ne fait pas elle-même le principal effort pour le sauver.

Mais dans les perspectives qui s'ouvrent devant nous, le Service des Antiquités, gardien du patrimoine historique de l'Égypte, ne doit pas limiter son programme à l'œuvre, négative en somme, de protéger ce qui existe et de le garder intact. Il doit travailler à développer ce patrimoine et à le mettre plus en valeur. A une Égypte plus grande doit correspondre un plus grand rayonnement fondé sur un meilleur aménagement de ses antiquités.

A ce point de vue, les richesses qui dorment encore dans son sol permettent à l'Égypte d'envisager des possibilités sans nombre. Il faut choisir. J'estime qu'après la guerre les efforts immédiats du Service des Antiquités devront tendre, en collaboration avec ceux du Département du Tourisme, à deux objectifs précis : créer un centre de visite en Moyenne-Égypte, où tous les éléments sont prêts et n'attendent que d'être coordonnés ; équiper, pour les recherches scientifiques et le tourisme, les oasis du désert occidental, où presque rien encore n'a été fait.

Actuellement toute la visite, savante ou touristique, de l'Égypte se résume en un séjour au Caire et un voyage à Louxor. C'est beaucoup, à cause du prestigieux Musée pharaonique et de la splendeur incomparable des ruines de Thèbes, temple et tombeaux, mais c'est trop peu. Le séjour à Assouan a beaucoup perdu de son attrait depuis que la merveille qu'est le temple de Philae a été ensevelie pour la majeure partie de l'année dans les eaux du réservoir, et il ne peut s'agir de le remettre en vogue avant d'avoir fait l'effort, absolument nécessaire, de tirer de là le célèbre temple pour le réédifier dans les parages. Mais, entre Le Caire et Louxor, il y a un relai qui offre dès maintenant de nombreuses possibilités archéologiques, toutes prêtes à des visites remplies d'attraits. C'est Mellawi. De là, par des routes ombreuses et à travers des paysages charmants, on peut visiter les ruines romantiques de la vieille ville d'Hermopolis, où le Service des Antiquités relève en ce moment, au milieu des palmiers, les colonnes en granit rose d'une étonnante basilique romaine ; on peut consacrer une journée à la nécropole antique de la même ville, mise à jour par l'Université Fouad Ier, autour du joyau d'art, unique en Égypte, qu'est le temple-tombeau de Pétousiris, grand prêtre de la cité au temps d'Alexandre le Grand. On peut aussi, à condition d'organiser la batellerie sur le Nil, visiter les tombes des princes du Moyen-Empire à Béni-Hassan, dont les peintures ont été popularisées par l'image dans le monde entier, Antinoé avec son temple de Ramsès II et Tell el-Amarna, la cité d'Akhenaten, avec les ruines de ses maisons, ses stèles-limites et ses tombeaux couverts de sculptures exécutées dans le plus pur style inspiré par le roi prophète et réformateur. En donnant aux voyageurs la possibilité de séjourner à Mellawi, c'est-à-dire en leur y aménageant un hôtel possible et des transports faciles, on peut très aisément procurer au tourisme égyptien

un développement notable, rendre accessible aux savants toute une région qui ne l'est encore guère et la faire bénéficier de la prospérité que l'installation d'un centre de visites développe toujours autour de lui.

Mais il faut être ambitieux et voir plus loin. Ce n'est pas seulement dans la vallée du Nil que l'Égypte se doit de mettre en valeur toutes ses richesses, artistiques ou spirituelles. C'est sur tout son vaste territoire. Déjà avant la guerre le grand tourisme abordait le Sinaï et le littoral de la Mer Rouge : là il reste peu de choses à faire pour l'y organiser définitivement. La véritable conquête de demain, le grand pas en avant dans cette voie, ce sera l'exploration et la mise en état par le Service des Antiquités des richesses archéologiques enfouies dans les oasis du désert occidental : Kharga, Dakhla, Farafra, Bahariya et, tout au nord, Siwa. Dans ce pays, si grandiosement pittoresque, qui est celui des anciens Libyens, la vieille culture égyptienne du temps des Pharaons a débordé. Elle y a établi ses postes avancés. Au sud, l'oasis de Kharga possède un petit temple d'Amon, bâti par Darius, restauré vers 1910 par M. Baraize, chef de travaux du Service des Antiquités. L'édifice est complet et peut être comparé aux plus gracieux de la Vallée du Nil. Au nord, les péripéties de la guerre du désert ont récemment libéré des maisons qui le recouvraient, le fameux temple d'Amon de Siwa, dont l'oracle, renommé dans tout le monde antique, fut consulté par Alexandre le Grand, qui s'y rendit en personne à la tête de son armée, avant d'entreprendre sa campagne contre les Perses. D'ici peu, après les quelques travaux de nettoyage qui s'imposent, on pourra voir, au centre de la table de rocher qui domine la cime ondulante des palmiers, la silhouette du célèbre édifice profiler à nouveau ses lignes pures sur l'azur du ciel. Entre ces deux points, Kharga et Siwa, un inspecteur spécialisé du Service des Antiquités, Ahmed Fakhry Effendi a déjà détecté, au cours de cette guerre, d'un bout à l'autre de la chaîne des oasis, des restes de temples antiques, de nécropoles, de forteresses, qui, lorsqu'ils auront été mis en état par le Service des Antiquités, constitueront, pour attirer les visiteurs dans cette région, le plus puissant des attraits.

Tels sont, entre bien d'autres qui devront être envisagés par la suite, les grands projets d'extension du Service des Antiquités qui méritent de retenir, dès la fin de cette guerre, l'attention des pouvoirs publics et d'obtenir d'eux les ressources en crédits, en personnel, en auxiliaires de toutes sortes, indispensables à leur réalisation. C'est seulement en entrant dans cette voie que l'Égypte fera fructifier, pour son plus grand prestige, un des dons du ciel qui lui est propre et que toutes les nations lui envient : celui d'avoir été le théâtre de grands événements historiques qui intéressent tout le monde civilisé, et de conserver dans son sol les témoins mêmes de ces événements.

ETIENNE DRIOTON.

# La Vie spirituelle en France

## LA VIE ACADÉMIQUE ET UNIVERSITAIRE

● L'«Union Nationale des Intellectuels», qui vient de se constituer, a nommé son bureau. M. Georges Duhamel, secrétaire perpétuel de l'Académie Française, en sera le président et M. Joliot-Curie, membre de l'Académie des Sciences, le secrétaire général.

L'«Union Nationale des Intellectuels», fondée par les mouvements de résistance, s'est donné pour tâche de créer à Paris un grand centre de l'intelligence française, où devra s'établir un contact permanent entre les diverses disciplines françaises. Dans ce centre, seront reçus tous les humanistes de l'étranger de passage dans notre capitale.

● La «Société Française des historiens locaux» s'est récemment reconstituée, sous la présidence de M. Lucien Febvre, assisté, comme vice-présidents, de MM. G. Bourgin, Grenier et G. Lebras, et d'un comité scientifique. Cette Société, qui n'a naturellement point l'intention de gêner l'action, féconde très souvent, des sociétés locales d'archéologie et d'histoire, aura pour tâche principale d'instituer certaines recherches et enquêtes générales, de venir à l'aide, sur le plan intellectuel, des travailleurs isolés, en leur indiquant, en particulier, les règles, la méthode et les catégories d'ouvrages propres à leurs recherches.

● L'Académie des Inscriptions et Belles Lettres a voté le grand prix Gobert à M. Roger Grand pour son ouvrage: *Les paix d'Aurillac*, et le second prix Gobert à M. de Saint Rémy pour *Jour II de Bourbon*.

M. G. Lefebvre a lu une notice sur l'Égypte et le vocabulaire de Balzac et de Théophile Gautier. Après l'avoir entendue, l'Académie a décidé de la faire figurer à l'ordre du jour de sa séance publique annuelle.

M. Ferdinand Lot a examiné ce que nous apprennent sur le peuplement germanique de la France de récentes recherches sur les noms de lieux. Il a établi qu'une erreur de méthode et la méconnaissance d'une mode qui amena la population de la Gaule à adopter au IV<sup>ème</sup>, V<sup>ème</sup> et VI<sup>ème</sup> siècles des noms germaniques, ont conduit des savants allemands à exagérer le peuplement germanique en France.

● M. A. Dupont-Sommer a communiqué le résultat du déchiffrement de plusieurs manuscrits ostraca araméens inédits provenant d'Elephantine, déchiffrement dont il est l'auteur.

● M. Walter Sidney Adams, de Pasadena (Etats-Unis), a été élu associé étranger de l'Académie des Sciences de l'Institut de France, en remplacement de M. Lévi-Civita, décédé.

● Le corps de Jean Cavailhès, professeur de philologie à la Sorbonne, fusillé par les Allemands, vient d'être identifié dans un charnier d'Arras.

Louis Carton, professeur de physique mathématique à l'Université de Poitiers, a été assassiné par les Allemands au camp de Woffenbüttel en même temps que Théodore Lefebvre, professeur de géographie à la même université.

● Sous la présidence du Ministre de l'Éducation Nationale, l'Université a rendu hommage à Marc Bloch, professeur d'histoire à la Sorbonne, qui, sous le nom de Narbonne, fut un des principaux chefs de la résistance de la zone sud et que les Allemands fusillèrent le 16 Juin 1944.

● Georges Claude, ex-membre de l'Académie des Sciences, a été condamné à la réclusion perpétuelle, en raison de son activité collaborationniste.

● L'Académie Française a décidé de reporter à la rentrée les élections aux sièges vacants. Elle a décerné les prix suivants: Grand prix de Littérature (10.000 fr.) M. Jean Paulhan, pour l'ensemble de son œuvre; Prix du Roman (5.000 fr.), M. Marc Blancpain, *Le Solitaire*; Grand prix d'Histoire (11.000 fr.), M. d'Avoult, *La Querelle des Armagnacs et des Bourguignons*; Prix Gobert (grand prix de 6.500 fr.), M. Paul Bastid, *Doctrines et institutions politiques de la seconde République*; (second prix 1.000 fr.), M. Labrousse, *la Crise de l'économie française à la fin de l'ancien régime et au début de la Révolution*; Grand Prix de l'Empire (11.000 fr.), général Ingold, *La Marche du Tchad*; Prix Louis Barthou (20.000 fr.), Mme Paul Hazard pour l'édition des œuvres posthumes de son mari; Prix Alice Louis Barthou (8.500 fr.), Mme Camille Mayran pour l'ensemble de son œuvre.

## LES LETTRES

● Le Comité National d'Épuration des Gens de Lettres sera composé de six membres (trois professionnels, trois résistants) désignés par le Ministre de l'Éducation Nationale sur proposition des sociétés suivantes: la Société des gens de lettres, la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique, la Société des orateurs et conférenciers, le Comité National des écrivains combattants.

● Le Jury du Grand prix littéraire de l'Aéro-Club de France vient de se réunir pour désigner son lauréat de 1945. Le Grand prix a été décerné à l'unanimité à Antoine de Saint-Exupéry «in memoriam» pour son ouvrage *Pilote de guerre*, interdit par les Allemands pendant l'occu-

pation. Avec le montant du prix, une médaille sera frappée et remise à l'escadrille que dirigeait le Commandant de Saint-Exupéry lorsqu'il disparut.

● Le Prix Populiste a été attribué à M. Emmanuel Roblès pour son livre: *Travail d'Homme*, histoire de la construction d'un barrage sur un torrent espagnol. L'auteur, actuellement lieutenant dans l'Armée de l'Air, y montre la grandeur de l'effort collectif, et l'immolation volontaire des travailleurs qui le réalisent.

● D'Angleterre, on signale la découverte d'un très important manuscrit de Jean-Jacques Rousseau qui daterait de la période où il résidait aux bords du lac de Neuchâtel, vers 1763.

● Irène Nemirowski, l'auteur de *David Golder*, du *Vin de Solitude*, de *Pion sur l'Echiquier*, arrêtée par les Allemands, ainsi que son mari, et déportée en Pologne en Juillet 1942, avait laissé deux œuvres achevées: un roman *«Les Biens de ce Monde»*, et une biographie de Tchekhov. Ces deux ouvrages vont être publiés par les éditions Albin Michel. On est encore sans nouvelles d'Irène Nemirowsky.

● Le Grand Prix du Roman est allé à M. Marc Blancpain pour *«Le Solitaire»*, œuvre de début, œuvre de prisonnier qui retrace la révolution tout intérieure de la captivité.

● A la Bibliothèque Nationale, une exposition Camille Lemonnier a remplacé l'exposition Anatole France.

● Les treize volumes des œuvres de Proust, en édition originale, se sont vendus 108.500 frs. à l'hôtel Drouet.

● Le romancier américain Louis Bromfield s'embarquera prochainement pour l'Europe; il l'avait quittée en 1938, après avoir passé de longues années dans la région de Senlis.

● A la Vente du «Comité National des Ecrivains», organisée dans les salles de l'hôtel de Rothschild, des manuscrits de Sartre et d'Aragon se sont vendus 25.000 frs. Les grands écrivains de la Résistance présidaient eux-mêmes à cette vente.

Un acheteur ayant demandé à Elsa Triolet le prix du *«Premier accroc coûte deux-cents francs»*, elle répondit: «Deux-cents francs, naturellement».

## LES LIVRES

● Chez A. Fayard: *La moisson humaine*, par F. Brague. Peinture réaliste de la vie quotidienne des camps de l'Est dans leur brutalité monotone.

● Ed. des Cahiers du Rhône: *L'Air Natal*, par Luc Decaunes. Le poète Luc Decaunes, récemment rapatrié, publie une manière de journal lyrique qui nous éclaire sur la psychologie des prisonniers.

● Ed. Chantal: *8 chevaux, 70 hommes*, par Francesco F. Nitti (préface de Jean Cassou). L'auteur, fils de l'homme d'Etat Italien, entré en 1941 dans la Résistance française, fut interné et

déporté. Son livre décrit le voyage d'un train acheminant une cargaison humaine vers les charniers.

● Ed. du Cerf: *Saint-Benoît sur Loire*. Très belle série de photographies de Jean Roubier que précèdent, dans un album aux belles dimensions, une étude de M. Thibour et une évocation de ce que fut au Moyen-Age l'abbaye bénédictine où vécut et médita Max Jacob avant que la Gestapo le prit pour l'envoyer mourir à Drancy.

● Henri Duclos, l'auteur de *«Saint Dominique, Prieur de Prouilles»*, *«le Rendez-vous»*, *«l'Abbesse»*, *«Laenne»*, etc... déporté politique en Allemagne, revient du bague de Hambourg-Neuen-gamme, un an jour pour jour après son arrestation par la Gestapo. Il rapporte de sa captivité un recueil de poèmes: *«Le Ciel est par-dessus le Camp»*, que va publier «La Nouvelle Edition».

● Les Presses Continentales: *De Sedan à Bordeaux*, par A.J. Fonteny, Chronologie des événements de mai-juin 1940, courte, avec quelques textes utiles et des faits significatifs.

● Chez Boivin: *Musset, l'homme et l'œuvre*, par Philippe Van Tieghem; petit livre sincère.

● Ed. Jean Vigneau: *Paul Valéry, l'homme et l'œuvre*, par Aimé Lafont. Lettre préface de Paul Valéry. Illustration de Jean Texcier.

● Ed. Odile Pathé, Monaco: *«Saint-Mère-Eglise, Première tête de pont américaine en France»* par Alexandre Renaud. Exploits des parachutistes américains contés par le maire de la commune de France libérée la première.

● Les éd. Littéraires et Artistiques publient des récits de captivité d'André Chassignon sous le titre *«Retours vers la France»*.

● «La Nouvelle Edition» va publier également d'Henri Duclos *«Le Service Fantôme»*. C'est l'histoire d'un des principaux services de renseignements alliés pendant la guerre de 1914-1918. Son nom officiel était «La Dame Blanche», mais les Allemands, qui connaissaient son existence et son efficacité et qui restaient impuissants à le découvrir, l'avaient surnommé «Le Service Fantôme». Certains de ses membres ont repris la lutte en 1940-1944 et ont payé de leur vie leur acharnement à ne pas admettre la défaite et l'esclavage.

● Chez Gallimard, *«L'Etoile et la Clef»*, par Loys Masson. Ce livre est le premier roman de M. Masson, un des poètes de la Résistance. Il y dépeint, dans le cadre de l'île Maurice, l'action de foi et d'amour d'un jeune catholique révolutionnaire.

● Chez Gallimard: *«Le désir attrapé par la queue»* par Pablo Picasso. Cette farce en six actes sur les marges du surréalisme est la première œuvre écrite de Picasso.

● A la N.R.F. on annonce la parution prochaine des œuvres complètes de Stéphane Mallarmé, en un volume, présentées par M. H. Monder et G.J. Aubry. Doivent paraître aussi deux inédits de Max Jacob: *«Derniers poèmes en vers et en*

prose», «*Conseils à un jeune poète*» suivis de «*Conseils à un étudiant*». En même temps sortira une réédition complète du «*Cornet à dés*».

● Le Commandant André Chamson termine un ouvrage: «*Le dernier village*» qui sera la suite du «*Puits des miracles*», et qui paraîtra au «*Mercur* de France».

● Chez Flammarion: «*Les Françaises, ce qu'elles valent, ce qu'elles veulent*», ouvrage destiné à éclairer les femmes sur leurs devoirs civiques, par Raymonde Machart.

● C'est à «*La nouvelle Edition*» que paraîtra bientôt un livre de poésies d'André Verdet: «*Souvenirs du Présent*» précédées d'un long poème-préface de Jacques Prévert.

● Chez Arthaud: «*Autour de Paul Valéry. Les lignes d'horizon*», par René Fernandat. Cet ouvrage comporte en préface des pages de Valéry, qui fixent des points d'histoire et apportent des rectifications d'éclairage sur sa pensée.

● Chez Fayard: «*La terrasse du Luxembourg*», par André Billy. Souvenirs d'enfance et de jeunesse où revit toute une époque littéraire.

● Chez Jean Vigneau: «*Les amitiés particulières*», par Roger Peyrefitte. Étude psychologique d'une passion d'adolescent et d'une éducation religieuse.

● Madeleine Goupey, qui vient de révéler un talent original dans un premier roman «*Quatre Bêtes*», va publier bientôt à «*La Nouvelle Edition*», un recueil de poèmes chansons intitulé «*Dédicaces et Chansons*».

● Dans le supplément du «*New-York Times*», le critique Justin O'Brien donne un aperçu du travail accompli par les Editions de Minuit pendant l'occupation et de la contribution qu'elles ont apportées à la renaissance de la France.

## Traductions.

● Chez Plon: *Le Maître de Jalna; La Maison de Jalna*, par Mazo de la Roche. Histoire d'une terre et d'une famille au Canada. «*Suite d'esquisses passionnelles sur un fond de mystique terrienne*».

● Chez Corrèa: «*L'Etrangère*», par Maria Kuncewizva La première œuvre traduite en français de la grande romancière polonaise.

## LES ARTS

### Le Théâtre.

● M. Pierre Dux a donné sa démission d'administrateur général de la Comédie Française.

● La Comédie Française a donné *Polyeucte*, à l'occasion du 339<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de Corneille.

● Plusieurs comédies anglaises viennent d'être données à Paris.

● M. Jean Catel, chargé de cours à la Sorbonne a donné sous le titre: «*Le Chevalier du Pilon ardent*», une adaptation de la farce élizabéthaine

de 1603: «*The Knight of the Burning Pestle*», accompagnée de musique sur des thèmes anciens, avec le concours des «*Mascarilles*».

● A Paris, «*Le Printemps de la Saint Martin*», adaptée de Noël Coward, est jouée au théâtre de la Michodière. Le Grand Guignol donne «*La Marque de la Bête*» adaptée de Kipling. Le Vieux-Colombier donne: «*Le Meurtre dans la Cathédrale*» de T.S. Eliot. «*Un ami viendra ce soir*», mélodrame sur la résistance, œuvre de Jacques Compane et d'Yvan Noë se joue au Théâtre de Paris.

● Georges Pillement achève pour les éditions du Béliier une anthologie du théâtre français contemporain.

● *L'Union des Etudiants d'Art*, sous les auspices de l'Union Française Universitaire, a organisé à Paris une exposition du spectacle où est présenté tout ce qui concerne le théâtre, le cinéma, les marionnettes: figurines, costumes, maquettes et décors, masques, documents, photographies, matériel.

En outre, presque chaque soir l'Union donne des pièces inédites de jeunes et des films d'amateurs.

### Les Expositions.

● «*L'entr'Aide des artistes*» vient d'organiser, en hommage à Maurice Denis, mort en Novembre 1943, écrasé par un camion, une exposition rétrospective au Musée National d'Art Moderne à Paris.

## COURS MAINTENON

10, Rue Champollion — Tél. 43550

Rentrée :

Le 12 SEPTEMBRE 1945

**SECTION FRANÇAISE:** Toutes classes,

Certificat d'études ;

Baccalauréats (Philo-Math.)

Cours de perfectionnement et ménagers.

Réorganisation du Jardin d'enfants.

**Jeux-Danse** dirigé par une spécialiste.

**SECTION ANGLAISE :**

Cours complet.

Piano et Chant.

Cambridge - Matriculation.

Direction anglaise: par professeur diplômé de l'Université de Londres

**COURS LIBRES DE LANGUES**

Pensionnat - Demi-Pensionnat

Service d'auto - Jeux

Sports - Chant - Equipe de Basket.

Inscriptions depuis le 20 Août,  
de 9 h. à 1 h. et de 4 h. à 5 h.

● Toute l'œuvre de ce maître, qui occupa dans l'art français une place considérable, y est représentée.

Des albums de voyage, des écrits de celui qui fut le grand théoricien de l'art symboliste, des souvenirs divers exposés par la famille du peintre complètent cette manifestation.

● Un musée de la fresque vient d'être inauguré par le Ministre de l'Éducation Nationale.

En 1937, il avait été décidé de profiter de la réfection du Palais de Chaillot pour ouvrir, dans le Musée des Monuments Français qui s'y trouve installé, une section de la fresque. Cette réorganisation, dirigée par M. Paul Deschamps, a été retardée par la guerre. Le premier étage seulement a pu être inauguré; il est réservé à la fresque romane, les étages supérieurs seront consacrés aux décorations murales de l'art ogival et de l'art renaissant jusqu'à la fin du 16<sup>ème</sup> siècle.

Il s'agit uniquement de copies dues aux artistes suivants: Moras (Saint-Savin), Regnault (Saint-Chef), Nicaud (Le Puy), Flament, Mlle Mezdrkof. L'ensemble va des fresques carolingiennes de Saint Martin d'Auxerre à celles de Montmorillon qui, en plein 13<sup>ème</sup> siècle, reste fidèle à la tradition romane.

● Les artistes du «Salon des Artistes Décorateurs» présentent la caractéristique de s'orienter vers la construction non de pièces uniques ou d'ébénisterie rare, mais d'objets et de meubles conçus pour être exécutés en série. En matière de mobilier le luxe n'inspire plus guère les dé-

corateurs qui recherchent davantage la simplicité. Maxime Old et Jacques Dumont exposent des chambres à coucher, Maurice Prét Champion des meubles de Bureau, Picard le Doux, Lurcat et Gromaire des tapisseries, René Robert des colliers et bracelets, Jean Desprès des bijoux et pièces d'orfèvrerie, Jean Luce des assiettes de porcelaine grège, Genoli des céramiques. Figure, également un ensemble de cartonnages de livres de Paul Bonnet qui montre comment ses reliures étaient conçues vis-à-vis de l'effet d'ensemble à réaliser.

Par contre les artistes décorateurs dont les œuvres sont groupées à la Galerie Christoffle préfèrent créer l'objet de luxe rare. Ce sont Moreux, Barbe, Arbus, Savin, Lanza Del Vasto, Jacques Lenoble, Giudette Carbonnel, Marianne Cleuzot, Subes, Poillerat, Serge Roche, Pouchol.

● Picasso expose à la galerie Louis Carré une vingtaine de tableaux récents. Ce peintre, toujours à la recherche de formes nouvelles depuis son abandon du cubisme, exerce son génie poétique sur des objets très simples et même prosaïques: un crâne, un bougeoir avec chandelle, une casserole, une cafetière et des fruits devant un miroir, et l'effigie humaine. Ces divers motifs lui suffisent; il en varie les formes autant que les couleurs, utilisant tantôt une manière fluide et légère, tantôt d'une pâte épaisse et violente.

De beaux Picassos figurent à l'exposition des «Peintres et Sculpteurs Espagnols de l'École de

# MISSION LAIQUE FRANÇAISE

\* \* \*

La rentrée des classes pour le Lycée Français du Caire (2, Rue Youssef el Guindi) et le Collège Français (45, Rue el Daher) est fixée au Lundi 1<sup>er</sup> Octobre.

**Nouveau service automobile  
pour les élèves de Méadi.**



*Les inscriptions sont reçues tous les jours non fériés de 9 heures à midi.*

Paris». On y voit également des toiles de Borès, Clavé, Dominguez, Parra, Florès.

● Le public parisien va de salon en salon après le Salon de Mai, c'est celui des Tuileries pour la peinture et la sculpture. Au Palais de Tokio, le «Salon des Décorateurs» présente cette année, outre ses habituelles sections de meubles «de luxe» et «moyens», une vingtaine d'ensemble mobiliers destinés à être réalisés industriellement.

Enfin, le «Salon de la Marine» s'est ouvert récemment.

● Aux Champs-Élysées est organisée une exposition destinée à montrer le rôle des Antilles dans la littérature française. Francis Jammes, qui a chanté les «Antilles heureuses», est comme le patron de cette exposition, où flotte le souvenir de Mme de Maintenon et de l'impératrice Joséphine.

Tour à tour sont évoqués Mme Desbordes-Valmore — dont le père mourut aux Antilles, — Privat d'Anglemont, lui-même Antillais, Gauguin, qui passa par la Martinique, Loti, Lafcadio Hearn, et Henri de Régnier.

Aujourd'hui, c'est Saint-John Perse, d'une famille créole, dont la poésie garde le souvenir de la Guadeloupe, ile fabuleuse de son enfance.

Ce sont aussi de jeunes écrivains antillais, comme Jules Monnerot, auteur d'un remarquable essai sur *La Poésie moderne et le Sacré*; ou Aimé Césaire, ce jeune poète qu'André Breton découvrit en 1943. Auteur du *Cahier d'un Retour au Pays Natal*, Césaire créa en Martinique la revue *Tropiques*.

Incarnant les sentiments du peuple de ces îles, il sait leur donner une expression non seulement poétique mais politique, comme l'ont montré récemment les élections municipales de Fort-de-France où sa liste fut élue à une très forte majorité.

● Tout le monde ne peut aller à Paris en ces temps difficiles. Ces difficultés ont du bon: elles engagent la province à organiser, elle aussi, des expositions. Après l'exposition «dix maîtres français», Toulouse présente une rétrospective de René Morère. Le Musée d'Albi expose des toiles de Toulouse-Lautrec, Edouard Vuillard, Maurice Denis. Castres met en valeur les quelques Coys qu'il possède, qui sont parmi les plus beaux de France.

## Livres d'Art.

● Chez Plon: «*Le Carnet de Chantiers*», par Camille Montagne. Etude de la tradition architecturale depuis les premiers âges de la civilisation méditerranéenne jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, et des conditions actuelles de la Reconstruction.

● Editions du Seuil: «*L'Architecte dans la Cité*» par André Le Donné. Etude des possibilités infinies du ciment armé.

## A L'ÉTRANGER

● Le Comité des Exposants français à Rio-de-Janeiro et Sao-Paulo vient d'éditer en français et en portugais un luxueux album, *Permanence de la France*, destiné à la propagande française en Amérique du Sud. Au sommaire: François Mauriac, Wladimir d'Ormesson, René Huyghe, G. Duhamel, Daniel Rops, André Billy. Hors-texte originaux de Dignimont, Christian Bérard, A.E. Marty, Touchagues, R. Wild, G. Lepape, S. Raymond.

● Le 18<sup>e</sup>ème Congrès des Médecins de langue française de l'Amérique du Nord se tiendra à Québec du 3 au 6 Septembre 1945.

● Suisse. — Le Poète résistant Paul Eluard a fait à Berne, sous les auspices de l'Association Générale des Etudiants, une conférence sur: «La poésie au service de la Vérité».

Outre quatre de ses œuvres, Paul Eluard fut un certain nombre de poèmes de Saint-Pol-Roux, Max Jacob, Robert Desnos et Louis Aragon.

● Une Délégation universitaire, qui se compose de professeurs, d'étudiants et de lycéens, se propose de faire une tournée de propagande en Suisse, dans un double but: d'une part, nouer des liens d'amitié avec les universités suisses, pour un échange régulier d'étudiants, de conférenciers et de professeurs entre ces deux pays; d'autre part, faire connaître l'Université Française, que sa terrible épreuve a rajeunie. Elle n'emmène pas d'orateurs, mais un jeune organisme parmi ses plus florissantes œuvres: l'Orchestre universitaire, qui se propose de donner dix concerts symphoniques dans les grandes villes de Suisse, et, sur le chemin du retour, deux en Alsace.

— A Bâle, la troupe du Théâtre de l'Atelier de Paris a interprété «*L'enterrement*», scène de la vie parisienne, d'Henry Monnier, et «*Antigone*» tragédie de Jean Anouilh d'après Sophocle.

● Luxembourg. — Une exposition du livre artistique français a été inaugurée par la Grande Duchesse et le Prince Félix, au Musée de la ville de Luxembourg.

● Etats-Unis. — Plusieurs meetings ont eu lieu à New-York en l'honneur de Romain Rolland.

● Brésil. — A l'Exposition de Rio de Janeiro sera présenté le film de J.K.R. Millet «*Naissance d'un spectacle*».

● La Mission Pasteur Vallery-Radot va quitter l'Argentine. Avec elle revient en France Roger Caillois. Professeur, conférencier, journaliste, écrivain, Roger Caillois a défendu pendant cinq ans en Amérique latine le prestige de la langue et de la culture françaises. Il avait fondé une revue trimestrielle, «*Lettres françaises*». Avant son départ, les écrivains argentins ont offert à Roger Caillois un dîner d'adieu.

# Revue des livres

## ESSAIS, MEMOIRES

«Pour les Fidèles de Barres», par Jérôme Tharaud, de l'Académie Française, et Jean Tharaud (Plon). La survie littéraire de Barrès traverse en ce moment sa zone d'ombre. Il n'est même pas sûr que «la catastrophe nous ait rapprochés de lui», comme l'écrivaient les Tharaud en 1943, composant dans la grande tristesse française de nouveau recueil de souvenirs, jugements et propos qui complète «Mes Années chez Barrès». Nous ne parlons plus le langage de l'esthète, et pour le patriotisme, c'est les surréalistes que les jeunes vont le chercher. Mais il n'est pas besoin d'être un barrésien fervent pour prendre plaisir à lire le livre des Tharaud qui appartient à l'histoire de la Troisième République. Citons, entre autres, ces deux propos sur l'attitude politique de Barrès: «En politique, Barrès n'était nullement ce qu'on appelle un réactionnaire. Le sort de la société capitaliste lui était parfaitement indifférent.» Plus loin: «Politiquement, il eût été volontiers impérialiste — du moins il estimait que l'Empire était la forme de gouvernement qui convenait le mieux aux Français. Ils aiment à être gouvernés, disait-il, et dans ce système ils peuvent avoir l'impression de se gouverner eux-mêmes, ce qui leur est aussi nécessaire.»

«Le dernier amour de Madame de Staël», par la Comtesse Jean de Pange (La Palatine, Genève). L'année 1810 est une des plus funestes dans la vie de Madame de Staël: son livre «De l'Allemagne» à peine paru, a été mis au pilon par ordre de la censure impériale. Elle-même, exilée en Suisse, est soumise à une étroite surveillance. C'est alors qu'elle accueille, à quarante quatre ans bien sonnés, l'amour de John Rocca, jeune et beau hussard qui a rapporté d'Espagne une cuisse fracassée au service de l'Empereur. Elle devait le promener dans toute l'Europe, avec ses deux grands fils et sa fille Albertine et l'épouser enfin secrètement en 1816, peu de mois avant sa mort. Miné par le chagrin et la tuberculose, le second mari de Madame de Staël ne lui survécut que le temps de la pleurer.

Sur ce sensible John Rocca que Byron appelait «Monsieur l'Amant» et dont Madame de Staël eut un enfant chétif et quelque peu arriéré, la Comtesse de Pange apporte une moisson de documents inédits, tirés de ses archives de famille. Elle en a composé un récit alerte, qui se lit comme un roman, malgré «le voile funèbre jeté sur cette extraordinaire relation». La charmante figure d'Albertine de Staël, «Petit Pauvre Monde», comme elle s'appelait elle-même, illumine ces pages d'une lumière qui vient du cœur. Et l'on retiendra cet aveu passablement pathétique d'une mère de génie: «Mes enfants sont éteints.... Curieux effet de ma flamme!».

## ROMANS

«Les guetteurs», par Jean Muray (Plon).

Ce livre a pour cadre un village angevin des bords de la Loire pendant la première année qui a suivi l'invasion de juin 40. Le village s'est vidé devant l'envahisseur à la suite des longues colonnes de réfugiés. Les arrières-gardes françaises ont fait sauter le pont et pour les rares témoins demeurés au village, c'est le signe sensible de la catastrophe. Un notable du pays, qui a perdu son fils au front, ne peut supporter cette matérialisation du malheur et se donne la mort. Puis, peu à peu, chacun regagne sa maison abandonnée et le village se remet à vivre. A la fin du livre, un an après le désastre, on commence à reconstruire le pont. L'atmosphère a changé: des signes encore imprécis, perceptibles seulement pour quelques-uns, révèlent que la fausse paix établie par l'armistice n'est qu'un moment provisoire de la guerre et que bientôt la terreur, l'espoir et le combat prendront de nouveaux visages.

Il n'y a pas d'autre thème central que cet éveil progressif des esprits, d'abord trompés par l'apparence des événements. Autour de ce thème, une série de scènes et de portraits étudiés sur le vif: l'abbé Louvion, belle figure de prêtre, d'une mysticité profonde et vivante; André, le jeune bourgeois terrien qui revient du front et voit mourir son seul ami; Pilfriche et sa femme Jeanne, Chudeaux le fanfaron de guerre et diverses figures de paysans rusés, sensés, peu loquaces et riches de vie intérieure, tous ces types solidement construits composent un documentaire parfois trop minutieux, mais juste de ton et d'une irrécusable honnêteté.

«La guerre aux papiers», par C.F. Ramuz (Grasset).

C'est encore une histoire villageoise. Mais on voit ici combien l'art de Ramuz est savant. Pas plus de six personnages principaux, quelques comparses, quelques dialogues laconiques et vifs, un chapelet d'épisodes tout naturellement noués et le mouvement incessant du paysage dans le carrousel des saisons, en voilà assez pour évoquer cette petite jacquerie qui souleva les cantons vaudois en 1802, lorsque les paysans, alarmés par le régime autoritaire qui surgissait de la Révolution, craignirent une superposition des anciens impôts aux nouveaux et entreprirent de saisir dans les châteaux les titres de l'Ancien Régime qui autorisaient les «Messieurs» à lever les dîmes.

Révolution pour rire, marquée de plus de coups de vin que de coups de fusil et qui rapidement rentra dans l'ordre. On n'en sent pas moins passer dans ce récit de bonne humeur le souffle des grandes révoltes et mainte page de

cette chronique locale de 1802 rappellera aux lecteurs français, avec moins de tragique et plus de bonhomie, l'atmosphère de la Résistance à ses débuts.

«La Croule» par Jean Vissouze (Grasset).

Certains livres révèlent une nature d'écrivain, d'autres une nature tout court. Les premiers vous promettent une suite de variations sur une musique fondamentale: Giraudoux, Colette. Les seconds, s'ils n'apportent pas d'harmonies inédites, ont la valeur de l'expérience humaine qui les a dictés et s'imposent comme intégralement vrais, tout compte tenu des transpositions nécessaires. «La croule» est de ceux-là.

La Croule c'est le nom d'un domaine, vieille demeure auvergnate au bord d'un étang noir, entre les forêts et la chaîne des pus. Une petite fille y grandit, éprise d'absolu. Révoltée par la médiocrité d'âme des hobereaux qui l'entourent, leurs calculs d'avarice ou de vanité, leur piété formaliste, elle ne se sent pleinement elle-même que dans les bois ou au milieu des livres (bref, un poète, une Emily Brontë, une Eugénie de Guérin auvergnate — et comme pour Eugénie, une jolie tendresse fraternelle illumine son enfance). Jeune fille, sa fougue la jettera dans les bras d'un beau bourgeois gentilhomme, nanti de femme et d'enfants et qui ne veut pas trop sacrifier à l'aventure. Pour lui plaire, elle se fait propagandiste de l'Action Française dans leur province mise en rumeur par la condamnation lancée de Rome contre le journal royaliste (nous sommes en 1929) et y trouve l'occasion de coudoyer un certain nombre de fantoches du prosélytisme. Puis, ayant vidé la coupe bourgeoise jusqu'à la lie, elle croit trouver sa voie dans la passion qui l'unit à un militant socialiste issu du peuple. Elle le suit à Paris, entre comme secrétaire dans un journal de gauche et partage la vie besogneuse des humbles dans de sordides hôtels meublés. Et c'est une nouvelle expérience de la fraude: fraude des partis, qui abritent des combinaisons d'intérêts sous des idées généreuses, fraude de l'amour lui-même, qui faiblit lorsqu'il cesse de se confondre avec l'ambition. Une atteinte de tuberculose achève l'œuvre de désenchantement; Alix du Chazal de Leyrac retourne à ses montagnes. Elles seules ne trompent pas.

En dépit d'une conclusion un peu trop bien arrangée, ce récit qui pourrait être le comble de la banalité, vous saisit et vous captive d'un bout à l'autre par l'authenticité du ton. La farouche séduction des paysages auvergnats, le milieu de hobereaux et de parvenus après comme leurs montagnes, les fièvres et les clowneries des luttes politiques sont dépeints d'après nature, aussi bien que les milieux de presse frôlant le chantage et le portrait nuancé du militant qui pense Moi en disant Nous. Nulle passion déformante, mais une ardeur triste dans la poursuite de la vérité, et, sur tout cela, une sensibilité grave et pudique, si féminine que l'on identifie malgré soi l'héroïne et l'auteur. Belle réussite pour une fiction, si c'en est une.

SIMONE RATEL.

## ESSAIS, MÉMOIRES

M. André Siegfried, membre de l'Académie Française, intitule modestement «*Vue générale de la Méditerranée*» (1), un ouvrage qui étudie ce qu'est la mer Méditerranée, ses origines géologiques, son climat, sa flore, son paysage, la race de ses riverains, sa mise en valeur agricole, son industrialisation, ses courants commerciaux, l'économie méditerranéenne et son équilibre, sa place dans le monde. Cet ouvrage, si nous avons bonne mémoire, est composé des conférences que fit, à la veille de la guerre, M. Siegfried à l'Université des Annales. A l'époque, nous avions été passionnément intéressés par cette étude faite par un homme intelligent, modéré et sincère. Certains méprisent la Méditerranée et les peuples, comme les nations, qui sont baignés par elle. Il est évident que le gigantisme, le démesuré, le formidable, le «*greatest in the world*» ne sont pas l'apanage de cette mer. Elle se rattache à l'Occident, elle en dépend, elle sert de trait-d'union entre trois continents. Sur ces bords l'esprit de finesse l'emporte sur l'esprit de force. Elle est synonyme de culture, d'intelligence supérieure, de modération. «Ce n'est pas le lieu des collaborations massives, sous le signe des grands nombres, mais plutôt celui de l'ingéniosité individuelle, de l'initiative personnelle, de l'esprit débrouillard, au besoin dans ce qu'il a d'antisocial». Ainsi s'exprime l'auteur. Nous souscrivons pleinement à sa conclusion. Ouvrage intéressant, facile à lire, il instruit ou rappelle des données que nous aurions tendance à oublier. Dans les circonstances présentes sa lecture est opportune.

\*\*

Si la lecture de l'étude de M. Siegfried traite de problèmes contemporains, celle de M. John Charpentier traite de «*L'Ordre des Templiers*» (2) et nous entraîne à plusieurs siècles en arrière. Pourtant les Templiers ne sont-ils pas venus dans cet Orient méditerranéen au moment des croisades, ou plutôt cet ordre n'est-il pas né dans ce proche Orient par la volonté de latins, apportant avec eux un idéal compatible avec les croyances d'alors?

Cet ordre fut fondé en 1118 par Hugues de Payns, et Saint Bernard en établit la règle qui comprend soixante-douze articles. Ordre de chevalerie, charitable et généreux, il acquit une grande puissance grâce aux richesses qu'il accumulait. Riche par les dons qu'il recevait, riche par ce qu'en ce temps-là il fut le premier à mettre en pratique les principes bancaires. Mais cette puissance était-elle dangereuse? Ordre catholique, donc international, les Templiers ont peut-être rêvé de devenir grâce à leur puissance matérielle, les éléments d'une unité européenne qu'ils estimaient nécessaire. Au XIV<sup>e</sup> siècle le monde était chrétien, l'Europe était un tout; les Templiers auraient voulu supprimer les divisions entre rois et seigneurs, et créer cette unité. Ils n'ont pas pu réaliser leur projet. En France ils formaient un état dans l'état; le roi prit ombre de leur force et de leur richesse. Philippe le

Bel ne débordait pas de scrupules; le trésor était appauvri, les biens de l'ordre étaient tentants. Ce que fut la machination montée par le roi, l'aide que lui apporta le pape, le scandaleux procès entamé contre les chevaliers, l'assassinat, car on ne peut parler de jugement, ni d'exécution de sentence, de ces malheureux, leur spoliation, toute cette tragique aventure est fort bien racontée par M. John Charpentier. Il nous apprend, en passant, que les chevaliers furent les premiers à porter sur l'épaule gauche de leur manteau une croix-rouge. Cette croix-rouge traversant les siècles est portée encore aujourd'hui par les œuvres charitables.

Illustré, imprimé sur beau papier l'ouvrage de M. John Charpentier est d'une lecture attachante. Il est même, par certains côtés, assez proche de nous.

\*  
\*\*

M. André Ménabréa intitule son étude sur «*Saint Vincent de Paul*» (3) : le maître des hommes d'état. Peut-être est-ce une grande prétention que d'attribuer au modeste Vincent une telle influence? Nous aurions préféré: le conseiller des hommes d'état, car les hommes d'état sont libres de ne pas écouter leurs conseillers... et cela se présente assez souvent, même du temps de «*Monsieur Vincent*». L'auteur n'apporte aucun élément nouveau à ce que nous connaissons de la vie de son héros, mais il a fort judicieusement englobé l'époque pendant laquelle vécut le saint. Il nous dé-

peint fort bien la famille de Retz, de ces parvenus, petits fils d'italiens, devenus, par la faveur de la reine, des puissants du jour. Il nous le montre auprès de la reine Margot, Marguerite de Navarre, ex-épouse d'Henri IV, et l'esprit se met à rêver au destin qui réunit cette amante passionnée et le fondateur d'ordre religieux! Des femmes, elles l'entourent et forment une guirlande de grâce qui auréole sa gloire terrestre: Mademoiselle de La Fayette, Henriette d'Angleterre, Madame de Sévigné, Madame Goussault, Louise de Marillac, Marie-Louise de Gonzague, reine de Pologne, d'autres encore. Ce que cet ouvrage nous enseigne mieux que tout prêche, c'est la valeur de l'exemple, c'est ce dont est capable la volonté d'un homme dans sa marche vers le bien, c'est la réussite complète, mais difficile, de celui qui a la foi dans son idéal, car tout sur terre est une question de foi, et ceux-là seuls qui sont prêts à tout lui sacrifier sont seuls susceptibles de la faire triompher.

Cette foi dans la pérennité de la patrie, les Français l'ont conservée et l'ont entretenue aux pires heures de leur histoire. Pendant quatre longues années, ils n'ont cessé de croire à leur libération, tant ceux qui étaient prisonniers que ceux qui, théoriquement libres, vivaient repliés sur soi-même dans une France violentée et malheureuse.

\*  
\*\*

M. F. Brague nous raconte ce que fut sa captivité, c'est «*La Moisson Humaine*» (4), carnet d'un prisonnier de guerre. Il a l'originalité de commencer son récit en 1942, puis il nous conte comment il en est arrivé là depuis qu'il a été fait prisonnier deux ans plus tôt. Ce qui intéresse, c'est la modération du ton, la discrétion des sentiments exprimés. M. Brague ne se pose ni en martyr, ni en héros; il n'est qu'un homme, et c'est pourquoi son témoignage a notre audience. Il souligne la peur, la méfiance des Allemands entre eux, leur manque de solidarité, et il cite des exemples. Document psychologique sur ses camarades prisonniers, sur les Allemands, ce livre est à consulter; la bonne humeur (je pense à ce diable de Bridoux), l'anecdote bien contée, et surtout le reportage extraordinaire qu'est l'évasion de M. Brague avec un de ses camarades dans des caisses contenant des machines expédiées d'Allemagne en Espagne sont à lire. Chaque évadé aura son histoire à conter, mais celle de M. Brague, qui finit bien, mais de justesse, car il se fait démobiliser au lendemain de l'invasion de la zone sud, en novembre 1942, est plus passionnante qu'un roman. Elle gonfle notre cœur d'admiration pour ces hommes qui n'ont jamais désespéré.

\*  
\*\*

Un ménage d'artistes a renoncé au théâtre durant l'occupation en France, il a joué une saison en Suisse, mais a consacré le plus clair de son temps à travailler la terre. Terre aride et dure, travail pénible, efforts de tous les jours couronnés de succès, telle est la belle histoire (5) que nous conte Madame Muse Dalbray et son mari, M. Tris-

# CHALONS

offre en tout

une seule qualité:

la meilleure.

tan Severe. Mais ce n'est pas tout; avec une franchise, qui les éloigne des poncifs, ils content ce qu'ils ont vu lorsque la résistance s'organisa, dans les Cévennes où ils vivaient, les luttes entre le maquis et l'occupant, l'organisation des F.F.I. et enfin la libération. C'est net, c'est simple, c'est franc. Les auteurs préviennent: «*Il ne faudra pas s'étonner de ce mélange de veulerie et d'héroïsme, d'indifférence et d'enthousiasme, de cupidité et de sacrifice que montre ce Témoignage. Ce n'est pas un hymne à la Résistance, béat et partial, c'est ce que nous avons vu, tel que nous l'avons vu*». Il se dégage un parfum de vérité de cet ouvrage, et c'est pourquoi nous souhaitons qu'on le lise.

\*\*

Madame Yvonne Féron a réuni en un volume intitulé «*Délivrance de Paris*» (6) un grand nombre de récits parus dans la presse traitant de la libération de Paris. C'est vivant et émouvant. L'auteur traite ensuite des Libérateurs F.F.I. et de la division Leclerc, enfin c'est une étude des différents foyers de résistance. Le livre se termine par les portraits de quelques chefs de la Résistance et par le discours que prononça le 12 Septembre 1944 le général de Gaulle au Palais de Chaillot.

\*\*

M. Georges Duhamel a détaché d'un ouvrage intitulé «*La France Immortelle*», à paraître, le chapitre liminaire: «*Civilisation Française*» (7), ce

n'est ni un plaidoyer, ni un éloge de la France, mais c'est, exprimé par un homme de cœur, le bilan de ce que la France représente et de ce qu'elle a été dans le monde et doit être. Au passage l'auteur cite l'Egypte sur laquelle la France n'exerce aucun mandat politique, aucun contrôle commercial, et où la France et sa langue sont en faveur. Pourquoi? Parce que la langue française est la preuve tangible, la clé d'une grande civilisation. Toute cette plaquette est à lire; elle ne peut que donner un motif supplémentaire aux amis de la France de lui maintenir leur amour.

\*\*

M. Auguste Bailly consacre dans la collection «*L'homme et son œuvre*», une étude à Beaumarchais (8), l'auteur du «*Barbier de Séville*» et du «*Mariage de Figaro*». Rien n'est plus divers et amusant que la vie de ce parisien débrouillard, intelligent, spirituel, peu scrupuleux, plein d'optimisme et de vie, aux idées multiples et ingénieuses, qui fut horloger, homme d'affaires, journaliste, poète, auteur dramatique, agent secret du gouvernement, tour à tour riche et adulé, pauvre et haï, et qui mourut subitement, ayant la chance de ne pas se voir vieillir et déchoir. Toute cette vie nous est contée avec bonne humeur par M. Bailly; nous y avons pris un plaisir sincère. Le plus amusant est de songer que Beaumarchais n'était pas, ne voulait pas être un homme de lettres; or ce qui survit de lui après un siècle et demi, c'est uniquement son œuvre

*Maintenant,*

*plus que jamais...*

Vous avez besoin de perfectionner  
vos connaissances.

**APPRENEZ VITE & BIEN**

L'ANGLAIS — LE RUSSE

L'ALLEMAND

LE GREC — L'ITALIEN

L'ARABE

LA STENO-DACTYLOGRAPHIE

LA COMPTABILITE

LE COMMERCE

ÉCOLE

**NEL**

27, rue Kasr-el-Nil, LE CAIRE

Tél. 55167

*Tabou*

**Blouses • Robes**

**Echarpes et Foulards**

**Sacs • Chaussures**

**• Colifichets •**

**Parfums de France**

24, RUE KASR-EL-NIL

LE CAIRE

Tél. 45120

R.C.C. 40931

dramatique. Tel est le destin de ce type de français, si sympathique malgré ses faiblesses.

\*  
\*\*

Nous avons lu en son temps un ouvrage de M. du Plessis sur «*Les derniers temps*», qui traitait de l'Apocalypse selon Saint-Jean. M. Hamon dans «*Les Prophéties de la fin des temps*» (9) étudie, lui aussi, les prophéties faites par le disciple bien aimé du Christ. Au milieu d'un texte obscur, parmi des symboles multiples, l'auteur nous guide et nous explique ce qui se cache derrière ce foisonnement d'images. Dire que nous le suivons facilement, serait excessif; la lecture de cet ouvrage demande une attention soutenue, mais elle n'est pas, pour autant, indigeste. Nous sommes arrivés, paraît-il, à la fin du sixième âge, bientôt ce sera la plénitude du septième âge, après la nuit et le mal, la lumière et le bien. Souhaitons que l'aube de cette période heureuse ne tarde pas trop!

\*  
\*\*

M. le Chanoine Boyer traite en un volume de trois cent pages de la «*Pédagogie chrétienne*» (10) Ne croyez pas que ce soit un ouvrage ennuyeux, soit par sa technicité, soit par son ton. Bien au contraire. L'ouvrage est divisé en problèmes et en méthodes. D'abord sont étudiés les rapports de la science et de l'art, puis ceux de la pédagogie avec la philosophie, avec la théologie, avec le catéchisme. Les problèmes sont ceux de la fin, de l'objet, du sujet, de l'adaptation, du milieu, du

maître; les diverses méthodes sont impartialement étudiées: Froebel, Montessori, Decroly, Agazzi, Manjon et l'école maternelle française, pour la période pré-scolaire; les méthodes scolaires d'enseignement profane sont étudiées, à leur tour, en Allemagne, Amérique, Angleterre, France, Italie et Suisse; puis les méthodes étrangères d'enseignement religieux dans les mêmes pays et aussi en Australie, Belgique, Canada, Espagne. Pour terminer sont exposées les méthodes françaises d'enseignement religieux.

Par ce bref résumé on voit ce que contient ce volume de documentation et quelle somme de travail il représente. Tous ceux qui s'intéressent aux questions pédagogiques liront cet ouvrage avec fruit, et qui peut se désintéresser de ces questions, puisque tout père de famille doit être aussi un pédagogue? Mais avant tout le maître, quelque soit la méthode employée, est tout aux yeux de l'enfant, il faut donc qu'il soit noble, généreux, ouvert et digne de sa mission. La méthode pédagogique si bonne qu'elle soit, ne vaut que dans la mesure où le maître est digne par sa vertu et son exemple, de l'appliquer et de l'illustrer.

\*  
\*\*

C'est d'enseignement que nous entretenent M. Denux. Il nous expose ce qu'est «*Le drame d'enseigner*» (11). Cette plaquette est une plaidoirie présentée par un instituteur pour ses camarades, qui ont été accusés, au lendemain des épreuves de 1940, d'avoir, en préparant mal la nouvelle

ÉCOLES  
**F A X**

LANGUES VIVANTES  
COMMERCE - COMPTABILITÉ  
STÉNO - DACTYLO



LE CAIRE - 1, Avenue Fouad 1er  
ALEXANDRIE - 30, Bld. Zaghoul  
HELIOPOLIS - 10, Bld. Abbas  
PORT-SAID - 14, Rue Eugénie  
TANTAH - Midan El-Saa

**TAYA**

*Rouge à lèvres*

**LIDO LUX**

fabriqué en Palestine

**P.T. 12**

génération à ses devoirs, été la cause de la défaite. M. Roger Denux nous montre ce qu'est la vie d'un instituteur, sa solitude morale dans le village perdu de France où il enseigne; ses difficultés matérielles, car les traitements alloués par l'Etat sont misérables; les erreurs des programmes surchargés ou trop variés; la mentalité des parents à laquelle il se heurte. A ceux qui critiquent l'enseignement des instituteurs, M. Denux demande: «*Vous exigez que nous préparions les enfants à la vie? De deux choses l'une: ou vous agirez pour que celle-ci ne jure plus avec la morale ou vous mettrez votre morale en harmonie avec la réalité*». Ecrit avec émotion et probité, la plaidoirie nous convainc rapidement... mais était-il nécessaire de plaider? Les instituteurs de France, à part quelques rares exceptions, n'ont jamais démerité, et les jeunes français de la libération ont appris à épeler les gloires de leur pays, et à chanter leur première Marseillaise sous l'autorité de leurs premiers maîtres: les instituteurs.

### Romans et Nouvelles.

Que demander à un roman? Qui se hasarderait à répondre? Selon notre humeur, nos goûts d'un jour ou d'une heure, nous aimerons lire tel roman, qui le lendemain, nous ennuerait. Le choix est un acte de liberté, mais, dans notre subconscient, ce choix est motivé par des impondérables. Après les horreurs que nous avons vécues pendant six ans, nous aspirons à des lectures qui

nous éloignent de cette vie tragique et des angoisses quotidiennes qui demeurent. Cette évasion nous la trouvons, mais avec une mince envolée, dans l'ouvrage de M. Lucien Maulvault, «*Les Saintes Colères*» (12). Ce roman fait suite à «*Nausicaa*» où l'intrigue se noue. C'est l'histoire de deux amis dont l'un tombe amoureux et devient l'amant de la femme de l'autre; rien de bien original, quant au départ, mais cela se passe durant l'occupation de la France par l'ennemi. La résignation de l'industriel Pierre Hédelin disparaît lorsqu'il sait où est son devoir; son ami, Ferney, l'amant de sa femme renonce à elle pour rejoindre l'armée du Tchad. Les deux amis se retrouvent en Afrique; puis les circonstances les séparent, et ils se rejoignent en France dans le village où la femme de Pierre est réfugiée, et où les combats de la libération les réunit. Nous revivons, romancés des événements récents; l'auteur connaît son sujet, il ne se vautre pas dans le sensationnel, ce qu'il écrit sonne vrai. Cette aventure est peut-être arrivée à mon voisin, aussi me trouve-t-elle plus réceptif. Elle nous touche en ce qu'elle a d'humain.

\*  
\*\*

La simplicité de l'histoire que nous conte un romancier n'implique pas qu'elle manque d'intérêt; c'est plus souvent la «sauce» qui fait apprécier le plat de résistance que le plat en soi. C'est le cas des «*Saints Colères*», c'est aussi celui de «*La fin d'un manoir*» (13) de M. Henri Queffélec, comme celui de «*L'eau du fos-*

## LES SIROPS DEMERDACHE

conservent intactes  
toutes les

## VITAMINES DES FRUITS FRAIS

Téléph. { Gros : 40680 & 55146 Le Caire  
Détail : 57610 Le Caire  
24893 Alexandrie

demandez

BONBONS • CHOCOLAT  
CACAO • CHEWING GUM  
TOFFEES • GAUFFRETTES

sé» (14) de Madame Helvi Hamalainen. Ces romans peuvent être catalogués réalistes, leur originalité tient dans leur étude poussée des caractères et des faits. M. Queffélec n'est pas un inconnu, nous avons lu de lui «*Le journal d'un salaud*» et «*Le recteur de l'île de Sein*», qui sont des ouvrages commandant l'inérêt. «*La fin d'un manoir*» oppose le caractère de Mademoiselle Kérezéon, autoritaire et avare, à son entourage. Vie de famille, vie odieuse avec ses deux frères, l'un abbé à demi-fou, l'autre peu intéressant personnage. Vie de campagne, vie repliée sur soi-même en Bretagne, vie ratée, malheureuse et douloureuse, que M. Queffélec rend fort bien. Le manoir flambera, détruit par la faute de Mademoiselle Kérezéon, qui, avec ses frères, y trouve la mort. Il se dégage de tout ce roman une impression de puissance et de malfaisance. M. Queffélec aspirerait-il à être un Mauriac breton ?

Plus populiste que réaliste, le roman de Madame Helvi Hamalainen est d'une simplicité classique; il ne s'y passe rien ou presque, et pourtant il est attachant. On cite le nom de Gorki. Peut-être. Mais un Gorki non dénué d'optimisme. L'auteur, femme, favorise ses semblables et réserve les rôles antipathiques aux hommes. L'intrigue se situe dans une grande maison ouvrière où toutes sortes de gens vivent plus mal que bien. L'héroïne, Kirsti, a été séduite; elle a épousé le père de son enfant qui l'abandonne le jour de son mariage; elle vient vivre dans la capitale et c'est sa vie de lutte, de travail et de réussite qui nous est contée. Elle rencontre Mauno, un brave garçon qui l'épousera après son divorce. Leurs rapports, leurs sentiments, leur camaraderie plus que leur amour, sont dépeints avec une justesse de touche émouvante. Tout le roman baigne dans une atmosphère de charité humaine et chrétienne qui corrige ce qui pourrait paraître trop dur pour notre sensibilité.

\*  
\*\*

«*Ave Maria*» (15) de Madame Colette Parent est un long roman, qui, se déroulant au temps de Saint-Louis, n'en est pas pour cela «historique»; nous avouons nous méfier de ce genre hybride, qu'est le roman historique. Le roman compromettant l'histoire, ou l'Histoire paralysant le roman. Il n'en est rien avec Madame Parent; son intrigue est saine, intéressante, vivante. Incontestablement l'auteur a le don de conter, et nous sommes guidés avec assurance, pour notre plaisir, dans cette époque des cathédrales et des croisades, qui fut une des plus glorieuses de la France.

\*  
\*\*

Avec moins de prétention, Madame Marie Le Franc, qui a toujours le même talent de conteuse, nous offre quelques nouvelles, qui, presque toutes, ont pour cadre le Canada et sa forêt. A la

suite de Louis Hémon, de Rouquette, en même temps que Constantin-Weyer, Madame Marie Le Franc nous a révélé ce qu'est ce Canada où l'on parle le français, comme en Egypte, et où la culture française est demeurée en honneur. Ces nouvelles sont simples, elles sont fraîches, les héros en sont sains, on y respire une propriété morale constante. «*Dans la tourmente*» (16) est le type de l'histoire qui vaut par son détail, par ce qui aurait pu se passer et qui ne se passe pas. Quant aux images, elles sont heureuses; détachons ces lignes: «*Il ne savait pas lire. Il lui arrivait de déplier le bout de journal qui avait enveloppé le bocal de concombres et de rêver devant les grosses lettres des manchettes qui étaient comme une allée de cèdres au milieu de toute cette broussaille de petits caractères*». Il est curieux de rapprocher le tact de tous ces auteurs féminins; chacun dans leur genre, respecte sa plume et exprime sous une forme réaliste, lyrique ou romanesque, des sentiments rares et d'une fine psychologie.

\*  
\*\*

L'évasion dont nous parlions plus haut, nous pouvons la satisfaire en lisant «*Le Ténééré*» (17) que M. Louis Sauty a écrit, j'en ai l'impression, avec amusement ou plaisir. Roman fantastique, c'est aussi un roman d'amour, mais en second plan. L'auteur, à n'en pas douter, a étudié ce qui concerne la région saharienne, il nous instruit en passant, il a imaginé une contrée saharienne, le Ténééré, où, miraculeusement, ont été conservés les héritages et traditions de civilisations millénaires. Ce roman ne cesse pas d'être amusant, on y prend un plaisir sans mélange. On ne peut pas ne pas penser à «*l'Atlantide*», d'illustre mémoire, mais l'auteur a évité l'écueil d'une comparaison avec le roman de Pierre Benoit. Le souvenir de «l'ancien» roman ne prive pas le lecteur de prendre goût à ce «nouveau».

HENRI GAL.

- 
- (1) A la N.R.F.  
 (2) Editions du Vieux Colombier.  
 (3) Editions du Vieux Colombier.  
 (4) Editions Fayards.  
 (5) \* En attendant la Liberté aux Editions de la Fenêtre ouverte.  
 (6) Chez Hachette.  
 (7) Chez Hachette.  
 (8) Editions Fayard.  
 (9) Editions de la Nouvelle Edition  
 (10) Editions Lethilleux.  
 (11) Editions de la Fenêtre ouverte.  
 (12) Editions René Julliard.  
 (13) Editions Stock.  
 (14) Editions de la Nouvelle Edition.  
 (15) Editions Stock.  
 (16) Editions de la Fenêtre ouverte.  
 (17) Editions René Julliard



# Grands Magasins

*Cicurel*

(S.A.E.)

Les Magasins les plus élégants d'Egypte

R. C. 26426

# GROPPI

*Pour vos réceptions,*

THÉS, MARIAGES,  
BUFFETS, DINERS,  
DÉJEUNERS, etc. etc.

*à votre domicile ou à la*

## ROTONDE GROPPPI

Midan Soliman Pacha - LE CAIRE

**CONSULTEZ NOTRE SERVICE COMMANDES**

Téléph. 46199 et 46198

LES PLUS  
GRANDS  
MAGASINS  
DU  
MOYEN ORIENT



*Etablissements*  
**OROSDI-BACK**

LE CAIRE - PORT SAID